T. XXXIV. N° 9. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Aout 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le Calvaire héroïque et glorieux de Carpeaux[1]

I

Le 11 mai 1827, à Valenciennes, — patrie de Watteau, le grand et charmant peintre-poète des fêtes galantes, — naissait, dans un quartier populaire, au fond d'une maison bien humble de la rue Delsaux, que désignait une pittoresque enseigne : *A l'ancien savetier*, l'enfant qui deviendra le puissant et délicat sculpteur Jean-Baptiste Carpeaux.

Son père était un rude maçon, lui-même fils de maçon campagnard, et déjà chargé d'une famille nombreuse qui devait encore s'accroître de nouvelles bouches à nourrir. Dentellière tant qu'elle fut jeune fille, sa mère abandonna les fuseaux pour mettre au monde cette nichée et la faire vivre dans un pauvre intérieur qui absorbait toutes ses forces.

Les témoins qui, au bureau de l'état civil, signèrent la déclaration de naissance, étaient de très petites gens : l'un

(1) Copyright 1928 by Librairie Plon.

manouvrier, l'autre employé au greffe. Cet entourage de travailleurs et d'employés modestes indique la condition de cette famille et l'atmosphère où, courageusement, elle s'augmentait.

Quarante-huit ans plus tard, le 12 octobre 1875, ce fils et petit-fils de maçons, quatrième enfant d'un couple qui devait en avoir huit, mourait en pleine gloire et pourtant combattu jusqu'à son dernier souffle, après s'être révélé le plus grand sculpteur du dix-neuvième siècle avec son maître Rude, le génial auteur du *Départ des Volontaires*. Si jeune il s'en allait, après avoir donné à la France des chefs-d'œuvre de vie, de frémissement, de puissance et de grâce : *Ugolin*, *la Flore*, *la Danse*, *la Fontaine du Luxembourg*, et toute une floraison de délicieuses statuettes, de jolis groupes, de bustes saisissants qui auraient suffi à la célébrité d'un autre artiste.

Très aimé de Napoléon III, qui eut le mérite de comprendre l'originale beauté de son œuvre et de soutenir son effort sans cesse contrarié, hôte très fêté des Tuileries et de Compiègne, marié par les soins de l'impératrice à la charmante fille d'un général portant un beau nom de l'aristocratie française, officier de la Légion d'honneur à une époque où ce grade était une haute récompense, cet enfant d'ouvrier qui, laborieusement, dignement, s'était élevé si haut dans la société de son temps comme dans son art, fut un créateur malmené, puis, sous la morsure d'une maladie suppliciante, pendant les dernières années de sa courte existence, le bourreau et le martyr de lui-même.

Pauvre et dure au début, sans cesse tourmentée même aux heures des plus splendides réalisations, effroyablement douloureuse vers la fin, la vie de Carpeaux fut un héroïque et glorieux calvaire.

Pas un de ses émouvants chefs-d'œuvre qui n'ait été une âpre bataille ! Carpeaux, si joyeux de créer, n'a enfanté que dans la souffrance. Pas un de ses triomphes d'artiste, de ses bonheurs d'homme, qui n'ait été payé soit d'injustice ou même d'injures, soit de tortures physiques et morales ! Carpeaux qui, dans son obstiné, dans son ardent appel à l'amour, avait toujours rêvé d'un foyer plein de tendresse, saccagea, sous de pernicieuses influences, abusant de son état morbide, les éléments de bonheur qui tardivement s'étaient offerts à lui.

Sa seule allégresse fut dans le travail. Jusqu'au bout, il modela, dessina, peignit. Hurlant sous la griffe du mal, presque à la veille de sa mort, il sculpta le masque de sa douleur ! Par ce stoïque besoin de créer il a presque justifié le mot de David d'Angers qui est un bel hommage à l'auteur de *la Flore* : « On aurait coupé la tête de Carpeaux que ses mains sculpteraient encore ! »

C'est le drame de cette existence pathétique et mal connue que je voudrais faire revivre dans le rayonnement des grandes œuvres qui la dominent en l'illuminant.

Mais il m'a semblé qu'on en saisirait mieux la grandeur et la beauté tragique si, avant d'en conter les péripéties, je faisais tout de suite apparaître le contraste entre les humbles origines de ce grand homme et les sommets auxquels, par son génie et malgré tant de traverses, il se haussa dans la vie comme dans son art.

Fier et digne autant qu'opiniâtre, bon, généreux, charitable autant que passionné pour la création des belles formes expressives, Carpeaux a, malgré ses mérites et ses vertus, beaucoup souffert et fait souffrir.

Mais quelle resplendissante œuvre d'amour, de jeunesse, de vie et de bonheur il nous a léguée pour notre enchantement ! Encore n'eut-il que vingt années de production dont les cinq dernières furent presque stérilisées — sauf deux ou trois statuettes — par la douleur physique et par les tracas moraux, par le désarroi d'une vie errante que, sans la moindre apparence de raison, il s'était infligée à lui-même.

Que de convulsions, de misères, de déchirements sous cette gloire de grand artiste sensible, passionné et en vibration perpétuelle ! Il est mort sinon plein de forces, du moins plein d'idées et de projets. Ses admirables carnets, où jusqu'au bout, il dessina tant de beaux croquis, attestent la fécondité de son imagination et son merveilleux sens de la vie en mouvement. Nous jouissons de la beauté qu'il a donnée au monde. Mais quelles émotions et quels plaisirs ne lui devrions-nous pas si, au lieu de nous être arraché à quarante-huit ans, il avait pu, un quart de siècle encore, créer joyeusement, dans la pleine maîtrise de sa force et de son expérience, avec la liberté et l'audace que la gloire permet !

Si magnifiquement laborieuse et féconde qu'ait été l'existence de ce puissant créateur d'émouvantes figures, ce n'en

est pas moins une vie consumée par la flamme intérieure et tronquée par la souffrance.

Quand même, quelle belle vie !

J'en ai indiqué les humbles origines et la cime radieuse, atteinte en bien peu de temps, à coups de chefs-d'œuvre.

Suivons-en les étapes pittoresques, saisissantes, dramatiques qui sont plutôt les épisodes d'une longue bataille ininterrompue, dans la tempête et la douleur.

Elles font aimer davantage ce possédé ardent, honnête et sincère, ce torturé courageux et charitable, cet homme de génie au grand cœur.

II

La casquette sur le coin de la tête, le col et le sommet de la poitrine à l'aise dans la chemise entr'ouverte, sa veste rejetée sur l'épaule, le père des Carpeaux est parti vers l'un des chantiers de Valenciennes où, marteau, fil à plomb et truelle en main, il aligne les pierres et les assemble par le mortier. Lorsqu'il revient aux heures des repas, ses habits sont poussiéreux et tachés de blanc. Ses gros souliers crissent lourdement sur le parquet rugueux ou sur le carrelage déchiqueté par les clous de toutes les chaussures qui incessamment l'égratignent.

En son absence la ménagère, dont les doigts se sont déshabitués du fin travail de la dentelle, balaye, frotte, essuie. Tandis que les couvertures, les draps et l'édredon, bossué par l'appui-main, prennent l'air à la fenêtre, elle lave, peigne, habille les enfants qui jacassent, jouent, interrogent. Elle recoud leurs hardes, rajuste des boutons. Puis, laissant les plus petits dans leur berceau sous la garde des ainés, elle court jusqu'au marché le plus proche pour les achats de la journée. Tenant d'une main le panier aux provisions, elle donne l'autre à celui de ses bambins qui l'accompagne et qui s'agrippe à sa jupe pendant qu'elle marchande.

A peine débarbouillés, vêtus et solidement lestés de la soupe matinale, les plus grands se sont échappés vers les places voisines où la marmaille galope et gaiement s'égosille : celle où se tient la foire, celle où la foule s'empresse autour du tir à l'arc. Dès qu'ils peuvent être inscrits à quelque école, ils y vont en gambadant et musant.

Alors, plus tranquille, la mère est à l'aise pour éplucher

les légumes et préparer l'humble fricot dont pommes de terre et choux rouges sont les plus habituels aliments. Menu bien monotone, que longtemps après Carpeaux se rappellera avec lassitude et dégoût. Habile et laborieux ouvrier, le maçon gagne régulièrement de bonnes journées. Mais tant de bouches à nourrir et de jeunes corps à vêtir ! On n'est certes pas malheureux, on mange à sa faim et même copieusement. Mais il faut bien chercher l'abondance la moins coûteuse.

Parfois, lorsque sa tâche est terminée, tandis que les tout petits jasent, rient aux anges dans leur berceau et que sur le fourneau le rata mijote, peut-être la mère de Carpeaux a-t-elle quelques minutes pour se recueillir en tricotant ou reprisant des bas, pour penser à l'avenir de ses enfants et demander à Dieu de les protéger.

Car elle est pieuse et élève pieusement ses petits. Près du lit où elle les a mis au monde, un crucifix se détache sur un rameau de buis. Et c'est chez les frères de la Doctrine chrétienne, d'abord rue des Ursulines et ensuite impasse des Cardinaux, que, dès qu'ils peuvent marcher, ils vont apprendre leurs lettres.

Jean-Baptiste Carpeaux, le futur sculpteur — qui, à l'église Notre-Dame, avait été baptisé sous le nom de Jules et qui, durant toute sa jeunesse, n'en connaîtra pas d'autres — s'y rend aussitôt qu'il est en âge de se moucher et de garder en mémoire les bribes du moindre enseignement. Un frère à lunettes lui montre l'alphabet et l'initie à l'art de tracer des bâtons. Maigriot, pâle avec deux larges yeux ardents sous un grand front pensif, le jeune Jean-Baptiste, que, par moquerie, on appelle « Crapeau » — défiguration qui s'accorde avec sa chétivité — est tout d'abord assez maladroit dans ces exercices. Comme la classe regorge d'élèves, le maître, au blanc rabat sur sa soutane élimée, confie parfois les plus petits ou les retardataires à des camarades plus avancés afin qu'ils s'en occupent. Et impatient, celui qui avait la tâche de faire travailler l'écolier nonchalant — comme il devait vite se métamorphoser ! — le pressait avec rudesse : « Mais, baudet, dépêche-toi donc ! » C'est un témoin qui le rapporte (1). A tous ces noms

(1) Sur l'enfance et la jeunesse de Carpeaux, deux écrivains originaires de Valenciennes, M. A. de Poncheville et M. Florian-Parmentier, donnent dans

de batracien et de ruminant, le fougueux bambin, aussi fier et brave qu'il était petit, riposte à coups de poing. Plein de déférence mais indépendant, il sait de bonne heure se faire respecter. Bientôt, d'ailleurs, il n'eut plus besoin de mentor. Passionnément attentif et travailleur, curieux de tout, il ne tarde pas à comprendre mieux que les autres.

La rue — où il s'amuse et qui l'amuse, — le forme autant que la classe. A vrai dire il l'habite. C'est sa cour et son jardin. Aussitôt après les repas, la bouche encore pleine, il s'y précipite pour jouer. Et, en allant à l'école, ou lorsqu'il en revient, que de joyeuses galopades !

Il est ardent et plein d'entrain. Quel feu au plaisir, comme plus tard à l'étude et dans la création ! Le voyez-vous, aux abords de l'Institution ou dans la cour des jeux, prenant ses ébats avec ses compagnons, autour des frères au feutre relevé, au manteau dont les manches flottent? Et, lorsqu'il est loin de leur surveillance, apercevez-le, plus turbulent encore, plus excité et plus librement folâtre, dans les rues de sa ville natale.

Il en aime le mouvement et la rumeur. Il se grise de leur gaieté, comme les enfants qui n'ont pas de refuge clos pour s'esbaudir avec des partenaires de leur âge. La rue est son habituel lieu de récréation, son spectacle familier. Tout en jouant, il observe.

Et comme il est vivant, pittoresque, son quartier ! Il est d'humeur plus folâtre que les autres. C'est le refuge des dernières « faiseuses de jours », c'est-à-dire des dentellières. On y papote, on y chante, on y rit. On profite de toute occasion pour s'y divertir. Les hannetons du printemps y sont salués de refrains joyeux. Et, le 24 juin de chaque année, autour des feux allumés pour la fête de la Saint-Jean, on danse et on chante jusqu'à l'extinction des derniers rougeoiments sous la cendre. Il y passe des cortèges pour les fêtes patronales et pour le carnaval. Les masques y échangent des facéties. Et, des drôleries aux lèvres, on s'empresse autour de leurs déguisements. On s'enroue à répéter l'amusante chanson de « Binbin », colossal bébé qui, dodelinant de la tête à hauteur des fenêtres, promène un

les ouvrages qu'ils lui ont consacrés de précieux renseignements. Et les lettres qu'ils ont trouvées dans maintes familles de la région contribuent à éclairer le caractère du sculpteur. On ne peut que les remercier d'avoir fourni de tels documents aux historiens de l'art et ainsi facilité leur tâche.

énorme biberon sous le nez des curieux accoudés aux barres d'appui et emplit la chaussée de son grotesque ballonnement. Puis la fameuse et traditionnelle procession des Incas — pour laquelle plus tard le jeune Carpeaux, devenu sculpteur, modèlera une puissante tête d'éléphant aujourd'hui exposée au musée de Valenciennes — met au milieu de la foule en liesse des costumes exotiques, des bariolages, des oripeaux et des plumes représentant toutes les parties du monde.

Dans l'intervalle de ces fêtes exceptionnelles, c'est, sur les places publiques, le grouillement des marchés et des foires. Que de distractions et d'amusettes pour un diable de cette sorte, véritable vif-argent, curieux de tout, passionné des spectacles comme du jeu !

Près du logis paternel la place du Neuf-Bourg est animée de la foire aux bestiaux que l'on traîne et pousse qui meuglent, hennissent, bêlent, autour desquels acheteurs et vendeurs rôdent, discutent avec opiniâtreté et véhémence. Rumeur ininterrompue qui gronde jusque dans les rues voisines.

Mais c'est sur la place d'Armes que le spectacle est le plus fascinant. Là se groupent les boutiques tentatrices, les loteries et leurs tournoiements qui scintillent, les musées de cire et leurs exhibitions pathétiques, les manèges lumineux avec l'étourdissant tintamarre de leurs orgues, les cirques et les cuivres de leurs musiques nasillardes, les théâtres en plein vent qui recèlent entre leurs toiles la puissance de la comédie, du drame et des facéties burlesques. Elles sont si nombreuses, ces ensorcelantes baraques, qu'elles se suivent et se déversent jusque sur la place Saint-Jean. Sur les tréteaux d'accès ce ne sont que fanfares, parades, boniments, pitreries joyeuses. Et la foule qui, bouche bée, s'en délecte, n'est pas moins amusante et pittoresque.

Le jeu de balle sur la place Verte offre plus régulièrement des plaisirs tout aussi passionnants. Et, le jour de la fête de saint Cordon, célébrée en souvenir de la protection divine qui miraculeusement sauva la ville d'un fléau, après le passage de la séculaire procession on s'attarde gaiement sur cette place pour juger les coups tout en mangeant des noix. C'est une tradition. L'Esplanade est un autre centre de ralliement et d'allégresse publique. Au milieu du rectangle qu'elle dessine se dresse un mât tout giboyeux d'oiseaux de

bois qu'arbalétriers et tireurs à l'arc doivent abattre devant une grappe de spectateurs qui, assis sur un tertre de gazon, devisent et applaudissent aux coups heureux.

Quelle leçon de vie et d'humanité pour le jeune Carpeaux sans cesse en mouvement, qui observe, écoute, et partout se faufile. Il entend mugir les lions, et les bêtes à cornes meugler. Il voit les verroteries et les papiers dorés des boutiques, les glaces et les ors des manèges tout rayonnants de lumière, les gracieuses attitudes des écuyères et des danseuses sous les paillettes de leurs costumes, les ronflements et les souplesses musculaires des hercules. Ses nerfs vibrent au rythme des danses que jouent les orchestres.

Passionné, rétif au frein, attentif à tout ce qui vit, parle, remue, Carpeaux est sans cesse à une merveilleuse école dans les rues de sa ville natale, gaie, animée, aimant la musique, les spectacles, les cavalcades et, sensible à l'art, fêtant avec fierté ses artistes.

III

Longtemps soumise à l'Espagne et française d'esprit, de cœur et d'aspect avant d'être, sous le règne de Louis XIV, définitivement incorporée à la France, Valenciennes, cité flamande — comme d'ailleurs toute la région avoisinante — laisse apparaître dans ses mœurs, ses goûts et le caractère de ses habitants, cette triple influence. On y retrouve l'ardeur du sang espagnol et la vive grâce française unies à la force opiniâtre des Flandres. Un certain mysticisme s'y accorde avec le sens des réalités. A travers les siècles, les mariages ont amalgamé ces divers apports pour former une population robuste, énergique, gaie, aimant la vie, gardant une flamme idéaliste parmi les rudes exigences matérielles d'une cité de travail. Et, très sensible à la beauté, elle en a le goût.

Le grand Watteau est l'un de ses fils. Mort bien plus jeune encore que ne devait mourir Carpeaux après avoir eu le temps de nous donner la plus délicieuse œuvre de poésie, de gracieuse volupté et de tendresse mélancolique, il est la fierté de Valenciennes. Sa glorieuse mémoire y est l'objet d'un culte. Elle avive le sentiment de l'art que les richesses des Flandres et de la France ont développé. Dans

ce pays c'est un signe de distinction, et comme une noblesse, de s'intéresser aux tableaux, aux œuvres de sculpture et de gravure, aux artistes qui les créent, à la formation des jeunes hommes qui pourront compléter cette parure. Bientôt, à Valenciennes, ce sera pour les vieilles familles, pour les hommes importants, une élégance.

En attendant que cette tradition s'établisse, et pour la favoriser, un magistrat de cette ville, M. Pujol de Martres, — qui, comme tant d'amateurs et de femmes cultivées du dix-huitième siècle maniait lui-même assez habilement le pinceau et la pointe, — fonde de ses deniers, à Valenciennes, une école pour les peintres, sculpteurs, graveurs et architectes. Il la fonde sur le modèle et dans l'esprit de l'École des Beaux-Arts de Paris, avec le désir de faire prédominer, sur l'influence de toutes les autres Écoles étrangères, celle de l'art français qu'il leur préfère à cause de sa vérité et de sa grâce, de ses fortes constructions s'alliant à l'élégance souveraine, à cause de sa profondeur humaine et de son charme.

Groupés sous ce nom : « les Académies », que leur ensemble porte toujours avec une fierté légitime, les cours et ateliers fondés par M. Pujol de Martres en 1783 ne tardèrent pas à donner de brillants résultats. De bons maîtres, bien choisis et consciencieux, y formèrent d'excellents élèves. Dès 1800, un enfant de Valenciennes, le sculpteur Milhomme, obtenait le Grand Prix de Rome. En 1811, le peintre Abel de Pujol, fils naturel du fondateur des Académies, conquérait pour la peinture le même laurier et son père en éprouvait tant de joie que, le jour même où cette victoire fut fêtée sur la place de l'Hôtel-de-Ville, il répara une fâcheuse omission en le reconnaissant d'une manière solennelle au milieu de la foule enthousiaste.

Très vite, dans cette cité éprise d'art, orgueilleuse des succès remportés par ses fils au service de la beauté et habituée au déroulement des cortèges de fête, un cérémonial s'était établi pour célébrer leurs lauriers. Le vainqueur entre en grande pompe dans sa ville natale. Le maire, ses adjoints, tous les conseillers municipaux, les représentants du pouvoir civil et militaire viennent, autrefois à l'une des portes de Valenciennes, aujourd'hui à la gare du chemin de fer, avec les orphéons, les sociétés locales bannières en tête, pour recevoir le lauréat et l'escorter jusqu'à la place de l'Hôtel-

de-Ville, toute frissonnante de drapeaux au-dessus d'une joyeuse fourmilière humaine. Dans la cité où presque toujours ses parents n'ont eu qu'un rôle bien modeste, dans ces rues, sur cette place où il a joué tout petit, le héros de cette fête revient et passe en grand homme. Il est précédé et suivi de ses successeurs aux Académies qui, grisés par l'effervescence autour de cette jeune gloire, ne pensent qu'à travailler fervemment pour conquérir la joie et l'orgueil d'une pareille journée.

Le cortège triomphal de Milhomme avait déterminé la vocation du sculpteur Henri Lemaire qui, destiné à la plus brillante carrière officielle, obtint le Prix de Rome en 1821 après avoir été magnifiquement accueilli, en cette circonstance, au son des musiques, avec accompagnement de la cloche historique « Jeanne de France », dont la voix grave salue les joies et les deuils de la cité. Il avait été une nouvelle fois, en 1834, honoré d'une réception analogue lorsque, dans un enivrant concert de louanges, il s'était vu fleuri de la Légion d'honneur le jour que l'on inaugura son vaste fronton de l'église de la Madeleine, à Paris. Heureux événement que Valenciennes ne manqua point de fêter aussi.

Jean-Baptiste Carpeaux n'était alors âgé que de sept ans et il ne pouvait prétendre à l'enseignement artistique des Académies. Il n'aspirait même point à le recevoir et, tout au jeu, n'avait guère le souci et l'ambition d'une carrière. Pourtant, plus attentif aux figures et aux gestes de la rue qu'aux bâtons, aux lettres et aux chiffres de ses cahiers, il avait l'instinct de la construction et des formes. Il s'amusait à modeler gauchement des animaux et des personnages avec de l'argile trouvée dans les fossés des fortifications ou même, raconte-t-on, avec de la « diewe », limon très malléable, dont les brasseurs enduisent la bonde de leurs tonneaux pour les mieux clore. A maintes reprises, étonnés des gants de glaise qu'il portait aux doigts, ses parents avaient obtenu l'aveu de ce jeu salissant. Et bien des fois aussi, les mains jointes sous son manteau aux manches flottantes, le frère à lunettes qui surveillait les récréations avait vu Jean-Baptiste sortir de sa poche le bloc humide pour l'étirer en formes maladroites. Sans doute ce divertissement, peu conforme aux règles de la propreté, lui valut-il bien des réprimandes.

En tout cas le jeune Carpeaux était tant soit peu prédisposé, par cet instinct encore vague du pétrisseur de glaise, à contempler cette apothéose de l'art en la personne du sculpteur Henri Lemaire. Du reste n'était-il pas naturel qu'il y assistât, puisque l'auteur du fronton de la Madeleine était un cousin de sa mère? Toute la famille participait ainsi à l'honneur. Mais, malgré ce lien de parenté, le maçon, sa femme et ses enfants n'eurent place ni dans le cortège ni sur l'estrade. C'est de loin que, perdus dans la foule en rumeur, ils attendent cette nouvelle glorification d'un des leurs.

Devant la façade de l'hôtel de ville, la tribune municipale se dresse avec ses fauteuils cerise et leurs bois dorés, avec la pourpre de ses velours et l'éclat de ses crépines. Dans la partie qui n'est pas réservée aux personnages officiels, une masse chorale s'apprête, selon la tradition, à chanter une cantate. Sous des frissonnements tricolores la population se presse et s'agite.

C'est à grand'peine qu'elle se laisse comprimer pour que, dans ce grouillement, on réserve un passage au cortège. Depuis longtemps on espère le voir paraître et l'on prête l'oreille aux fanfares. Voilà que soudain leur rythme accéléré retentit et que leurs sonorités se rapprochent. La multitude devient plus fiévreuse. Et lorsque l'escorte de tête surgit sur la place, les enfants, malheureux de ne rien découvrir du spectacle, crient pour être hissés sur les bras de leurs parents.

Vif et curieux, Jean-Baptiste Carpeaux est l'un des plus impatients. Pour l'apaiser, son père l'installe à califourchon sur ses épaules en le tenant par les mains afin de préserver d'une culbute ce petit passionné. C'est du haut de cette solide plate-forme que, émerveillé, il regarde toute la cérémonie. Le défilé traverse la place et, parmi les applaudissements qui crépitent entre les chapeaux agités à bout de bras, Henri Lemaire — qui à ses succès de sculpteur ajoute des ambitions politiques — passe, avantageux et ravi, traînant à sa suite les chatoyantes bannières de toutes les sociétés de Valenciennes.

Sur l'estrade, où les autorités s'installent, les harangues se succèdent. La main sur son cœur, mais très maître de lui parce qu'il est l'homme des cérémonies et parce qu'il se prépare à un rôle officiel, le sec Henri Lemaire répond. Les

cuivres résonnent, puis la cantate est déchaînée. Enfin pour ennoblir la fête, l'émouvante voix de Jeanne de France s'élève au-dessus de la ville en liesse.

Impression ineffaçable pour le petit Jean-Baptiste. Il a vu l'apothéose de son cousin, d'un pétrisseur de glaise, comme lui-même s'y essaye en manière de jeu. Il ne pense désormais qu'à conquérir la gloire par ce beau métier si amusant, et l'enivrement d'une pareille journée dans sa ville natale.

Désormais lorsque, pensant à l'avenir de ses enfants, le père Carpeaux demande à celui-ci ce qu'il voudra faire dans la vie, sans hésitations et obstinément, il répond :

« Être sculpteur ! »

Le maçon hausse les épaules et se moque. Il le voit plutôt la truelle en main. Et la mère sourit.

N'importe ! Jean-Baptiste Carpeaux, dont le jeu favori est de modeler des formes dans la terre, a désormais une ambition, un but. Descendu des larges épaules de son père, où il a eu cette enivrante vision de gloire, il se répète que dans le plein air des places publiques il mettra debout des statues sur lesquelles jouera la lumière et que, lui aussi, il fera, au son des cloches et des musiques, une entrée triomphale dans sa ville natale où il est un si petit garçon.

— Tu gâcheras du plâtre comme moi ! réplique rudement le père... Tâche seulement, avec l'instruction que tu reçois, de devenir un bon appareilleur.

C'est avec ce dessein qu'on le fait passer de l'école des Frères au collège communal de Valenciennes — où, du reste, il ne restera pas longtemps mais où il garde la même espérance, la même volonté. Bien des fois il rentrera chez lui avec de la glaise séchée sur les mains et l'on trouvera dans la poche de son pantalon de petits blocs d'argile représentant des mouvements et des figures.

Voilà par quels spectacles et par quels publics encouragements à l'art, depuis cent cinquante ans, la ville de Valenciennes a su faire de ses Académies — où d'ailleurs on donne avec méthode un très bon enseignement — une pépinière d'artistes réputés, Prix de Rome et médailles d'honneur des Salons. Il n'est guère d'année où la cloche Jeanne de France, dont la voix est depuis si longtemps mêlée à l'histoire de Valenciennes, n'ait à sonner pour quelque victoire analogue d'un des fils de la cité.

C'est ainsi, par la fervente communion de toute une ville, que les traditions se maintiennent, que se révèlent et se développent les vocations.

Et ces fêtes, auxquelles toute la population participe, sont pour les Académies qui forment des créateurs d'un grand mérite, un hommage qui vivifie leur enseignement. Les institutions possèdent, elles aussi, une âme. Elles n'ont toute leur bienfaisance que si elles sentent l'opinion attentive à leur effort. Les joies et fiertés de ce genre entretiennent le feu sacré.

La gloire de Watteau et de Carpeaux, les cérémonies publiques en l'honneur des artistes venant de conquérir quelque belle couronne, les satisfactions d'amour-propre qui en résultent pour les académies où ils se formèrent, ont fait de Valenciennes la plus étonnante fabrique de Prix de Rome et de médailles d'honneur qu'on puisse imaginer. Sur ce point, aucune ville de France ne peut rivaliser avec elle. Mais, sans doute, ce n'est pas deux fois en un siècle que Jeanne de France peut être mise en branle pour célébrer le génie d'un créateur tel que Carpeaux!

IV

Au collège de Valenciennes, comme chez les Frères, le petit Jean-Baptiste — qui s'exprimera plus tard en des lettres noblement expressives, tendres, fières, éloquentes — n'a guère appris qu'à lire, écrire, compter.

C'est par ses études et lectures personnelles que tout seul, au cours de sa carrière opiniâtrement laborieuse, il développera ces rudiments d'instruction. Quelle influence eurent les rêves des poètes, les grandeurs de l'histoire, les études profondément humaines des romanciers sur ce cerveau ardent, imaginatif, en perpétuelle ébullition, qui se représentait tout par des formes!

Certains petits esprits, les gens qui acquièrent une importance grotesque et passagère en cherchant, comme on l'a dit, des poux dans la crinière des lions, lui reprochèrent les fautes d'orthographe qui parfois se trouvent dans ses lettres. Que d'autres grands artistes en ont mêlé à leurs fulgurants écrits! Ces méticuleux critiques donneraient une plus favorable idée de leur esprit et de leur cœur en signa-

lant surtout la noblesse, le sentiment de dignité, de gratitude, d'humanité délicate et généreuse, les hautes ambitions d'art qui caractérisent, tout au long de sa vie, sa correspondance tendrement passionnée.

Surtout ils se montreraient plus justes en admirant que, né à un foyer de modestes travailleurs, n'ayant reçu qu'une première instruction sommaire, Carpeaux ait pu si bien orner son cerveau, s'éduquer par les livres, les conversations, l'étude personnelle de la beauté et traduire sa pensée ou les élans de son cœur en des pages émouvantes.

Avec la même ferveur il reçut l'enseignement religieux qu'on lui donna pour le préparer à sa première communion. Jusqu'alors, comme la plupart des petits enfants de cet âge, il répétait machinalement les prières que sa mère lui avait apprises. Mais, à la voix du prêtre, le sentiment religieux naît en son âme. Tout un monde de pensées et de tendresse lui est révélé. Il se représente les enchantements du paradis terrestre, avec ses fleurs, ses oiseaux et sa sereine allégresse. L'histoire sainte l'émeut. L'idée de la bonté divine lui est d'une grande douceur. Il est bouleversé par le calvaire pathétique du Christ. La tendresse de la Vierge Marie lui fait mieux comprendre le cœur des mères. On lui révèle que le travail est la source du bonheur, que l'expiation des fautes est l'une des grandes lois humaines. On lui enseigne la bonté et la charité. On lui dit qu'il faut être fraternel et secourable, qu'une âme sereine est une grande force pour les rudesses de la vie. Il aperçoit Dieu en sa Majesté rayonnante et son Fils pantelant sur la croix pour la rédemption des hommes. Ce lui est un soulagement de se réfugier sous leur protection. Il prend l'habitude de s'élever jusqu'à eux par la prière et, pour mériter leur aide, de s'aider lui-même et d'aider les autres.

C'est donc avec une âme ardemment pieuse et chrétienne que, à onze ans, dans la sombre église de Saint-Géry, sa paroisse, il fait sa première communion. Et si vive est l'influence de ce bain mystique, de cette leçon divine en parfait accord avec les aspirations des hommes, avec les élans de son cœur, que jamais, au cours de sa vie tourmentée, il ne se déprendra de cet idéal.

Au milieu de ses luttes et de ses épreuves, il pourra paraître l'oublier. Mais, s'il n'en pratique pas régulièrement les rites, il en garde l'esprit. Il lui arrive de prier à la veille de ses

grandes batailles décisives. Il ne manque jamais d'associer Dieu à ses projets, à ses réussites, à ses joies. Selon les préceptes de l'Évangile — et sans doute parce que tel est son tempérament — il se montre bon, généreux, charitable. Et, quelques semaines avant sa mort, c'est tout naturellement que, sans aucun besoin de persuasion extérieure, il se fait conduire dans une église pour y recevoir la communion, comme, trente-sept ans plus tôt, à Saint-Géry de Valenciennes, sa paroisse.

Son père qui, chargé d'enfants, avait hâte de lui apprendre un métier, pour qu'il pût le plus tôt possible gagner sa vie et même aider le ménage par ses faibles subsides d'apprenti, n'attendait que sa première communion pour le mettre au travail.

Dès que Jean-Baptiste eut dénoué son brassard de moire blanche aux franges dorées, le rude maçon confia son fils à un plafonnier de Valenciennes, M. Debaisieux, pour qu'il fasse de lui un bon ouvrier de sa profession.

C'est un brave homme, au cœur droit, qui n'est pas un exploiteur d'enfants. S'il gâche du plâtre pour ses décorations et moulures, il se refuse à gâcher des dons et des existences qui peuvent plus utilement s'employer.

En travaillant à côté de l'enfant, en causant avec lui, il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il a le goût du dessin et le sens des formes.

— Qu'est-ce que tu fais là? lui dit-il un jour sur un ton de bougonnante bonté... Tu perds ton temps chez moi. Tu vaux mieux que les besognes auxquelles je t'occupe. Ton père ne s'en rend pas compte. Il faut que je lui ouvre les yeux.

Il est vrai que les séances de catéchisme, les pieux offices et les retraites à l'église Saint-Géry, en même temps qu'ils éveillaient chez le jeune Carpeaux le sentiment religieux, avaient singulièrement développé ses dons artistiques. En effet tous ces exercices se succédaient devant un tableau de Rubens, *la Lapidation de saint Étienne*, qui rayonnait dans la pénombre de l'église. Sensible et prédisposé comme il l'était aux émotions de l'art, l'enfant en avait senti la beauté pathétique, le mouvement, les formes, les figures et les attitudes expressives. Sa jeune imagination avait travaillé sur ce drame. Ses yeux s'étaient emplis des harmonies de lignes et de couleurs. On raconte qu'un jour ses petits camarades du catéchisme le trouvèrent couché sur

les dalles de l'église, devant le tableau de Rubens, pour en mieux apercevoir certains détails. Tous les enthousiasmes sont possibles de la part d'un tel passionné, vivant dès cette époque avec toutes ses forces tendues vers son idée.

Jusqu'alors il n'avait été qu'un enfant qui a le goût de pétrir la terre et qui, naïvement, un peu au hasard, prend plaisir à essayer l'imitation des formes. En quelques mois, cette contemplation, pour ainsi dire hallucinée, d'un tableau devant lequel il s'est recueilli, lui a donné un semblant d'éducation artistique. Comme lui-même, ses petits camarades de première communion ont vécu devant ce Rubens qui enchante ses yeux et parle à son esprit. C'est tout juste s'ils l'ont remarqué. Jean-Baptiste en a reçu d'une manière indélébile la leçon. Quand il arrive chez le plafonnier Debaisieux, il a le pressentiment de ce qu'il faut apprendre et savoir. Rubens fut son premier maître.

— Votre gars n'est pas comme les autres ! vient dire un jour le plafonnier clairvoyant au maçon qui ne voit pas plus haut que lui-même... Il est né pour le dessin... Ça me peine que ses dons soient stériles... Je crois que vous devriez le mettre aux Académies... Plus tard, vous ne vous en repentirez pas !

Troublé, pensant qu'avec cette formation meilleure, Jean-Baptiste pourrait lui être d'un plus grand secours, le père Carpeaux, qui est rude et âprement utilitaire, se décide à le laisser partir pour l'Académie.

Mais à la condition qu'il n'y suivra pas le cours de peinture ou de sculpture. Celui d'architecture semble plus pratique au maçon et d'un rendement moins incertain.

Voilà donc l'élève de Rubens devenu l'élève de M. Bernard, professeur de la classe d'architecture aux Académies de Valenciennes. Peut-être son enseignement lui donna-t-il le goût des harmonieuses et solides constructions, et du bel équilibre qui sera toujours l'un des précieux caractères de son œuvre.

En tout cas, sans deviner peut-être le grand artiste que Carpeaux serait un jour, il comprit son tempérament, reconnut ses dons et plus tard, aux dramatiques heures de lutte, lui fut invariablement amical et hospitalier.

Avec quel plaisir et avec quelle ardeur, promu du plâtrage et du badigeon à la planche de dessin, l'enfant dut-il travailler !

Il était pourtant bien maigriot, bien petit. Et l'un de ses cadets, le sculpteur Xavier Dehon — qui plus tard devint et resta son ami — a raconté que lorsque lui-même arriva dans la classe de M. Bernard, il aperçut le minuscule Carpeaux juché sur un haut tabouret, comme s'il ne pouvait dessiner qu'en montant sur des échasses !

V

Soudain l'appât de meilleurs salaires attire à Paris le père de Carpeaux. Ses charges sont lourdes. La vie lui est dure. Dans l'espoir de plus hauts gains il n'hésite pas à se déraciner du pays où toute sa famille a vécu, où lui-même est venu au monde et que son vieux père habite encore. Plus tard, inquiet, nomade, et toujours soucieux de rémunérations plus élevées, il ira les chercher jusqu'en Amérique. Pour l'instant c'est seulement à Paris que ce mirage l'attire. Et, un beau jour de 1838, le pauvre mobilier du ménage étant déjà charrié vers la capitale, toute la famille s'empile dans la diligence qui la relie à Valenciennes.

Malgré l'attrait de l'inconnu pour un enfant imaginatif et sensible, Jean-Baptiste a le cœur lourd en quittant la cité où il a tant joué, où tous ses souvenirs l'attachent, en y laissant ses camarades de l'école des Frères, du collège communal et de l'Académie, J.-B. Foucard, Louis Dutouquet, Xavier Dehon, etc..., dont les noms réapparaîtront souvent dans ses lettres. Il ne se doute pas qu'il les rejoindra plus tard, qu'ils resteront ses amis de toujours, qu'ils le soutiendront aux heures difficiles et que, malgré cette transplantation, malgré ses succès à Rome et sa gloire à Paris, Valenciennes sera comme son port d'attache, son cher refuge dans les tourments de son existence, la ville de ses pensées et de son cœur.

La date de 1838, le plus souvent donnée comme celle de l'exode familial, est rendue vraisemblable par ce fait que, jusqu'à ce moment, les registres de l'état civil et ceux de la paroisse contiennent les déclarations de naissances et les actes de baptême pour les enfants Carpeaux nés avant cette époque et que, à partir de ce moment, on ne trouve plus aucune trace d'événements analogues dans la famille Carpeaux. Or, on sait qu'elle continua à s'accroître. C'est donc

loin de Valenciennes que les nouveau-nés vinrent au monde.

A Paris, où il ne connaît personne, Jean-Baptiste Carpeaux est tristement dépaysé. On s'est entassé dans un étroit logis de la rue du Val-de-Grâce, où l'on se trouve mal à l'aise. Quel regret de la maison provinciale, plus spacieuse, plus claire, au milieu de voisins sympathiques avec lesquels s'échangeaient sans cesse des paroles de cordialité et d'entr'aide ! Et pour l'enfant habitué à de joyeuses rôderies à travers les places et les rues de Valenciennes, quelle nostalgie des spectacles et des horizons familiers ! Aussi, ne sachant où aller, n'ayant personne avec qui causer, il se replie sur lui-même et ne sort presque pas. Son ardente curiosité s'est momentanément éteinte. Inactif, désemparé, il sombre dans l'une de ses fiévreuses mélancolies qui souvent, au cours de son existence cahotée, l'abattront.

Ponctuel et laborieux, le père va régulièrement sur les chantiers parisiens où tout de suite il a trouvé de l'embauche. Son frère Charles — considéré comme l'artiste de la famille et qui, réellement, fut un musicien doué, auquel seule la chance manqua pour d'éclatantes réussites — part tous les matins, son violon sous le bras, vers les cours du Conservatoire.

N'étant inscrit à aucune école et sans place pour continuer d'apprendre son métier, Jean-Baptiste reste auprès de sa mère, l'aide à faire le ménage et les provisions.

Mais, prenant en pitié son ennui, son désœuvrement, sa solitude, elle l'envoie suivre au séminaire le catéchisme de persévérance et, en même temps, des cours d'instruction élémentaire. Elle pense que cet enseignement est celui qui s'accorde le mieux avec l'état d'esprit de ce jeune idéaliste très sensible, chez lequel les impressions de la première communion ne se sont pas effacées. En effet commence alors pour lui une véritable crise mystique. Son imagination se surexcite. Il est dans l'exaltation et la fièvre. Entraîné par la ferveur religieuse, il va même jusqu'à exprimer le désir de se faire prêtre. Peu importe le sens de ses emballements. C'est l'âme ardente, noble et paroxyste de Carpeaux qui déjà se révèle dans cette première crise. Toute sa vie, il passera tour à tour de ces magnifiques élans à de très douloureuses dépressions.

Inquiet et agacé, son père — qui ne comprend rien à ces ferveurs et n'aime point qu'on ait du vague à l'âme — em-

mène Jean-Baptiste travailler avec lui. Ainsi il s'apaisera en gagnant quelques sous. Il s'en trouvera mieux et la famille également.

Quatre années obscures se passent ainsi. Jean-Baptiste disparaît. On n'entend plus parler de lui. Aide-maçon de son père, tout malingre qu'il est, il monte les pierres, prépare le mortier et porte « l'oiseau ». Toute éducation artistique est pour lui interrompue. Sans doute, passionné et soutenu par son instinct d'artiste, continue-t-il à dessiner quand il le peut, comme il le peut, sans guide, peut-être même à modeler s'il trouve de l'argile. En tout cas on peut être sûr que le prodigieux enregistreur de gestes, d'attitudes, qu'il fut toute sa vie, observe et emmagasine dans sa mémoire des mouvements et des formes.

Ce qui prouve bien que, malgré les rudesses d'un tel milieu pour un enfant alors chétif, ses dons et ses aspirations ne furent jamais submergées, c'est que, en 1842, on voit apparaître Jean-Baptiste à l'École royale et spéciale de dessin et mathématiques, connue sous le nom plus bref et plus familier de « Petite École ». Elle était dirigée avec intelligence, conscience et goût par un admirateur et ami d'Ingres, M. Belloc, qui était très attaché aussi à Géricault. C'est dire que l'atmosphère y était propice à un bon enseignement. Elle formait des élèves estimables. Et tandis qu'il la fréquenta, Carpeaux eut pour camarades des adolescents qui devaient devenir célèbres : Charles Garnier, l'édificateur de l'Opéra, et Davioud, autre architecte de mérite, et bien d'autres.

Est-ce le rude maçon qui a des remords de laisser perdre les dons de son fils? Ou bien a-t-il le pressentiment des avantages qu'il en pourra retirer dans l'avenir? Son âpreté de plus tard donne le droit de supposer que tel fut son calcul. Ou encore est-ce la mère, qui semble avoir aimé son fils moins égoïstement et que Jean-Baptiste a chérie jusqu'à son dernier souffle, qui obtint cette concession?

En tout cas l'influence d'un parent de cette famille, M. Victor Liet, n'y fut pas étrangère. Bien attachante figure que celle de ce simple employé de commerce, grand liseur, attentif à l'art dont il a une haute idée, un peu philosophe et sociologue, qui fut une manière de Providence pour tous les jeunes artistes venant de Valenciennes afin de chercher la gloire à Paris. Ayant épousé une jeune fille de Valenciennes

d'où, comme elle, il était originaire, Victor Liet habitait les mêmes parages que Carpeaux. Par sympathie pour les jeunes prétendants à la beauté qui arrivaient de sa ville natale, il les accueillait chez lui, leur prêtait des livres et dirigeait leurs lectures.

Nourri, comme l'on dit, de la Bible, de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, de Plutarque, des classiques français, il les commente dans ses conversations avec ses jeunes amis et leur donne le goût de compléter par eux-mêmes l'éducation de leur esprit. En même temps, il les guide dans la vie, conseille et soutient leur effort artistique, aplanit les obstacles et les difficultés de leur route. Peut-être les aide-t-il tant soit peu de sa bourse, autant que sa modeste situation le lui permet? Du moins, ayant conservé des amitiés dans cette région du Nord, il maintient la liaison entre ses jeunes amis et Valenciennes, cherche à obtenir pour eux, de cette ville ou du conseil général, des subsides réguliers leur permettant de poursuivre leurs études.

Plus encore, il s'attache à faire d'eux des hommes, de développer en eux des sentiments de dignité et d'indépendance, de fraternité et d'altruisme et d'ennoblir leur vie morale. C'est un cœur généreux qui enseigne par l'exemple la générosité et qui élève les âmes en leur donnant l'amour de la liberté.

Lorsqu'il mourut — très jeune et comme brûlé par sa flamme intérieure — Carpeaux, toujours reconnaissant envers ceux qui l'aimèrent et le soutinrent, exigea des anciens protégés de cet excellent homme une collecte pour le transfert et l'inhumation de son corps au cimetière de Valenciennes, et il put justement leur écrire : « Ce cher Victor qui nous a émancipés dans l'art et dans la vie. »

Très voisin des Carpeaux, puisqu'il habitait rue d'Enfer, tout près de l'atelier du grand sculpteur Rude, il voyait aisément et souvent Jean-Baptiste. Peut-être, artiste comme il l'était, devina-t-il ses dons. En tout cas il exerça sur ses débuts une influence décisive. Et à la « Petite École », où il contribua probablement à le faire entrer, il ne cessa de s'intéresser à lui.

Le père Carpeaux n'avait consenti à laisser son fils abandonner la truelle que pour la planche à dessiner de l'architecture. Il restait fidèle à son ambition d'en faire un appareilleur. Mais Jean-Baptiste ne put résister à son démon inté-

rieur. Dès qu'il fut introduit dans la maison, sans rien dire à personne il se glissa au cours de sculpture. Et lorsque, après sa première année, il revint chez lui avec un prix d'ornement, quelle averse de reproches, quelle rude correction ! D'habitude, lorsqu'un enfant obtient en classe une récompense qui atteste son travail, il ne trouve que sourires et fête. Coupable de vouloir dépasser les ambitions paternelles, Jean-Baptiste est violemment rudoyé.

Dès le lendemain matin son père, toujours furieux, l'emmène travailler avec lui sur un chantier de Bicêtre.

— Tu seras maçon ! décrète-t-il. Et ainsi tu resteras — par en bas — dans le métier que j'ai choisi pour toi.

Mais, averti par l'enfant, Victor Liet s'émeut, s'indigne, intervient. Il va trouver M. Belloc, obtient qu'avec toute son autorité il aille réclamer son élève à ce père aveugle. Et le directeur de la Petite École est si persuasif qu'il ébranle le maçon violent et têtu.

Il sait si bien lui faire apparaître ce que peut-être il perd pour lui-même en arrachant son fils à un bel avenir, que le vieux maçon laisse Jean-Baptiste retourner à la sculpture.

Sa vie d'artiste est commencée : c'est-à-dire qu'il livre des batailles à chaque étape de ses études comme il en devra subir pour chacune de ses grandes œuvres. Tel est son destin !

VI

Les choses allaient trop bien. Vivant dans sa famille, Carpeaux pouvait librement développer ses dons par le travail. Une chance aussi anormale ne pouvait durer.

Soudain un entrepreneur offre au père de Carpeaux une place de chef de travaux à Versailles. Tâche moins pénible. Salaire plus élevé. Le maçon n'hésite pas. Vite les meubles sur un camion. Sans s'inquiéter de ses fils, il part.

Si Carpeaux le suit, c'est l'irrémédiable enlisement. S'il reste seul à Paris, c'est la misère mais avec l'espoir de continuer ses études. Courageux, il opte pour la misère.

Le voilà donc tout seul à Paris, sans gîte, sans la connaissance suffisante d'un métier pour pouvoir gagner sa vie, sans pain pour continuer d'apprendre son art.

Il a seize ans. Il est petit, encore chétif en attendant de devenir un homme très vigoureux, endurci par le travail.

Mais il est brave. Mais il a le feu sacré et l'invincible énergie qui ne s'éteindra qu'avec sa vie.

Pour conquérir le moyen d'étudier ce qu'il aime, de faire œuvre de beauté, lui, le frêle jeune homme, il devient porteur aux halles. Lorsque, le matin, il arrive à l'École, il a déjà gagné sa journée par un rude travail nocturne qui, trop pénible pour lui, l'exténue, mais sans abattre sa volonté.

Il loge dans un taudis, couche sur un grabat — qu'une de ses lettres nous décrira plus tard, — mange une sordide nourriture qu'il cuisine lui-même et qui dure toute une semaine.

Mais il a la joie d'apprendre à dessiner et à modeler.

Et Victor Liet continue, par les lectures qu'il lui conseille, l'éducation de son esprit. Il lui ferait même, si Carpeaux en avait besoin, l'éducation de sa volonté.

Entre autres ouvrages qu'il lui prête, on ne peut pas ne point signaler le volume *Musique, dessin et peinture* de Jacotot, qui fut en ce temps-là assez réputé à cause d'une méthode dont il est l'inventeur. Connu dans toute la France, il l'était surtout à Valenciennes qu'il habita pendant une dizaine d'années. Les élèves des Académies de cette ville étaient frottés de sa doctrine et, transplantés à Paris, ils lui restaient fidèles sous l'influence de Victor Liet qui, autodidacte, parlait à de jeunes autodidactes. Jacotot était plus savant et philosophe qu'artiste. L'art n'était qu'un des compartiments auxquels il appliquait sa méthode. Il recommandait essentiellement — avec le respect des maîtres et des traditions — l'observation sincère et passionnée de la vie, l'étude et l'expression serrée des détails en sauvegardant toujours l'unité de sentiment. C'était aussi pour les travailleurs isolés et pauvres un merveilleux professeur d'énergie, en ce sens qu'il démontrait que chacun peut s'instruire seul et acquérir le moyen d'utiliser les dons reçus en naissant. Ayant cette foi, il en animait les autres.

L'existence et l'œuvre de Carpeaux prouvent quelle impression fit sur lui cette doctrine : ne doit-il pas beaucoup au travail solitaire? n'a-t-il pas ardemment et sans cesse interrogé la nature? n'en étudia-t-il et n'en rendit-il pas les détails avec une conscience telle que le moindre fragment d'une statue de Carpeaux est merveilleux de vie et porte la marque de sa puissante personnalité créatrice?

Surtout, aux rudes heures de sa jeunesse, cette méthode,

qui lui donnait confiance en sa volonté, en son travail, lui fut un viatique moral à travers le chaos hérissé de sa route.

Songeons à ce que cet adolescent seul et sans ressources à Paris, dut faire pour vivre et travailler ! Après s'être, pendant une partie de la nuit, courbé sous les quartiers de viande et les sacs de légumes, il dessine et modèle à l'École de M. Belloc. Et, comme ses forces encore insuffisantes ne rendent pas très rémunérateur ce coltinage, entre un cours et une séance d'atelier il modèle des statuettes et des figurines qu'un panier au bras il va résolument proposer aux marchands de bronzes du Marais. A peine a-t-il acquis une faible connaissance de son art qu'il s'en sert pour créer de petites œuvres dont il vivra.

Et il en vit. Si peu qu'il sache encore, son instinct supplée à la science. Et il se montre si résolu dans sa volonté de conquérir le moyen d'apprendre, qu'il force les portes et vaine toutes résistances. Il réussit à vendre des modèles chez des éditeurs de bronzes. Hélas ! payés de quelle dérisoire façon ! On abuse de sa jeunesse, de sa chétivité, du besoin trop évident des quelques sous qu'on lui offre. Un joli petit groupe de deux chèvres mordant une grappe lui est payé quinze francs. C'est la même somme qu'on lui remet pour une paire de vases ornés de figures et de fleurs. Mais, par égard sans doute pour son maigre visage, le marchand de bronzes ajoute aux écus deux pains de huit livres.

Gains plus incertains encore que modiques ! Aussi, avec soulagement, l'apprenti sculpteur accepte-t-il chez le bronzier Michel Aaron, un travail quotidien, rémunéré de deux francs par jour. C'est la sécurité pour le ravitaillement et les études à l'École. Plus tard Carpeaux, qui ne s'attardait pas en grogneries sur les misères de sa jeunesse, dira combien lui fut bienfaisant ce séjour dans un atelier où, tout en prenant l'habitude du travail régulier dans la création, il acquit la connaissance de l'architecture animale et le goût d'étudier l'anatomie et les mouvements des bêtes.

Puis, un beau matin, ayant sans doute modelé une statuette qui lui donnait un peu confiance en lui, il s'arme de courage pour aller voir son compatriote et parent le sculpteur Henri Lemaire, à la réception triomphale duquel, enfant, il avait assisté sur la place de l'Hôtel-de-Ville valenciennois.

Déjà célèbre à cette époque, l'auteur du fronton de la Madeleine est devenu, en ces années dernières, un considérable personnage officiel. Il a plus de commandes qu'il n'en peut exécuter. Il a les faveurs des pouvoirs publics. La cour le protège. Il est — ou il va être — membre de l'Académie des Beaux-Arts, haut gradé dans la Légion d'honneur, député et conseiller général du Nord. Au milieu d'une clientèle d'adulateurs, il est fort content de lui.

Qu'est-ce que ce petit cousin de pauvre mine? Pourquoi vient-il à Paris? Faire de la sculpture? Un seul sculpteur suffit à Valenciennes, lui, Henri Lemaire, et c'est assez! Fausse et dangereuse vocation que le spectacle de sa gloire a provoquée et qu'il faut décourager.

Il ne s'émeut pas à la pensée de ce qu'il y a de touchant dans ce souvenir de l'impression qu'il a faite sur l'esprit de ses jeunes compatriotes. Il ne voit pas un hommage dans leur désir de marcher sur ses traces. Égoïste et ingrat, il ne se rappelle pas non plus le cordial accueil que, tout jeune, il a reçu de son réputé compatriote le sculpteur Milhomme, Prix de Rome avant lui, ni de l'aide que jadis il trouva auprès de cet artiste bienveillant.

Olympien et sardonique, il regarde à peine la figure que Carpeaux lui présente, écoute froidement les paroles timides, émues, exaltées de son parent qui lui dit sa volonté de travail et ses espérances.

Au lieu de l'encourager, de lui donner des conseils et de lui promettre son tout-puissant appui, il se borne à marmotter ironiquement, en se tournant vers des flagorneurs qui sont là et ricanent pour lui plaire :

— Il est trop petit! On n'en fera jamais qu'un appareilleur!

Ainsi, sans s'émouvoir du regard anxieux que, à cette minute décisive peut-être pour son avenir, l'adolescent darde sur lui, avec un dédain cruel il le rabaisse jusqu'à l'humble métier qui, naguère, au sortir de l'enfance, était la seule ambition du maçon pour son fils.

La légende veut que, révolté et retenant ses larmes, le jeune sculpteur inconnu et pauvre ait répondu fièrement à ce potentat lauré et prébendé de l'art officiel :

— Vous êtes maréchal dans votre art. Qui vous dit que je n'y serai pas prince?

C'est Carpeaux lui-même qui, plus tard, contant sa vie au

critique Émile Chesneau, prétendit avoir asséné à ce parent sans cœur cette riposte vengeresse et d'une si belle confiance. Analogue à l'esprit de l'escalier, il y a l'esprit des temps révolus. Peut-être encore frémissant au souvenir d'un tel accueil, n'a-t-il trouvé que vingt ans plus tard la fière formule de son indignation? Pour nous il suffit que, dominant sa déception, il soit sorti de cette maison sans âme avec son énergie intacte et, plus résolu que jamais à faire de la sculpture, qu'il soit rentré chez lui pour modeler silencieusement, à côté de son grabat et de sa marmite aux pommes de terre, une statuette nouvelle.

Que Carpeaux ait tu ou parlé son chagrin, Henri Lemaire, dur à son adolescence, devait être plus hostile encore aux promesses de ses vingt-cinq ans. Et il le poursuivra jusque dans la gloire de sa jeune maturité. Au début il était choqué par la simple apparition d'un autre sculpteur — même encore balbutiant — de sa ville natale. Quelles seront sa jalousie et ses sournois méfaits lorsque, plus tard, il devra reconnaître en lui les dons, la science et l'opiniâtre volonté d'un grand constructeur de formes vivantes?

Georges Lecomte.
de l'Académie française.

(A suivre.)

La vivante Italie [1]

XI. — Au club alpin de Milan.

Le Club alpin de Milan, qui a célébré son cinquantenaire en 1923, un an avant notre Club alpin français, m'avait invité, par l'aimable intermédiaire de M. Camillo Giussani, le grand avocat lombard, à donner à ses membres une conférence sur la montagne qui est l'un des personnages habituels de mes romans : la montagne éducatrice et la littérature alpestre. M. Giussani, qui est un habitué du Cervin, devait lui-même y parler de ce Quintino Sella, fondateur de refuges dans le massif du Mont-Blanc et surtout merveilleux éducateur de la jeunesse italienne à qui il enseignait, en même temps que l'endurance et la volonté, l'amour de la nature par la connaissance de la géologie et de la flore et par la formation du regard.

Comment aurais-je refusé une si flatteuse invitation? Tant de fois j'ai passé les Alpes pour descendre en Italie par le chemin des cols ! A bicyclette par les routes carrossables, Mont-Cenis ou Petit-Saint-Bernard, au temps où l'on ne se servait pas encore de l'automobile, et plus souvent à pied, par le Simplon ou le Grand-Saint-Bernard que l'on franchissait encore sans hâte, en couchant aux hospices, ou par les sentiers du Petit-Mont-Cenis et du col du Clapier

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 juillet 1928.

quand je cherchais le chemin d'Annibal, ou par tous les cols qui tombent sur Courmayeur, col de la Seigne, col du Géant, col de Fenêtre et col Ferret, ou encore par le Monte-Moro, de Mattmarck à Macugnaga, par le col du Théodule entre Zermatt et Valtournanche avant d'aborder le mont Rose par la cabane Gnifetti et de s'obstiner à le vaincre — victoire habituellement facile — sous une tempête où nous faillîmes nous perdre.

L'Italie du Nord a fourni une exceptionnelle école d'alpinisme. Est-ce parce que ses pentes sont parfois plus raides que de l'autre côté et exigent qu'on soit davantage rompu aux escalades? La maison de Savoie a donné l'exemple. Victor-Emmanuel II, qui a sa statue sur une place d'Aoste en chasseur de bouquetins, fut un des premiers entraîneurs d'hommes dans la lutte contre la montagne. Et, du col du Géant, au-dessus de Courmayeur, à la descente sur Chamonix, le guide Petitgax, qui fut de plusieurs de ses expéditions, m'a montré l'une ou l'autre aiguille, d'apparence inaccessible, à qui le duc des Abruzzes imposa pour la première fois la marque du pied humain.

Tout au bord de ce col du Géant, presque au sommet, on montre encore l'endroit où se tua un jeune homme « plein de force et d'intelligence » qui descendait par là, sans guide, avec un ami. La roche qu'il franchissait avait été minée par le travail de l'eau qui sourd des glaciers : elle céda sous son poids et l'entraîna. C'était le meilleur ami de Guido Rey, l'un des plus grands alpinistes italiens et l'auteur d'un magnifique ouvrage, précis et lyrique ensemble, sur le *Cervin*, dont Mme Espinasse-Mongenet nous a donné une excellente traduction.

La carrière alpine de Guido Rey est une harmonie de hardiesse et de prudence. Est-ce, peut-être, à cette mort prématurée et inattendue qu'il doit une attention plus minutieuse, une sorte de circonspection dans l'aventure, cette faculté de tout prévoir qui ne supprime pas l'audace, mais qui a fait de lui un parfait organisateur d'expéditions? Il trouva un chemin nouveau pour l'ascension du Cervin : il y monta par l'arête de Furggen. Il faut rester six heures au moins suspendu sur un abîme de trois mille mètres. On ne saurait conseiller ce chemin à des novices. Mais il fit quelques découvertes plus pratiques et plus utilisables : en 1883 il

gravit la Ciamarella par la face sud ; en 1887, le Viso par la face est ; en 1889, la Besanèse par la crête nord. Plus tard, les Dolomites l'attirèrent.

Pourtant ces tours de force, ces ascensions aventureuses n'ont jamais été pour Guido Rey que les manifestations extérieures d'une passion intime qui a été sa grandeur et qui lui a donné son originalité et sa noblesse. *La montagne est ma poésie*, m'écrivait-il un jour. Or on n'aime pas la montagne sans y être monté. Aimer d'en bas la montagne, c'est comme si l'on croyait avoir aimé une femme « simplement pour avoir chanté sous ses fenêtres une sérénade ».

« Le sentiment de la nature, ce don précieux des âmes privilégiées, devrait avoir une grande part dans notre éducation... Donnez-moi cet enfant qui grandit, attaché comme le lierre aux vêtements maternels, privé d'individualité et d'initiative... donnez-moi cet enfant, que je le conduise à travers nos Alpes. Qu'il apprenne à vaincre, dans les obstacles que la nature lui opposera, les futures difficultés de la vie, à jouir du soleil levant, contemplé de la crête d'un mont, du soleil couchant incendiant les vastes glaciers, du clair de lune se jouant dans la vallée déserte. Qu'il cueille la fleur qui pousse au bord des neiges éternelles et qu'il exulte au spectacle des cieux sur les gouffres des monts ! Cet enfant en reviendra homme et sa conscience morale n'y aura point perdu. » Qui parle ainsi? Un futur saint, ce Contardo Ferrini, professeur à l'Université de Paris, que son biographe français, M. Maurice Vaussard, appelle un Ozanam italien. C'était une âme brûlée de charité et d'ardeur mystique. La montagne fortifiait en lui le goût de Dieu. « Qu'il est bon, écrivait-il un jour, à la cime déserte d'un mont, de sentir en quelque sorte la solennelle approche de Dieu et de contempler dans la sérénité d'une nature sauvage son sourire éternellement jeune ! » Une ascension au Mont Rose, entreprise dans de mauvaises conditions physiques, hâta sa mort. Ferrini réclame pour les Alpes, qui le prépareront aux luttes de la vie, cet enfant débile, sans énergie, sans initiative, qui a trop vécu dans les jupes maternelles, mais il pourrait aussi réclamer ces jeunes gens trop bouillonnants, en proie à toutes les violences du désir, qui ne sauraient se contenter immédiatement de la vie ordinaire. Pour ceux-ci, les Alpes seront une école de dressage : ils apprendront à supporter le mauvais temps, à s'arrêter devant

l'impossible, à triompher de la fatigue, à bien poser les pieds avant de monter plus haut. Ils acquerront cette sorte d'équilibre physique qui contribue pour une bonne part à l'équilibre moral. « Il faut à l'homme, assure le *Discours sur les passions de l'amour*, du remuement et de l'action, c'est-à-dire qu'il est nécessaire qu'il soit quelquefois agité des passions dont il sent dans son cœur des sources si vives et si profondes. » Les passions, c'est la manifestation de cet heureux besoin d'action et de conquête qui tourmente les hommes et sans lequel ils s'enliseraient dans la platitude et la monotonie de la vie. Les *passions de feu*, disait Michel-Ange qui les imprima dans la pierre : sans doute, leurs ravages peuvent être infinis, mais les plus grandes entreprises se sont réalisées par elles. Seulement, il faut donner de l'ordre à ces élans, et précisément la montagne s'en chargera. Elle maintiendra dans le cœur et même elle y exaltera ces désirs, ces convoitises qui sont la couleur de nos jours, et par quoi nos forces sont décuplées et, en même temps, par les obstacles, les difficultés, les dangers qu'elle accumule, elle contraindra les plus ardents à se préparer à la lutte, à faire leurs plans de bataille, à savoir se ménager et s'utiliser pour vaincre. Elle oblige chacun à trouver sa méthode. Elle attire en haut, mais exige qu'on ne perde pas le sol de vue tant qu'on n'est pas solidement fixé.

Guido Rey, dans *le Mont Cervin*, cite des paroles antérieures et presque semblables à celles de Contardo Ferrini. Rodolphe Töppfer, qui fut professeur dans cette mélancolique et belle Genève paresseusement étalée entre le lac Léman et le Salève et qui, le premier ou l'un des premiers, réclama l'assainissement moral de la jeunesse par la vie alpestre, disait : « Plus d'un homme qui oubliait Dieu dans la plaine s'est souvenu de lui aux montagnes. » Ruskin demandait au spectacle du mont Blanc de renouveler sa force d'exaltation : « Les portes de la montagne, déclarait-il, m'ouvrent une vie nouvelle qui n'aura pas de fin, sinon à la porte de ce mont où il n'y a plus de retour. » Et Guido Rey lui-même, pour s'encourager à la marche, trouve naturellement des vers de Dante : « Cette montagne est telle, que toujours au bas, dans les commencements, elle semble difficile. Mais plus l'homme s'y élève, moins il y trouve de peine. »

Tous les alpinistes savent que le plaisir de la vue n'est

qu'une petite partie de la grande volupté des ascensions. Sans doute, la terre, vue d'en haut, change de forme. Mais cela, on le sent même si on ne le voit pas. Un aveugle, il y a quelques années, se fit hisser au sommet du Cervin et, quand ses guides l'informèrent qu'il était parvenu sur la cime, il poussa un cri de triomphe. Ce fut une des grandes sensations de son existence murée. Pour un instant, il avait reconquis la liberté. « Je voudrais, dit l'auteur du *Cervin*, avoir vu ses pauvres yeux éteints s'émerveiller à la vision intérieure du splendide horizon. » Et il énumère les autres joies qui s'ajoutent à celles de la vue ou la peuvent remplacer, *cette bonne et saine fatigue qui est parmi les plaisirs les plus intenses que nous donne la montagne, l'air subtil et sain des quatre mille mètres d'altitude, l'air léger qui a une saveur exquise, l'air qui apaise dans la poitrine toute soif comme l'eau la plus pure et qui donne de la force comme un vin généreux, l'éternel silence des régions élevées.* Cela oui, et d'autres puissances encore, surexcitées en nous-mêmes, et que nous ne pouvons pas exprimer. Dante, dans *le Paradis*, a compris et couvert cette insuffisance : *Il y a des choses que celui qui descend de là-haut ne sait pas redire...*

Et Guido Rey, redescendu de là-haut, adresse un éloquent appel aux jeunes gens d'Italie : « Je voudrais que tous les jeunes hommes valides et cultivés d'Italie gravissent au moins une fois le Cervin pour que leur soient révélées les énergies cachées de leur âme et que, dans l'orgueil très noble de l'effort donné, ils se sentent plus purs, plus capables de desseins élevés, plus enthousiastes de leur belle terre. »

Cette passion de la montagne qu'il brûle de répandre, il nous raconte dans un autre ouvrage, *Récits et impressions d'alpinisme*, qui, plus familier que *le Mont Cervin*, le livre au naturel dans sa vie alpestre, comment elle fut déposée dans son cœur d'enfant, non point par le hasard des circonstances, mais par la volonté méthodique d'un homme supérieur. Il était le neveu de ce Quintino Sella dont tous les alpinistes qui ont fréquenté les massifs du Mont Blanc ou du Mont Rose connaissent le nom, car ce nom a été donné à plusieurs de ces refuges où l'on est trop heureux de trouver un abri à trois ou quatre mille mètres d'altitude, parmi les rocs et les glaces : il y en a un au pied du rocher du Mont Blanc, un autre dans un épaulement du Lyskamm. Quin-

tino Sella, géologue illustre, fut le fondateur du Club alpin italien. Il nous appartient un peu, car il fut élève à l'École des mines de Paris et fit ses études pratiques d'ingénieur des mines en Savoie. Il n'aimait rien tant que ces excursions dans les Alpes, à la poursuite des cristaux dont il étudiait les lois, mais le roi ne craignait pas de le déranger pour l'appeler au ministère, car il savait que ses talents d'économiste et de financier égalaient sa valeur scientifique. Or, Quintino Sella avait toute une ribambelle de fils et de neveux qu'il aimait à rassembler pendant les vacances dans sa maison de Biella, au pied des Alpes, et il les conduisait à la montagne et il les dressait à l'endurance en même temps qu'il leur transmettait sa passion. Un jour, du mont Bo où il avait entraîné la petite troupe, il montra à ses jeunes compagnons éblouis tous les sommets du Mont Rose et leur en fit l'histoire. « Et là, en cet instant, raconte Guido Rey, sous la puissante suggestion de cet homme fort et dans l'enivrement naturel de ce grand spectacle, naissait peut-être en nous, jeunes gens, le premier élan de l'âme vers l'éternelle beauté de la montagne, et s'éveillait le premier désir de la voir de près, d'essayer, nous aussi, de gravir ce mont qui nous apparaissait, fantôme colossal, tout rose sous le ciel bleu, dans l'aube froide et sereine. Oh ! l'inattendue, l'enivrante révélation, à l'âme ouverte de la jeunesse, d'un amour sérieux et profond qui doit durer toute la vie ! »

Comme Laure apparut pour la première fois à Pétrarque sur le seuil de l'église Sainte-Claire-en-Avignon, — c'était un matin — la montagne apparut aux yeux de Guido Rey dans la douceur et la beauté de l'aurore, et il fut pareillement enchaîné pour le reste de ses jours.

Un jour, passant à Bionaz pour monter au col de Valpelline, Guido Rey vit un jeune chamois qu'on avait capturé l'hiver au pied d'une avalanche. La noble bête, tirée de l'écurie, leva aussitôt le nez vers les hauteurs et fit des bonds désespérés pour s'échapper. « Elle me faisait peine, cette belle créature de la montagne, née pour la liberté des hautes cimes et condamnée maintenant à l'esclavage dans un obscur taudis. » L'année suivante, repassant par le même village, il ne manqua pas de s'informer du prisonnier. Le prisonnier avait réussi à s'enfuir : il avait rompu sa laisse,

à force de tirer, pendant qu'on braquait sur lui un appareil photographique.

Ce chamois, qu'il soit pour nous un symbole. Ne brisons pas comme lui nos chaînes. Mais détachons-nous, de temps à autre, de la vie habituelle, pour aller vers les sommets. Là, on mesure mieux, ou plutôt l'on oublie les vanités, les petitesses, les vilenies, les tristesses quotidiennes. Que la montagne, selon la belle parole de Guido Rey, soit et demeure, le plus longtemps possible, notre poésie...

XII. — A Turin.

Décembre 1927.

Turin est la dernière étape de mon voyage. La Bourse de commerce est mise gracieusement à la disposition de l'Alliance française pour ma conférence sur *Xavier de Maistre à Aoste*. Comment n'aurais-je pas choisi pour héros un des frères de Maistre? Ils sont le grand lien — avec Hautecombe où dorment les morts royaux — entre le Piémont et la Savoie. Lorsque, le 20 août 1899, fut inauguré à Chambéry, au pied du château de ces ducs dont le passé nous est commun, le groupe qui représente Joseph et Xavier de Maistre, l'Académie de Turin s'était fait représenter à la cérémonie. N'est-il pas équitable qu'un membre de l'Académie de Savoie, et par surcroît de l'Académie française, lui rende aujourd'hui sa visite?

Cette Académie de Savoie, créée le 13 avril 1820 et reconnue par lettres patentes du roi de Piémont Charles-Félix, sut tout de suite élargir ses cadres. Autorisée à choisir des membres non résidants, mais d'origine savoyarde, elle a dressé une liste qui montre jusqu'où rayonnait la Savoie scientifique et littéraire : le comte Joseph de Maistre, ministre régent de la grande chancellerie à Turin ; le comte Xavier de Maistre, général au service de la Russie ; le comte Berthollet, pair de France, le célèbre chimiste qui avait suivi Bonaparte en Égypte ; Michaud, de l'Académie française, historien des *Croisades;* Bouvard, directeur de l'Observatoire royal de France à Paris ; Nicollet, astronome au bureau des longitudes ; Tochon, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Aujourd'hui, l'Académie de Savoie,

entrée au service de la France, s'honore d'avoir appelé à elle plusieurs membres de l'Académie de Turin afin de partager ses travaux : le baron Blanc, docteur en physique de l'Université de Rome, membre du Parlement ; le commandeur Ernest Toselli, lieutenant général à Turin ; le professeur Dino Muratore, professeur d'histoire et de géographie au Royal Institut technique à Alexandrie ; le chevalier Pierre-Louis Calore, ancien inspecteur royal des fouilles, des monuments et des antiquités ; le chevalier Costante Giraud, avocat à Turin, le comte Richard Adalgise Marini, professeur à Turin, M. Charles Patrucco, professeur d'histoire, vice-président de la société historique subalpine à Alexandrie.

Turin est une ville régulière sans vif intérêt — sauf pour nos vieilles familles savoyardes, car leurs fils y allaient achever leurs études avant l'Annexion et en rapportaient ces gais souvenirs que prodigue la jeunesse. Vainement j'y cherche la maison où mourut Joseph de Maistre en vieux prophète abandonné, — Joseph de Maistre dont la gloire n'est pas épuisée et doit grandir encore. Un chauffeur mal informé me conduit à la maison natale de Cavour. Et certes Cavour qui fit l'unité italienne mérite bien d'être ainsi rappelé. Il a son monument sur la place Charles-Emmanuel II. Il a sa statue à Rome dans l'immense monument de la Victoire. N'ai-je pas emporté dans mes bagages sa biographie écrite avec une sorte de passion concentrée par M. Maurice Paléologue? Un diplomate est désigné pour parler de celui qui fut peut-être, après Richelieu, le plus grand des ministres. N'y a-t-il pas chez nous toute une littérature diplomatique dont il serait aisé de suivre les traces?

Sans doute la littérature est-elle avant tout l'expression d'un sol et d'une race en même temps qu'elle est en quelque sorte la libération de celui qui est sorti de cette race et de cette terre. D'une si étroite union, je me souviens d'avoir recueilli dans la guerre un témoignage vivant. C'était à la fin de mai 1918, quand la plus tragique des offensives allemandes, après avoir franchi l'Aisne et même la Marne, menaçait de nouveau Paris. Comme je traversais le village de la Ferté-Milon, qui était bombardé, je croisai deux soldats à qui je demandai mon chemin. Eux-mêmes semblaient chercher le leur. « — Et vous, ajoutai-je, où allez-vous? — Oh ! me répondit l'un des deux en souriant, nous

cherchons la maison de Racine... » La maison de Racine, nous nous trouvions la défendre avec tout notre territoire. Qu'elle fût là, presque sur la ligne de bataille, n'était-ce pas une excitation? ...

Mais la littérature a, par surcroît, un caractère universel, puisqu'elle est étude de l'homme, de ses idées, de ses sentiments, de ses passions, et puisque le fond humain est, chez toutes les nations, pareil. Pas tout à fait pareil, car les origines, les mœurs et les coutumes contribuent à le former ou déformer, assez pareil, cependant, pour permettre de le comprendre dans sa diversité, de le suivre dans ses changements.

Toute une école d'écrivains s'est donné pour tâche cette pénétration, s'applique à nous commenter les œuvres étrangères où des sensibilités et des intelligences, différentes des nôtres, se reflètent comme dans un miroir. Parmi les informateurs d'autrefois, que ne devons-nous pas à un Philarète Chasles, à un Émile Montégut, à un Wyzewa, à ce Valbert-Cherbuliez qui, venu de Genève, avait voulu se faire naturaliser Français au lendemain du désastre de 1870? Aujourd'hui, toute une équipe nouvelle — Edmond Jaloux, Louis Gillet, Firmin Roz, Maurice Muret, pour n'en citer que quelques-uns — continue cette tradition. Par eux, les littératures des autres peuples nous deviennent familières. Ils nous permettent des comparaisons qui nous intéressent et qui, souvent, nous élargissent ; ils nous révèlent des points de vue nouveaux, des âmes inconnues.

Mais il est une autre classe d'écrivains qui doit à la fréquentation du monde étranger un accent particulier, et ce sont les diplomates. De tout temps, ils ont renseigné et servi les lettres françaises. Racine ne dut-il pas à ses conversations avec M. de Nantouillet, notre ambassadeur à Constantinople, une part de l'attrait oriental si sensible dans *Bajazet*? Un autre ambassadeur, M. de Ferriol, ramena d'Orient ce gracieux et fragile bibelot du dix-neuvième siècle, Mlle Aïssé, et ce fut sa manière de contribuer à répandre en France le goût de l'exotisme. Joseph de Maistre, qui représenta en Russie un roi sans royaume, aurait-il écrit, sans la distance, ces *Considérations sur la France*, à quoi le recul de l'espace a donné un ton prophétique? Chateaubriand, ambassadeur à Berlin, puis à Londres, puis à Rome, et ministre des Affaires étrangères, aurait-il pu, dans

les *Mémoires d'Outre-tombe*, jongler avec les rois et les empereurs sur un ton de familiarité solennel et égalitaire ensemble sans ses courses officielles à travers l'Europe? Lamartine, lui, secrétaire d'ambassade à Naples, puis à Florence, se contenta, pour sa brève carrière diplomatique, de la belle gaffe qui gêne un gouvernement et compromet une légation.

J'ai trouvé dans un petit livre publié chez Champion *(le Manuscrit d'Antoir, l'ami de Lamartine)*, le récit de cette aventure racontée par un témoin. Cet Antoir appartenait à notre légation de Florence lorsque Lamartine y arriva. Or, celui-ci venait de publier son *Childe-Harold*, où se trouvaient les deux fameux vers :

Je vais chercher ailleurs, pardonne, ombre romaine,
Des hommes, et non pas de la poussière humaine.

Vers qui nous ont fait beaucoup de mal en Italie, et que me citait encore, avec le plus aimable sourire, l'amiral Ducci à Livourne en me recevant à sa table, et dans le sourire il y avait encore quelque mélancolie.

L'Italie, alors divisée en petites principautés, aspirait déjà, non sans raison, à ne pas être seulement la terre du passé et des musées. Elle sentait couler dans ses veines une sève nouvelle. « M. de Lamartine, rapporte le manuscrit d'Antoir, en faisant parler dans ce poème son héros, lord Byron partant pour la Grèce, met dans sa bouche une très forte imprécation contre l'Italie. Mais cette imprécation étant l'expression du poète anglais plutôt que la pensée et le sentiment du poète français, M. de Lamartine se croyait très innocent de ces beaux vers enfantés par son esprit et ne pensait plus à son poème lorsqu'il vint remplir la place de secrétaire de légation à Florence où le cinquième chant de *Childe-Harold* n'était point encore connu. Mais ce bel ouvrage ne tarda pas à franchir les Alpes et l'Apennin, et la malignité en fit circuler le morceau offensant pour la nation italienne en le séparant de l'ouvrage dans la préface duquel il y avait un correctif. Ces vers et leur auteur devinrent le sujet de toutes les conversations... » Le colonel Pepe, réfugié napolitain, l'attaqua violemment dans une brochure sur l'*Interprétation d'un vers de Dante*. Quoique blessé assez sérieusement par un coup de pied de cheval, Lamartine, appuyé sur ses béquilles, alla demander une

explication au colonel. Celui-ci refusant de se rétracter, une rencontre fut décidée. Elle eut lieu à l'épée, au bord de l'Arno. « Lamartine m'avait dit, écrit Antoir, que lui seul serait la victime, qu'il ne ferait que parer et défendre sa vie. Ne pouvant s'appuyer que sur sa jambe droite, M. de Lamartine, après avoir longtemps paré avec un sang-froid admirable, avait reçu un coup d'épée dans le bras... » Puis il s'employa à éviter tout désagrément au colonel Pepe dans le grand-duché de Toscane. Cette générosité lui ramena toutes les sympathies. Plus tard, devenu ministre des Affaires étrangères, il devait tenir tête avec fierté aux gouvernements étrangers après la Révolution de 1848.

Un nouveau diplomate achève aujourd'hui de panser la blessure faite involontairement par Lamartine. Dans son excellent petit livre, subtil et délié, mon confrère Jules Cambon nous donnait récemment la recette de l'intelligence diplomatique. M. Maurice Paléologue, qui fut ambassadeur en Bulgarie et en Russie, nous montre cette intelligence diplomatique en action dans la vie de ce *Cavour* qui fut un des constructeurs de l'Italie, le réalisateur de son unité et le préparateur de l'Italie mussolinienne. Le nom de Cavour m'est familier. Que de fois, dans ma jeunesse, ai-je parlé de lui avec mon illustre compatriote, le marquis Costa de Beauregard, qui m'honorait de son amitié quasi paternelle et qui achevait d'écrire *les Dernières années du roi Charles-Albert*, de ce Charles-Albert si changeant et nuancé, mélange de monarque absolu et de révolutionnaire inquiet et tourmenté sur le trône comme un Hamlet chargé d'un trop lourd secret ! Cavour, devenu ministre de Victor-Emmanuel, qui n'était alors que roi de Piémont, avait rencontré au Parlement de Turin un adversaire digne de lui et qui n'était autre que le marquis Léon Costa, le père de l'académicien. Celui-ci combattait Cavour à cause de sa politique anticléricale, et cette politique anticléricale n'a pas été étrangère au détachement de la Savoie qui, bien que berceau des rois, se donna librement à la France en 1860. Or, de cette politique anticléricale, M. Paléologue nous donne la clé dans sa biographie. Elle ne répondait aucunement à une passion antireligieuse. Cavour avait réglé lui-même, d'avance et en pleine tranquillité d'esprit, son retour à l'Église pour la fin de sa vie. Il ne voulait point mourir dans l'excommunication. Mais le pouvoir temporel des papes empêchait l'unité ita-

lienne, et c'est pourquoi il le voulait briser. Il entrevoyait dans l'avenir un pouvoir spirituel de l'Église supérieur à tout empire matériel. Ses vues étaient quasi prophétiques. Il séparait les royaumes. Mais celui qui vient vous prendre vos territoires, comment le traiter en ami? Rien n'est plus passionnant que cette vie de Cavour. Les femmes y tiennent leur rôle délicat et sacrifié. Mais l'Italie est au premier plan, comme la maîtresse impérieuse qui a le droit d'exiger tous les sacrifices, et Cavour est mort au travail.

Avant de quitter Turin, n'ai-je pas eu le privilège d'être présenté au prince Humbert, le futur héritier de la maison de Savoie, à un déjeuner qu'avait organisé avec un art savant de maîtresse de maison la comtesse de Viry dont le nom est également aimé en Savoie et en Italie? Il présidait le repas, n'ayant en face de lui qu'un bouquet de roses. Le protocole veut qu'il n'ait pas de vis-à-vis. On l'appelle à Turin le prince Charmant. Car il a la taille et la beauté des anciens Carignan, avec de magnifiques yeux noirs à l'orientale. Il ne serait paré d'aucun titre qu'on le remarquerait pour son élégance, sa grâce, et cette possession de soi, rare dans une jeunesse pleine d'élan et de vivacité, qui lui vient sans doute de son rang. Il occupe le Palais-Royal construit au dix-septième siècle par Amedeo da Castellamonte et dont l'escalier monumental est orné des statues des princes de sa maison. Là, ce grand jeune homme de vingt-trois ans étudie et accomplit son stage dans l'armée.

— Nous sommes tous dans l'armée ou la marine, me dit-il en parlant des fils du duc d'Aoste et de lui-même, et c'est notre honneur et notre joie.

La vieille race militaire n'a rien perdu de son génie et de sa résistance, et le duc d'Aoste et le duc des Abruzzes l'ont encore montré dans la dernière guerre. Cependant sa jeunesse lui revient par bouffées. Il sourit à la neige qui tombe et songe à ses randonnées en ski au-dessus de Bardonnèche ou proche le col du mont Genève, avec toute une bande joyeuse de jeunes gens et de jeunes filles — de jeunes filles qui, inconsciemment ou non, subissent son prestige. Il songe à son départ pour l'Orient, et le voici qui demande à ma fille des renseignements sur Damas et sur Palmyre. Au retour de ce voyage, il prendra part au fameux carrousel dont il est

sans cesse question dans les conversations à Turin, en l'honneur du quatrième centenaire d'Emmanuel-Philibert, le vainqueur de Saint-Quentin et l'organisateur de la paix. De cet Emmanuel-Philibert le duc d'Aoste — Emmanuel-Philibert de Savoie — a tracé un magnifique portrait en quelques lignes dans la *Nuova Antologia :*

Fu signore di ogni grandezza.

Nemica la sorte, seppe esser grande nella solitudine del suo veggente dolore.

Conseguita la vittoria seppe esser grande nella dignità del suo trionfo.

Riconquistato il dominio seppe esser grande nella pensosa sagezza e nella ferrea, volontà che reggono i popoli.

La mia Casa ebbe in LUI L'AMMONITORE DEL SUO DESTINO.

Il popolo d'Italia ebbe in LUI L'ANTESIGNANO DELLA SUA GRANDEZZA.

E la potenza e la gloria della Patria nova salutano oggi in LUI IL PRECURSORE.

Le prince Humbert incarnera lui-même son grand ancêtre. Il apparaîtra vêtu de satin blanc, monté sur un cheval blanc, à la tête des princes de la maison de Savoie.

Que le futur roi profite de ses heures d'insouciance : assez tôt — et si longtemps que vive le sage Victor-Emmanuel III — viendra la lourde charge du trône. Déjà cette domination de soi-même, cette endurance physique, ce rayonnement qui émane d'un visage clair et d'une grâce de taille et de gestes, le préparent au grand héritage...

XIII. — **L'Italie nouvelle au travail.**

31 décembre 1927.

Ce dernier jour de l'année, je me retrouve en Savoie après le tunnel du Mont-Cenis. Voici les montagnes familières de la Maurienne. Le train est presque vide. Je puis rassembler à l'aise mes idées.

Le voyageur qui passe et même qui séjourne en Italie, même s'il recueille des personnages les plus autorisés les renseignements les plus précis, ne peut guère que constater

des faits, assembler des images. Il ne lui appartient pas de juger le régime intérieur. Ce régime intérieur italien ne recueille pas l'unanimité des adhésions : il a ses adversaires de principe, il a ses ennemis irréconciliables. Que lui reprochent ses adversaires de principe, car un ennemi irréconciliable ne cherche plus de raisons? Les uns estiment que la part de la royauté héréditaire est trop réduite, les autres que la pensée et son expression sont trop comprimées — ne dit-on pas que les directeurs de journaux sont traités comme des préfets et reçoivent ainsi des affectations et des avancements ? — que tout contrôle de la nation est quasi supprimé et que l'état corporatif vers lequel on tend risque d'imposer des cadres trop étroits. Je ne discute pas ces critiques, il n'appartient pas à des étrangers de les discuter, mais il convient de les indiquer néanmoins. Ces réserves faites, quelle vision emporterai-je de mon séjour en Italie?

Il en faut toujours revenir au procédé du peintre anglais Lawrence : pour faire un portrait ressemblant il suffit d'attraper le trait principal. Au retour de ce voyage en Italie, si je cherche à résumer mes impressions, quel est ce trait principal qu'il suffit de fixer? Il n'est pas malaisé de le définir. L'Italie a tout simplement passé à l'état de grande puissance, et c'est incontestablement l'œuvre de Mussolini.

Il ne sert de rien de nier un fait ou de s'irriter contre lui. Le mot attribué à l'un de nos plus fameux orateurs politiques sur le « césar de carnaval » revêt aujourd'hui un caractère comique qui n'est pas précisément celui que cherchait son auteur. Quel est donc le personnage qui avait été mis en présence de Napoléon et qui, interrogé sur son audience, répondit : « Napoléon? Eh bien, un petit gros. » Certes Mussolini n'est pas Bonaparte. Mais les résultats sont là. Voir n'est pas donné à tous ceux qui ont des yeux, ni entendre à tous ceux qui ont des oreilles. Et pourtant, un voyage en Italie, même de quelques semaines, ne permet plus au visiteur d'ignorer l'importance de l'œuvre accomplie par le gouvernement de Mussolini. Car cette Italie nouvelle apparaît, je l'ai dit, toute tendue vers l'ordre et vers le travail. Un fait s'impose brutalement. Mieux vaut en rechercher les causes et les conséquences, que se boucher les yeux et les oreilles en s'imaginant par ce geste le supprimer.

Comment l'Italie a-t-elle passé au rang de grande puis-

sance? Après la guerre, elle était tombée dans un état de dépression morale et de malaise matériel qui ne laissait pas d'être inquiétant et qui ne cadrait ni avec la victoire ni avec le mouvement d'une population dont l'accroissement permettrait de réparer les affreux vides causés par la mort. Le nouveau régime l'a remontée matériellement et moralement. Moralement, il lui a donné conscience de cette victoire chèrement acquise. Chose curieuse, les nations d'aujourd'hui supportent presque mieux la mauvaise fortune que la bonne.

La France, après sa défaite de 1870, qui lui avait causé dans le monde un préjudice inimaginable, s'était recueillie, ramassée sur elle-même. Avec une honnêteté et un labeur magnifiques, elle avait acquitté ses dettes. Elle avait refait son armée, et jamais nos grandes Écoles n'inspirèrent chez l'élite autant de généreuses vocations. Ainsi reconstruite, elle put, avant l'autre qui lui rendrait l'Alsace-Lorraine, prendre une revanche dans le domaine colonial. Aujourd'hui nous voyons une Allemagne se développer industriellement et ses instituteurs — si différents des nôtres qui, trop souvent, détachent l'enfant du sol natal et du pays — former une génération de petits patriotes, quand ils ne la dressent pas à une éducation toute militaire. Les peuples vaincus ont un point d'appui que ne savent pas toujours trouver les vainqueurs. Ceux-ci, trop souvent, perdent le fruit de leur victoire soit par excès d'orgueil et abus de la force comme l'Allemagne d'après 1870, soit par manque d'orgueil, doute de soi, discussions interminables, divisions intérieures et oubli de toute discipline nationale comme nous en avons offert et comme il importe que nous évitions d'en offrir à l'avenir le spectacle, nous qui, représentés et administrés convenablement, pouvons disposer des plus belles ressources de production et d'intelligence.

Or, l'Italie d'aujourd'hui a repris confiance en elle-même. Elle sait un gré infini à l'homme qui lui a rendu cette confiance. Elle sent qu'elle peut être forte si elle en a la volonté. Cette volonté, c'est la marque de ces hommes nouveaux. L'Italie d'avant guerre et trop souvent aussi dans la guerre manquait de chefs. On lui donne des cadres. Cadres de marins, d'officiers, d'ingénieurs. Les écoles navale, militaire, d'aviation sont l'objet de soins constants. Elles sont destinées à dresser des hommes d'initiative, d'énergie,

d'exemple. Elles sont soumises à une autorité de fer.

Matériellement, l'Italie est et sera encore la proie de grandes difficultés. Mais elle en a traversé de bien pires en 1920 et 1921, quand les usines étaient occupées ou pillées, quand les blessés et mutilés de guerre étaient molestés. Lorsque Mussolini laisse entendre aux industriels qu'ils ne doivent pas se plaindre même si les résultats sont lents et les gains modestes, il peut leur rappeler non sans raison la menace qui pesait sur eux, comme aussi l'aisance qu'ils ont rencontrée dans la production depuis cinq ans, cinq ans passés sans grève et sans arrêt de travail. L'Italie n'est pas un pays aussi riche que le nôtre. L'Italie a peu de charbon. Il faut donc utiliser le plus possible la houille blanche et développer les méthodes agricoles. Il faut encore se servir mieux de la colonie libyenne et donner aux émigrés l'impression qu'ils ne sont pas abandonnés de la mère patrie.

Tout cet essor est incontestable. Mais il demande encore beaucoup de soins et de surveillance. Quelles sont déjà les conséquences qui en découlent? L'Italie, grande puissance, et grande puissance méditerranéenne, peut se développer à côté de nous amicalement. Trop de liens nous unissent dans le passé le plus récent et le plus douloureux, celui de la guerre. Consolider ces liens est aujourd'hui de bonne politique...

Consolider ces liens, et garder au cœur l'amitié de la vieille et toujours jeune Italie...

HENRY BORDEAUX.

Décembre 1927.

Chez les Esquimaux inconnus[1]

Takornaoq, la Farouche.

Au milieu d'un grand lac il y avait une vieille femme esquimau qui pêchait des truites. On était encore au début de l'hiver, néanmoins la glace était déjà très épaisse et c'est à grand'peine qu'elle était parvenue à creuser un trou pour y jeter sa ligne. De temps à autre elle prenait une grande pelle à neige pour écarter les glaçons qui la gênaient. Puis elle se couchait sur le ventre, tête et buste penchés disparaissant dans le trou. Alors nous n'apercevions plus que deux jambes torses, couvertes de fourrures qui gigotaient parmi des monticules de neige. Soudain un petit chien qui semblait enfoui dans la neige se dressa et se mit à aboyer frénétiquement. Troublée, la vieille bondit hors de son trou de pêche et se vit face à face avec le « Batelier » et moi. Nos chiens qui l'avaient aperçue depuis un bon moment s'apprêtaient à lui donner la chasse.

Elle poussa un cri aigu, prit son petit chien par le cou et à toutes jambes s'enfuit vers sa demeure. Cette fuite accrut l'acharnement de nos bêtes déjà aiguillonnées par la proximité d'une habitation. Elles filèrent donc à une telle allure que j'eus à peine le temps d'empoigner la fugitive et de la

(1) Copyright 1928 by Librairie Plon.

hisser un peu rudement, certes, dans le traîneau. La voici là près de moi, immobile de terreur. Je me mets à rire. Alors ses yeux s'emplissent de larmes et elle éprouve une surprise joyeuse de se trouver avec des amis.

C'est la vieille Takornaoq, la Farouche. Que de fois, dans la suite, avons-nous ri de la façon dont s'était faite notre connaissance.

Tandis que le traîneau avance, elle tient fiévreusement enlacé son petit chien qui ne cesse de gémir. Soudain, parmi ses plaintes, je perçois un autre bruit qui me paraît singulier. Je me penche et avec précaution je relève légèrement la fourrure de la vieille. Et au fond du chaud vêtement apparaît un nourrisson qui se cramponne au cou de sa nourrice, et qui mêle ses hurlements à ceux de son frère de lait.

Bientôt le hameau avec ses trois maisons de neige est en vue. Les habitants en sortent avec précipitation, ne sachant pas exactement s'il faut venir à nous ou s'enfuir. Mais à la vue de l'alerte et riante Takornaoq, ils s'approchent du traîneau et, gais et étonnés, ils font cercle autour de nous.

La Farouche n'était farouche que de nom. Avec une volubilité qui paraît calmer ses nerfs, elle débite toutes les nouvelles qu'elle tient de nous, et excite vivement la curiosité des gens de l'endroit. Elle affirme que nous sommes réellement des hommes, mais que nous venons d'un pays très, très lointain, de l'autre côté de la mer. Takornaoq qui, à présent, au milieu des siens se sent rassurée, me présente à eux, avec toute l'autorité d'une brave mère de famille. Il y a là Inernerunassuaq (celui qui a été créé trop vite), vieux sorcier, originaire des parages du pôle nord magnétique. Pendant la présentation il contracte les paupières en une grimace étrange et ne manque pas d'attirer mon attention sur sa ceinture magique où s'entre-choquent toutes sortes d'osselets au pouvoir merveilleux.

Sa femme Oemmerten est grasse et d'esprit simple, comme il convient à une femme qui a lié sa destinée à celle d'un spécialiste des sciences occultes.

Ils ont une bande d'enfants qui se cramponnent à nous. Aucun d'eux n'est encore en âge d'avoir un nom propre et quand les parents ont un ordre à leur donner, ils les désignent simplement du doigt.

Il y a là aussi Talerortalik (l'homme aux nageoires), qui a pour femme Uvtukitsoq (étroit giron), la fille du sorcier.

Tous deux ont un air bien insignifiant, mais, dans la suite, j'apprendrai qu'ils entretiennent le sorcier et tous les siens.

Elle nous présente encore Peqingassoq (le tordu), un infirme. C'est un acharné pêcheur de truites : on voit toujours de la glace sur le devant de son vêtement, car il passe son temps allongé devant le trou du lac.

Les présentations terminées, la Farouche me conduit dans sa maison, cabane de neige bien entretenue, mais un peu froide. Le Batelier et moi, nous nous fourrons sous les chaudes peaux de renne qui recouvrent la banquette de neige et l'hôtesse met la viande au feu de la lampe, puis elle vient s'asseoir entre nous et nous déclare, à notre grande surprise, qu'elle est à présent notre commune épouse. Elle a un mari, qu'elle aime bien, mais pour le moment il est en voyage. Là-dessus elle sort son nourrisson de sa besace et, avec un orgueil tout maternel, elle le met dans une poche en peau de lièvre. Le petit s'appelle Qasitsoq (soprano), qui est le nom d'un génie de la montagne. Il est le fils jumeau d'un certain Nagsuk (la corne). Elle l'a payé d'un chien et d'une poêle à frire. Mais elle trouve que ce petit être, qui n'a que la peau et les os, lui a coûté trop cher, et elle prétend avoir été « roulée » par Nagsuk, qui a gardé pour lui le plus gras des jumeaux. La Farouche possède une faconde intarissable. Nous connaissons bientôt ses tenants et aboutissants. Elle est fière de ses origines, car elle appartient à la tribu Igdulik qui réside aux abords du détroit Fury and Hecla Straït, et qui produit les meilleurs pêcheurs et les meilleures femmes. Elle n'aime pas que l'on confonde sa généalogie avec celle des gens parmi lesquelles elle vit actuellement. Chez elle et dans sa famille on fait usage de vases de nuit, tandis que ces gens font à terre.

« Mon père et ma mère, poursuit-elle, avaient souvent des enfants, mais ils les perdaient tous. Or mon père était un grand conjureur d'esprits et comme il tenait à avoir un enfant, il alla implorer le secours d'un *oiseau des glaces*. Mes parents disent que je suis née grâce à celui-ci, qui était tantôt oiseau, tantôt homme.

Peu de temps après ma naissance les vivres vinrent à manquer et tout le monde en souffrit. Mon père alla sur la glace devant le trou de pêche auquel il dit : « Si ma fille doit vivre, tu resteras tel que tu es, si elle doit mourir, tu te refermeras et éloigneras de nous les morses. » La glace ne se

referma pas et mon père se mit à prendre des morses, et il savait que je lui resterais.

Puis vint l'âge où tantôt on est comme éveillé, tantôt comme endormi. Déjà je commençais à me souvenir et à oublier. Je me rappelle que voyant un jour une bande d'enfants sortir des maisons, l'envie me prit d'aller jouer avec eux. Mais mon père, qui comprenait les choses cachées, s'avisa que je jouais avec les âmes de mes frères et sœurs défunts. Il s'inquiéta du danger que je courais et consulta les esprits. Et plus tard, chaque fois que je voulais aller jouer avec les enfants, une muraille surgissait du sol et m'empêchait de les rejoindre.

Je me souviens également d'avoir un jour pleuré en entendant parler de mauvais esprits qui rôdent autour de nous pour nous faire du mal et nous empêcher de trouver de quoi manger. Puis vint le jour où, tous ensemble, nous nous mîmes en route à la recherche d'un nouveau pays. Après avoir longtemps voyagé, nous arrivâmes à Qeqertaq (Ship Harbour, dans la baie de Haviland). C'est là que pour la première fois je vis les hommes blancs. Je sus plus tard que c'étaient des pêcheurs de baleines. Il y avait parmi nous une vieille femme qui voulait vendre aux blancs un petit chien, mais les blancs ne voulaient pas l'acheter, ce qui me fit beaucoup de chagrin. Je me rappelle aussi que cette vieille essaya d'ensorceler les blancs.

Tout ce qui s'est passé dans la suite à cet endroit m'est sorti de la mémoire. Mais je me revois à Malugsitaq (Lyon Inlet) où ma mère prenait tous les soirs un vase de nuit comme oreiller. C'était pour obtenir des esprits une bonne pêche.

Ce que je viens de raconter m'apparaît comme à travers un brouillard. Mais mon premier souvenir précis remonte à l'époque où nous séjournions à Urkusigssilik (Wagerbai) et où mon père mourut. Au bout de peu de temps ma mère se remaria avec Manapik (celui qui est toujours présent) mais n'ayant pu s'accorder, ils se séparèrent. Bientôt, ma mère s'unit à un homme qui s'appelait Sigsik (Marmotte).

A quelque temps de là nous allâmes nous fixer à Orsorioq (île de Marbre). Beaucoup de gens s'y trouvaient et la vie y était gaie. Les hommes s'exerçaient souvent à la boxe et il y avait de grandes réunions où l'on chantait. C'est à cette

époque que je rencontrai une vieille femme de Qaunermius (lac Baker). Il paraît que cette femme est la première qui ait vu l'île de Marbre se transformer en terre ferme. Auparavant ce n'était qu'une vague de glaces accumulées qui, plus tard, se changea en quartz. Je me souviens qu'à notre arrivée dans l'île de Marbre, il nous fallut la gravir en rampant. On nous avait bien recommandé de ne point redresser la tête avant d'en avoir atteint le sommet, sinon le quart serait redevenu glace et tombant à l'eau nous nous serions noyés. C'est ce qui était déjà arrivé à beaucoup de gens qu'on n'avait jamais revus. »

Quand la viande fut cuite, et tandis que le thé se préparait, la Farouche traduisit la grande joie que lui procurait notre visite par une chanson qu'elle improvisa sur la banquette de neige entre le Batelier et moi. Sa voix avait la patine d'au moins soixante hivers, mais ne faisait qu'embellir le chant si impressionnant par sa naïveté.

Ajaja, aja, jaija,
Des pays autour de mon champ natal
Deviennent plus beaux
Le jour où j'ai la grâce
De regarder des visages humains
Que nous n'avons jamais vus.
Tout devient plus beau,
Tout devient plus beau,
Et la vie est pour moi une faveur.
Mes hôtes que voici
Donnent de l'éclat à ma maison,
Ajaija, aja, jaija.

Là-dessus, on se mit à table, mais la Farouche ne mangea pas avec nous. C'est au jeune « soprano » qu'elle faisait ce sacrifice, car, dans sa tribu, les femmes qui nourrissent doivent faire leur cuisine à part, et personne n'a le droit d'y toucher.

Le repas terminé, elle alla chercher dans une pièce voisine un renne et nous regardant avec son bon sourire elle nous le désigna en disant : « Je fais ce que ferait mon mari s'il était ici. Cette bête est pour vos chiens. »

C'était la première fois de notre vie qu'une femme donnait à manger à nos chiens. Elle nous parla ensuite de Padtloq

(celui qui couche sur le ventre) son mari, et de ses nombreux mariages.

« Quand je fus, reprit-elle, en âge de jouer avec les jeunes hommes, on me maria à Quivapik. Tout le monde le craignait, car il parlait toujours de tuer quelqu'un. Il gagna l'intérieur du pays pour chasser le renne et je l'accompagnai pour l'aider et porter le butin. Cela dura tout l'été. Nous faisions du feu à l'aide de pierres à feu. Or, un jour, nos pierres se perdirent et il nous fut impossible de rien allumer. Alors il conjura les esprits et me dit : ferme les yeux et lève les bras en l'air. J'obéis et les pierres arrivèrent à travers les airs. Je les saisis et nous fûmes ainsi tirés d'embarras.

Puis vint l'automne et à la nuit nous voyions parfois des apparitions à forme humaine. Nous ignorions ce que c'était. Pris de peur, nous retournâmes à notre petit hameau où régnait la famine. A peu de temps de là, on pêcha un morse et on eut de quoi manger.

A cette époque les couteaux étaient très rares et il advenait fréquemment que les hommes les perdaient : il fallut que mon mari conjurât les esprits, ce qui lui permit de retrouver les couteaux perdus. Un jour, étant à l'île de Southampton, il eut l'œil et la cuisse traversés par la pointe d'un harpon. Mais il était un magicien si puissant qu'il n'en mourut pas.

Une autre fois il tenta de rattraper un mort, qui voulait revenir à la vie. Mais c'était une tâche difficile. Il se fit aider par un autre magicien. Mon mari prétendait qu'il y serait aisément parvenu seul, s'il avait eu la permission de la lune. Mais la mère du défunt avait cousu, à l'île de Marbre, des costumes avec des peaux nouvelles de rennes. Ce qui n'était pas permis dans cette île. C'est pourquoi la lune ne voulut pas laisser revenir son fils à la vie.

Une autre fois encore nous pêchions ensemble le saumon. Mais cela ne mordait pas. Mon mari prit alors mon hameçon et ma ligne et mit l'hameçon entre ses cuisses pendant un certain temps. Puis il l'avala et le fit sortir par son nombril avec tout le fil. Là-dessus, je pris beaucoup de saumons.

Notre union dura sept années. Il fut tué par des gens qui avaient peur de lui. Un homme appelé Ikumaq (la Flamme) le poignarda avec un couteau de neige, puis il me prit pour femme. Notre union ne dura pas longtemps. Quand je me

remariai ce fut avec Padtloq. Chez nous on ne désigne pas les hommes par leur nom et moi j'appelle Padtloq Umaga (celui qui conserve la vie en moi). »

Quand les voisins nous eurent laissés seuls et quand le « Batelier » se fut endormi, la vieille me raconta l'événement le plus important de sa vie. Un silence absolu régnait autour de nous et dans le clair-obscur de la hutte de neige, j'apercevais ses traits ravagés par le temps.

Elle me parla de sa vie dans la forme la plus brutale. « Depuis mon enfance jusqu'à ma vieillesse, j'ai vu beaucoup de pays et, pendant ce temps, ma vie n'a pas toujours été la même. Il y eut des époques où j'ai vécu dans l'aisance et d'autres où j'ai connu la misère.

Or, j'ai rencontré un jour une femme qui, pour conserver la vie, avait mangé son mari et ses enfants. Mon mari et moi nous nous rendions d'Igdlulik (près du détroit Fury and Hecla Strait) à Ponds Inlet, lorsqu'une nuit il rêva d'un ami qui avait été dévoré par les siens. Le lendemain, à tout moment notre traîneau s'accrochait et quand nous regardions ce qu'il y avait, nous ne voyions rien. Ainsi se passe la journée, et le soir nous campons à Aunerit (les endroits fondus). Le matin, une perdrix de neige vole au-dessus de notre tente. Je lui lance une dent de baleine mais ne l'atteins pas. Je lance ensuite une hache, sans plus de succès. Nous partons, mais la neige est si épaisse qu'il nous faut aider les chiens pour faire avancer le traîneau.

Nous entendons alors un bruit sans arriver à le comprendre. On dirait un animal à l'agonie. On croit ensuite entendre une voix dans le lointain. En nous rapprochant, nous comprenons que ce sont des paroles, mais elles sont si faiblement articulées que nous n'arrivons pas à les saisir. A force d'écouter nous finissons par percevoir les paroles suivantes.

« Je suis une femme qui ne peut plus vivre parmi les hommes. J'ai dévoré les miens. »

Mon mari et moi nous nous regardons ; c'est en effet une voix de femme. Une anthropophage ! Que va-t-il maintenant arriver !

Jetant les yeux autour de nous, nous apercevons un petit réduit fait de neige et de morceaux de peau de renne. Contre la maison, fiché dans la neige, il y a un fusil. La voix ne cesse de geindre. Nous rapprochant, nous voyons une tête humaine

totalement rongée. Dans le réduit est accroupi un être qui tourne sa face vers nous. A force d'avoir pleuré, ses yeux sont sanguinolents.

Kikoq (toi, ma jambe rongée), dit-elle, j'ai dévoré mon frère aîné et mes enfants. C'est son mari qu'elle appelait son frère aîné. Kikoq est le nom qu'elle donnait au mien.

Cette femme n'avait plus que la peau sur les os et elle paraissait exsangue, car elle avait également dévoré le bas et les manches de ses habits.

Mon mari se penche vers elle, et elle lui dit : « J'ai mangé ton camarade des concours de chants. » Et mon mari répond : « Tu as eu la volonté de vivre, c'est pourquoi tu vis. »

Nous dressons notre tente à proximité de cet abri, coupons un morceau de notre rideau dont nous faisons une tente pour la malheureuse. Elle est malpropre, et nous ne pouvons pas la laisser coucher à côté de nous. Elle essaye de se lever, mais retombe dans la neige. Nous lui donnons de la viande de renne congelée ; mais à peine en a-t-elle absorbé quelques bouchées, qu'un grand tremblement agite tout son corps, et elle s'arrête de manger. A proximité du réduit nous retrouvons quatre crânes vidés et des os rongés.

Notre voyage s'arrête là. Nous l'avons ramenée à Igdulik où elle avait un frère. A présent elle est mariée avec le grand pêcheur Igtussarssua, dont elle est devenue l'épouse favorite ».

Chez le sorcier Aua.

Nous avions une grosse provision de pemmikan (viande de conserve) pour les hommes et les chiens. Ce devait être la base de notre alimentation. Mais il nous fallait la compléter par de la viande fraîche pour nous et de la nourriture pour nos bêtes. Nous avions appris que le cap Élisabeth, à quelques journées au nord de Lyon Inlet, était riche en morses, surtout en cette saison. Aussi, accompagné de l'Eider et de deux indigènes, Osuqtaoq et Taparte, allai-je camper à Itibleriang.

Le départ eut lieu le 23 janvier. Malgré une fâcheuse tourmente de neige, les premiers jours du voyage furent agrémentés de chasses au renne sur la glace. Le thermomètre marquait 50° C. Chaque fois que nous prenions notre fusil dans nos mains nues, la peau restait collée à l'acier.

Nous avions acheté des dépôts de viande à Lyon Inlet. Plusieurs jours furent consacrés à aller en prendre livraison. Enfin nous cinglons vers le nord, en quête d'habitations. Mais où se trouvaient-elles exactement? Aucun de nous n'en savait rien. Car les indigènes n'étaient pas pour l'instant sur la côte. Ils campaient encore à une certaine distance à l'intérieur, où les chasses d'automne venaient justement de se terminer.

Le 27 janvier il faisait beau temps et le ciel était illuminé d'étoiles. Néanmoins le trajet de la journée avait été long et pénible. Nous désirions vivement trouver une maison sans avoir à en construire une.

Soudain, de l'obscurité surgit un grand traîneau avec l'attelage le plus endiablé que j'aie jamais vu. Quinze chiens blancs, filant à une allure folle et six hommes dans le traîneau. Un petit homme à longue barbe, dont le visage est complètement glacé, saute à terre et s'avance vers nous. Il s'arrête et, à la façon des hommes blancs, me tend la main, puis, d'un geste, m'indique la direction de sa hutte de neige. Ses yeux intelligents se posent sur moi avec sympathie, et il me salue dans un Qujanguamik sonore : « Grâces soient rendues à l'hôte qui arrive. » C'est le sorcier Aua.

Voyant que mes chiens sont fatigués d'un long trajet, il m'invite à prendre place sur son traîneau. D'un ton calme et digne, il prescrit à l'un des jeunes gens de se charger du mien. Les chiens d'Aua qui ont faim et qui sentent le gîte proche aboient comme des enragés. Nous pointons à toute allure vers sa demeure. Je m'extasie sur la garniture de glace dont sont munis les patins du traîneau. Chacun d'eux est entouré d'une couche de tourbe gelée, recouverte elle-même d'une mince couche de glace. Nos propres traîneaux glissent lourdement et en grinçant sur la neige qu'ils émiettent par les grands froids. Au contraire celui d'Aua, qui est long de six mètres et lourd en proportion, se joue de toutes résistances et semble glisser de lui-même sur la glace. Après une course folle nous arrivons au bord d'un lac où brille derrière les fenêtres en boyau de renne la lumière chaude et rougeâtre des maisons de neige. Les femmes du campement nous accueillent cordialement. La femme d'Aua, Orulo, me conduit aussitôt dans la demeure. C'est la première fois qu'il m'est donné de voir un groupe de maisons de neige savamment reliées entre elles : il y a là toute une architecture qui

m'était jusqu'alors inconnue. Les cinq huttes érigent, côte à côte, leurs fières coupoles. Le long d'un couloir de communication sont disposées des chambres à provisions, indépendantes les unes des autres. Tout un système de couloirs permet d'aller d'une habitation à l'autre, et l'on peut ainsi se rendre chez son voisin sans avoir à sortir. Seize personnes habitent ici, réparties en différentes cabanes.

Aua va d'une banquette à l'autre et me parle des différents habitants. Il y a un certain temps qu'ils se sont fixés en cet endroit. Grâce à une bonne chaleur, la paroi intérieure de neige a fondu, puis elle s'est transformée en glace. De longs glaçons suspendus au-dessus des portes scintillent à la lueur pâle des lampes à huile. On se croirait plutôt dans une grotte à stalactites, que dans une cabane de neige. L'effet produit serait assez réfrigérant si les nombreuses banquettes n'étaient garnies de peaux de renne épaisses et molles qui vous donnent une impression de chaleur confortable.

A travers le dédale des couloirs éclairés par de maigres lampes à huile, on peut voisiner. J'ai vu ainsi le fils aîné d'Aua, Nataq avec sa jeune femme Kingutivkarsuk (celle qui a de petites dents) et le dernier de ses enfants, Ujarak (la pierre) qui vit avec sa future femme âgée de quinze ans, Egatdlijoq (le saumon). Un autre ménage est composé de la vieille sœur d'Aua, Natseq (l'otarie), de son fils, de sa bru et de leurs enfants. Enfin, tout à l'extrémité du grand couloir de communication est installé le Knudlo (le pouce) qui tient allégrement dans ses bras un enfant, né de la veille, surprise que lui a réservée sa femme, à son retour d'une absence de trois années.

Je ne me suis pas encore trouvé au milieu d'un groupe de familles d'Esquimaux. Son régime patriarcal m'impressionne fortement. Aua est le maître absolu, disposant de tout et de tous. Le ton qui règne dans la maison est réglé sur la façon plaisante et cordiale dont il s'entretient avec sa femme et dont il transmet les ordres aux membres de son entourage.

C'est un grand réconfort de prendre un thé bien chaud après le long trajet d'une journée glaciale. On nous sert aussi un lièvre gras cuit à point. Bientôt une douce torpeur s'empare de nous et c'est avec volupté que nous nous glissons dans les souples peaux de renne, à l'odeur si agréable. En apprenant que nous sommes venus pour chasser le morse, toute la maisonnée d'Aua manifeste une joie extrême. Ils

s'en doutaient déjà. Aussi tout le monde est vite prêt à se transporter avec nous au cap Élisabeth pour y camper. On avait chassé tout l'été à l'intérieur, et les dépôts de viande sont encore nombreux dans tout le voisinage. Jusqu'à présent on ne manque pas de l'huile qui rend la froide demeure habitable ; cependant la dernière poche à huile est déjà entamée. Il est donc décidé que nous irons ensemble chasser dans les glaces.

Le jour du départ tous sont sur pied de grand matin. La batterie de cuisine est sortie des couloirs et apportée devant les maisons ; puis c'est le tour des vêtements de toute taille en peau de renne qui s'amoncellent en piles énormes. Dans la demi-obscurité des cabanes de neige, tout ce matériel, soigneusement rangé, tient peu de place. Mais en plein air, devant ce monceau confus d'ustensiles et objets variés, on dirait qu'il s'agit d'un véritable déménagement.

Les traîneaux reçurent chacun leur bonne charge et les chiens furent attelés, et je fus alors témoin d'une curieuse cérémonie : la première sortie d'un nouveau-né.

Une brèche fut faite dans le mur du fond de la maison. On en vit sortir la femme du « Pouce » avec sa fillette. Puis elle se posta devant sa maison et attendit.

Alors Aua, qui en sa qualité de magicien, exerce une sorte de ministère spirituel sur les siens, s'approcha de l'enfant et, découvrant avec précaution la petite tête, il prononce, la bouche tout près du jeune visage, une prière matinale :

Je me lève de ma couche avec des gestes
Qui ressemblent au battement d'ailes d'un corbeau rapide,
Je me lève
Pour saluer le jour.
Wa, wa.
Ma face se détourne des ténèbres de la nuit
Et regarde vers l'aurore
Qui blanchit.

Cet hymne à la lumière a toute la puissance d'une formule magique qui doit assurer le bonheur de l'enfant pendant toute sa vie.

Le trajet ne dura guère plus d'une heure, mais la journée tout entière fut consacrée à la construction des maisons et à notre nouvelle installation. C'est une grande joie de construire une habitation. C'en est une plus grande encore d'y

pénétrer au moment où s'allument les lampes à huile qui projettent leur lueur clignotante sur la blancheur du plafond en coupole. Je ne saurai jamais assez dire le charme de ces demeures primitives, l'impression de chaleur et de bien-être éprouvée plus fortement que partout ailleurs.

Une autre journée est prise par la préparation de nos engins de pêche, enfin on se dirige vers la mer.

C'est à un bon mille (mille danois : 7 k. 53) de la côte que se trouve la limite entre la banquise et les glaçons charriés par le vent et les courants. Un faible vent de terre a écarté par endroits les glaçons : c'est là que se tiennent les morses

Comme les autres chasseurs, Aua et moi nous nous mettons à l'affût derrière un grand bloc de glaces accumulées. Des glaçons s'entre-choquent continuellement, produisant un bruit de soupirs et de gémissements. Dès qu'une brèche s'ouvre entre les glaçons, on voit s'élever une légère vapeur bleuâtre ; alors apparaissent les dos noirs des morses qui remontent du fond. Avec un bruit de soufflet, ils reprennent longuement haleine, puis ils replongent.

« Entre les hommes et les bêtes il y a peu de différence, dit Aua. C'est pourquoi nos pères croyaient qu'on peut être tantôt homme, tantôt animal. »

Un peu avant la nuit, un morse fut abattu. Ce fut une grande joie dans le camp. Un morse adulte représente de la viande et de l'huile pour de longues semaines, et nous n'avions encore chassé qu'une journée. Nous n'avions plus besoin d'économiser l'huile de nos lampes et il y avait de quoi manger pour nous et nos chiens.

On célébra la capture du morse par un festin. On mangea le cœur, le foie et le gras de poitrine. Tout cela fut arrosé d'un bouillon qui versa dans nos veines une douce chaleur. Aua était un conteur de premier ordre. Quoique j'eusse fait vœu de ne pas l'importuner par mes questions, l'envie me brûlait de parler. Je savais que je n'avais qu'un mot à dire et ces gens m'ouvriraient le tréfonds de leur âme et me raconteraient uniment et sincèrement, avec une sagesse toute primitive, des choses merveilleuses datant des premiers âges de l'humanité.

Après le repas, nous nous sommes hissés, Aua et moi tout en haut de la banquette ; enveloppés à demi nus dans de souples peaux de jeunes rennes, nous fumons notre pipe. Les autres habitants de la maison forment un cercle autour

de nous. Aua m'autorise à l'interroger à ma guise et s'engage à me répondre. J'en profite, et je le harcèle de graves questions, car je tiens à bien me rendre compte si leur religion dans ses grandes lignes est bien la même que celle du Groënland.

C'est la reine des animaux marins, dont l'empire est sous les eaux, qu'ils redoutent le plus. C'est elle qui provoque tous les conflits de l'existence. Que de fois ai-je entendu parler d'elle au Groënland !

« Que sais-tu de la mère des animaux marins? » demandé-je à Aua. Aua redresse la taille. Ses mains s'agitent continuellement et d'une voix finement nuancée et dont le rythme nous tient tous en haleine, il se met à nous entretenir des vérités fondamentales.

« Il y avait une fois une jeune fille qui ne voulait pas se marier. Elle vivait dans la maison de son père et éconduisait tous les hommes qui venaient la voir. Un jour, tandis que son père était à la chasse, un homme, dans un caïque, accoste devant sa maison et cria : Que celle qui ne veut pas d'époux sorte de chez elle ! — C'est de moi qu'il s'agit, pensa la jeune fille, et elle, qui s'était refusée à tous les prétendants, alla, sans mot dire, chercher son petit sac fait du tissu qui entoure les reins du morse et monta dans le caïque, auprès de l'étranger. Il était installé tout en haut du siège et avait des lunettes sur le nez. Elle s'assit dans le caïque et ils prirent le large. Au bout d'un moment il aborda devant un îlot de glace, débarqua seul et se mit à se moquer d'elle : « Comprends-tu à présent que j'étais assis sur un escabeau? Vois-tu mes yeux maintenant? » Et la jeune fille s'aperçut alors que ses yeux étaient rouges et laids et qu'il y avait devant elle un petit homme ; il lui avait paru grand quand il était sur l'escabeau. Elle fondit en larmes ; mais l'homme la railla de plus belle. C'était un oiseau des tempêtes sous forme humaine.

Il l'amena ensuite vers sa demeure et là elle vécut dans sa tente qui était faite de peaux de jeunes phoques, brillant au soleil. Au bout d'un certain temps elle eut un enfant. Cependant le père de la jeune fille, tourmenté de sa disparition, partit à sa recherche. Il la trouva un beau jour que l'oiseau des tempêtes était à la chasse et il la ramena chez lui. Mais l'oiseau eut vite fait de découvrir les fugitifs et de les rattraper. En le voyant s'approcher, le père recouvrit sa

fille d'une peau qui la rendit complètement invisible. Mais l'oiseau tourna en cercle autour d'elle en criant :

« Montre-moi donc tes chères petites mains. »

Mais, railleur, le père répondit : « Est-il possible que tu aies une femme aux petites mains? Tu n'es qu'un escabeau, tu n'es qu'une paire de lunettes ! »

L'oiseau se fâcha et vola par-dessus le bateau. Il battit si fort des ailes qu'une tempête s'éleva. La mer se dressa furieuse, et la barque prit eau.

A nouveau l'oiseau s'écria : « Rien que ses petites mains Il faut me laisser voir ses petites mains. »

Mais personne ne répondit.

Une dernière fois l'oiseau tournoya autour de la nef, puis il la survola. A ce moment, un coup de vent si dur partit de ses ailes que la barque faillit chavirer. Pris de peur, le père jeta sa fille par-dessus bord. Mais elle se cramponna à la barque. Alors il lui trancha l'extrémité des doigts. Quand les phalanges tombèrent, des phoques montèrent à la surface et entourèrent la barque. Mais la jeune femme ne lâchait pas prise. Alors il lui coupa deux autres phalanges. Cette fois ce furent des phoques barbus et des morses qui surgirent. A la fin, n'ayant plus de mains, la malheureuse disparut sous l'eau et descendit au fond de la mer où elle est devenue la reine des animaux marins. Nous l'appelons Takanalukarnaluk (la femme des profondeurs).

Regrettant d'avoir ainsi sacrifié sa fille, le père rentra chez lui, puis s'étendit sur la plage et se laissa emporter par la marée. Il put ainsi rejoindre son enfant. Tandis que celle-ci se venge sur les hommes en surveillant étroitement les animaux chassés par eux, le père, allongé sur sa couche, punit toutes les âmes humaines qui ont péché dans cette vie. Il faut qu'elles soient purifiées au fond de la mer avant d'être admises au pays des morts. »

— Le pays des morts, mais où est-il donc? Où vont les hommes, quand ils meurent? demandai-je.

— Quand les hommes meurent, leurs âmes quittent la terre. Il y a deux endroits où elles peuvent aller. Les unes vont au ciel, Uvdlormiut, peuple de la lumière ; l'Orient est leur séjour. Les autres descendent sous la mer où il y a une étroite langue de terre entourée d'eau. On les appelle Qimiujarmiut, peuple de l'étroite arête. On est bien ici comme là. On y trouve toujours de la nourriture en abondance.

Seuls vont au pays de la lumière les hommes qui se sont noyés en mer ou qui ont succombé à un meurtre. C'est le pays des hommes joyeux et heureux. Il est vaste et l'on y rencontre beaucoup de rennes. On joue toute la journée à la balle ; on fait du football avec le crâne d'un morse tout en riant, plaisantant et chantant. Les gens du pays de la lumière sont de si habiles joueurs, que le crâne retombe toujours sur les défenses. C'est ce jeu des âmes avec le crâne de phoque que nous voyons de la terre sous forme d'aurore boréale.

Les grands sorciers de notre pays se rendent souvent dans le pays de la lumière, pour le simple plaisir. Ces sorciers nous les appelons Pavungnartu (ceux qui montent au ciel). Celui qui veut partir pour ce voyage, s'assied au fond de la banquette. Une peau d'animal doit le cacher aux regards des gens de la maison. Mais au préalable, il faut qu'on lui ligote les mains jointes derrière le dos et la tête penchée sur les genoux. Il ne doit avoir pour vêtement qu'une culotte, le torse et les jambes nus. Alors celui qui l'a attaché prend un peu de la lumière de la lampe sur la pointe d'un couteau qu'il promène au-dessus de la tête du sorcier, trace des cercles dans l'air et dit : Niorruarniartoq aifâle (qu'on vienne chercher celui qui doit partir). Là-dessus on éteint toutes les lumières et toutes les personnes présentes ferment les yeux. Pendant un long moment elles restent sans bouger. Un profond silence règne dans toute la maison. Enfin, au bout d'une heure, on commence à entendre quelque chose, un susurrement, un sifflement, semblable au son de la flûte, et soudain le sorcier s'écrie à tue-tête :

« Halala, halalalê halala, halalalê ! »

Tout le monde doit crier alors, de toutes ses forces :

« Alé, alé, alé. »

La maison est traversée d'un grand frémissement. Chacun sait maintenant qu'une porte est ouverte pour l'âme du sorcier ; cette ouverture n'est pas plus large que la narine d'un phoque. C'est par là que l'âme s'envole vers le ciel et toutes les étoiles qui ont été jadis des humains viennent à son aide, et lui frayent un passage. On les entend monter et descendre à travers les airs, dans un sifflement ininterrompu.

Pfft, pfft, pfft !...

Alors, toutes les personnes réunies dans la maison

doivent essayer de deviner le nom que portaient les étoiles qui sifflent, quand elles vivaient sur terre sous la forme humaine. En cas de réussite, on entend deux brefs sifflements : pfft, pfft, puis un bruit perçant qui va se perdre dans le ciel. C'est la réponse des étoiles et leur remerciement à ceux qui pensent encore à elles. Souvent l'absence du sorcier se prolonge. Alors les personnes réunies s'entretiennent entre elles ou chantent de vieilles chansons, sans toutefois rouvrir les yeux. On dit qu'au pays de la lumière la joie est grande quand un sorcier vient en visite. On ne l'aperçoit pas immédiatement, car on est tout entier aux jeux de balle et aux rires. Soudain on entend des voix s'écrier : Niorruarsiut, niorruarsiut (une visite, une visite). Alors chacun se précipite hors de sa maison. Mais là-haut les maisons n'ont pas de couloirs, ni d'entrée, ni de sortie. Les âmes sortent de partout, des murs, du toit. Bien qu'on les voie, elles ne tiennent pas de place, et dans les murs il ne reste pas de trous après leur passage. Elles vont à la rencontre du nouveau venu et lui font un accueil cordial et joyeux, croyant avoir affaire à une âme de mort, comme la leur. Mais quand le sorcier dit : Putdlâlinvunga (je suis encore chair et sang), elles se détournent déçues.

Au pays de la lumière la courroie qui a servi à ligoter le sorcier tombe d'elle-même. Les morts la ramassent et s'en font un jouet. Quand ils la lancent en l'air, comme une balle, elle prend la forme, soit d'un renne, soit d'un ours, soit d'un homme.

Après être resté un bon moment parmi les joyeux trépassés, le sorcier revient chez lui. Ses familiers qui l'attendent les yeux fermés, perçoivent derrière la banquette un bruit de chute, puis la courroie qui le rattachait tombe parmi eux. Le sorcier est épuisé.

— Pjuh, he, he, he, fait-il, à bout de souffle.

Plus tard il raconte tout ce qu'il a vu là-haut.

Sont admis dans l'autre pays, celui de l'étroite arête, tous les hommes qui, dans la maison ou sous la tente, sont morts de maladie. Ils ne peuvent pas gagner immédiatement le pays des âmes, car une mort violente ne les a pas purifiés. Il faut qu'ils descendent dans l'empire de la reine de la mer pour expier leurs péchés. Les péchés les plus graves pour les femmes sont les avortements, pour les hommes la bestialité. Les pécheurs doivent passer toute une année, parfois

davantage chez le père de la reine qui leur inflige de durs traitements, fustigeant les parties de leur corps avec lesquelles ils ont péché. Après l'expiation, ils rejoignent les âmes innocentes au pays de la lumière.

Le pays de l'étroite arête est un pays marin où abondent les animaux que l'on capture dans la joie et le bonheur.

Le voyage au pays de la lumière ou à celui de l'étroite arête est un voyage d'agrément. — Mais, demandai-je, les sorciers n'entreprennent-ils pas d'autres voyages surnaturels ayant un but particulier? — Si, répond Aua aimablement. Quand la pêche est mauvaise il faut que le magicien descende dans les profondeurs de l'océan pour arracher à la reine les animaux qu'elle surveille trop jalousement. Les préparatifs pour cette descente sont exactement les mêmes que pour un voyage au pays de la lumière. Les habitants de la maison réunis, ferment tous les yeux. Tous les cordons et lacets de leurs vêtements doivent être dénoués. Alors le sorcier gagne sa place. En hiver, il s'installe sur la neige nue de la banquette, en été il s'assied à terre, dans la tente. Il y reste un certain temps, invoquant sans arrêt ses esprits : Tagfa arqutinilerpoqtagfa neruvtulerpoq! (Qu'on me prépare mon chemin, le chemin s'ouvre devant moi.)

Tous les assistants répondent en chœur : Taimalilerdle! (Ainsi soit-il.)

La foule des esprits accourt enfin. La terre alors s'entr'ouvre sous le sorcier. Parfois elle se referme aussitôt. Il faut travailler longtemps avant qu'il puisse dire : Le chemin m'est ouvert. Et tous doivent répondre : Puisse-t-il rester ouvert.

On entend alors sous la banquette, puis sous le couloir, puis sous toute la maison, les mêmes exclamations : « Halala, he, he, he — halala, he, he, he! » Ces appels s'éloignent puis s'évanouissent. On sait alors que le sorcier fait route vers la demeure de la Dame de la mer.

Dans l'obscurité, et les yeux clos, les personnes réunies au logis chantent des airs consacrés. Alors il arrive parfois que les vêtements laissés par le sorcier s'animent et s'agitent au-dessus des têtes. En même temps on perçoit des rumeurs sourdes, comme des soupirs et des gémissements contenus, accompagnés des bruits que font dans l'eau les animaux marins quand ils montent à la surface pour prendre haleine.

A ce moment un hymne doit toujours être chanté par les plus anciens de la tribu.

Nous étendons les bras
Pour t'aider dans ton ascension.
Nous sommes sans nourriture,
Nous n'avons pas de viande d'animaux.
A l'entrée de la porte
Apparais, surgis,
Élève-toi bien haut.
Nous sommes sans nourriture
Et nous nous couchons à terre
Et nous étendons les bras
Pour faciliter ton ascension.

Le chemin s'ouvre devant les grands sorciers. Ils descendent de la terre dans la mer sans rencontrer d'obstacle comme s'ils descendaient par un tuyau que les âmes des trépassés tiennent ouvert pour que le sorcier puisse remonter. Si, en arrivant à la maison de la Dame, il trouve devant lui une barrière de vent, cela signifie qu'elle n'est pas bien disposée à son égard. Il doit alors se jeter sur l'obstacle et l'abattre. Cette maison est semblable aux nôtres, mais elle n'a pas de toit. Car il faut que, de chez elle, elle puisse, à la lueur de sa lampe, surveiller ce qui se passe chez nous. Tous les animaux marins, phoques, morses, baleines, sont réunis autour de sa lampe, dans un grand trou. Seuls les requins vivent à part : ils nagent dans son vase de nuit. C'est pourquoi la viande de requin sent l'urine.

Le seul danger que rencontre le sorcier est un grand chien posté en travers de la porte. On dit que ce chien était l'époux de la reine avant son enlèvement par l'oiseau de tempête. L'animal montre les dents et grogne d'une façon menaçante. Souvent il est en train de ronger les os d'un homme qui vit encore. Sans hésitation et sans crainte, le sorcier doit l'écarter et bondir dans la maison. Là il se trouve face à face avec le père qui voudrait l'empoigner pour l'enfermer avec les âmes qui expient leurs péchés. Alors il doit se hâter de dire : « Je suis encore de chair et de sang, » et il ne lui arrive rien de fâcheux. Pour marquer sa colère, la mère des animaux marins tourne le dos à la lampe et à toutes les bêtes qu'elle a coutume d'envoyer à la côte. Ses cheveux, recouvrant ses yeux et toute sa face, sont en désordre. Dès son entrée, le

sorcier doit la prendre par une épaule et lui tourner le visage vers la lumière et les animaux, puis il doit lui passer la main sur les cheveux et les lisser amicalement. Il dit : « Il n'est plus permis à ceux d'en haut d'aider les phoques à sortir de l'eau par les nageoires de devant. » La Dame répond : « Ce sont vos péchés et les manœuvres abortives de vos femmes qui leur barrent la route. » Le devoir du sorcier est alors de mettre en œuvre tout son talent pour calmer sa colère. Dès qu'elle est calmée, elle saisit les animaux l'un après l'autre et les laisse tomber à terre. Alors un grand remous se produit dans l'eau et tous les animaux disparaissent. C'est signe de grande pêche et d'abondance.

Le moment est venu pour le magicien de s'en retourner auprès de la compagnie qui est restée à la maison. On l'entend arriver de loin : puis le bruit se précise et en soufflant comme un animal qui remonte à la surface : « Plu, a, he, he ! » il reparaît à sa place derrière le rideau.

Il reste quelques instants silencieux. Nul n'a le droit d'interrompre ce silence. Il faut attendre que le sorcier dise : « Il y a du nouveau. » Tous répondent : « Parle, parle. » Et dans le langage solennel des esprits, le sorcier poursuit : « Que la parole monte. Chacun doit en cet instant reconnaître la violation du tabou dont il s'est rendu coupable. »

« C'est peut-être ma faute, » s'écrie-t-on à l'envi dans la crainte des mauvaises pêches et de la famine, et à tour de rôle on se met à raconter toutes ses mauvaises actions. De la sorte, bien des choses sont révélées dont on ne se serait pas douté. Chacun pénètre dans les secrets d'autrui. Mais, malgré tous les péchés qui s'étalent au grand jour, le sorcier parle souvent comme un malheureux qui s'égare. A tout moment il s'écrie : « Je cherche les raisons des choses qui ne sont pas arrivées. Je parle comme un ignorant ! »

Mais soudain il advient que quelqu'un finisse par avouer un péché qu'il avait voulu cacher. Alors, comme s'il éprouvait un grand soulagement, le sorcier s'écrie : « C'était cela, c'était cela. »

Ce sont souvent les plus jeunes qui sont cause du malheur qui a frappé la colonie. Mais quand une femme jeune confesse ses torts en pleurant, c'est signe qu'elle est une brave femme. Car tout aveu mérite pardon. Une grande joie à l'idée qu'un malheur vient d'être écarté s'empare de tout le monde, et l'on est certain que le lendemain la pêche sera

riche. Finalement on en arrive presque à remercier ceux qui ont commis des méfaits.

— Est-ce que tous les sorciers savent comment s'y prendre pour descendre chez la Dame de la mer?

— Pas tous. Les plus grands seulement. J'ai connu une femme Uvavnuk qui, entre tous, était la plus infaillible. Par une sombre soirée, étant sortie pour satisfaire un besoin, elle vit soudain au ciel une boule de feu qui descendait à toute vitesse dans la direction de l'endroit où elle se trouvait. Elle voulut fuir, mais elle fut atteinte par la boule de feu. Immédiatement elle sentit que l'intérieur de son corps devenait lumineux. Elle perdit connaissance, mais dès ce moment elle devint une grande sorcière. L'esprit de la boule de feu avait élu domicile en elle. On racontait que cet esprit était mi-ours, mi-homme. Il avait une tête d'homme avec des dents d'ours.

N'ayant pas entièrement repris ses sens, Uvavnuk rentra en toute hâte dans sa maison et entonna un chant qui depuis est devenu la formule magique grâce à laquelle elle venait en aide aux hommes. Tandis qu'elle chantait, une joie folle s'empara d'elle et de tous les siens : leur âme fut purifiée et leur corps dégagé de tout péché. Ils levèrent les bras en l'air et se débarrassèrent de tous les mauvais sentiments qu'ils portaient en eux.

Voici ce chant :

Le grand flux de l'océan me met en mouvement,
Me fait flotter.
Je flotte comme l'algue à la surface des eaux.
La voûte céleste m'agite et l'air puissant
Agite mon esprit
Et me jette dans la poussière.
Je tremble de joie.

Nous avions écouté ces récits avec une vive attention et personne n'avait remarqué que les femmes avaient négligé de remettre de l'huile dans les lampes qui allaient s'éteindre. Sur les grandes banquettes de neige, hommes et femmes étaient allongés, en proie à une émotion commune, et ils n'osaient pas bouger, car Aua, le sorcier, venait de soulever un coin du rideau cachant le pays inconnu, qu'il était le seul à avoir vu.

KNUD RASMUSSEN.

Petite histoire du franc

Le franc est à un tournant de son histoire. Durant cent ans et plus, comme unité monétaire, il a servi tour à tour et avec une égale fidélité tous les régimes. Seul en Europe, il a traversé le dix-neuvième siècle sans faiblir. La livre anglaise elle-même a eu un moment de défaillance après les guerres napoléoniennes ; il est vrai qu'elle s'en est relevée avec une énergie égale à celle dont elle donne à nouveau l'exemple. Avec cette grande dame dont pas un trait n'a sérieusement changé depuis 1601 et à laquelle il s'apparente de loin par son ancêtre la livre tournois, qui descend comme le sterling de la livre de Charlemagne égale au poids d'une livre d'argent, le franc a vu disparaître plusieurs de ses aînés : la guinée, le thaler, le réal, le florin ; il a assisté aux variations du rouble, de la peseta, de la drachme, de la livre turque, de la piastre, du peso... Ajoutons, avant de clore cette énumération fort incomplète, le dollar dont le retour à la santé fut si pénible après la guerre de Sécession. Et voici qu'aujourd'hui le franc descend de son piédestal ; d'un seul coup il perd les quatre cinquièmes de sa valeur. La journée parlementaire de la Saint-Jean 1928 sanctionne sa déchéance.

L'histoire monétaire est une science bien délaissée. Sans doute, personne n'ignore plus, depuis que le salut de nos finances est l'objet de toutes les préoccupations, que le

franc a été créé en germinal an XI. Mais qui sait, en dehors des numismates ou de quelques historiens spécialisés, qu'une monnaie d'or fut frappée sous le nom de franc entre 1360 et 1423 et une monnaie d'argent de 1575 à 1641? Combien peu se doutent qu'avant l'instauration du système décimal le terme de franc était d'un usage courant dans la langue !

La lecture des classiques du grand siècle nous montre cependant que le mot était fréquemment employé sous Louis XIV. Il se trouve maintes fois dans les lettres de Mme de Sévigné. En veut-on des exemples? La châtelaine des Rochers écrit en 1680 : « Ce matin il est entré un paysan avec des sacs de tous côtés... Le bon abbé crut que nous étions riches à jamais. — Ah ! mon ami, vous voilà bien chargé ; combien apportez-vous? — Monsieur, dit-il en respirant à peine, je crois qu'il y a bien ici trente francs. — C'étaient tous les doubles de France (une monnaie de cuivre frappée en très grande abondance du temps de la Fronde) qui se sont réfugiés dans cette province. » Dans une lettre de 1689, à propos de la future épouse du comte de La Fayette, on trouve ces mots : « La demoiselle a deux cent mille francs. » Et dans une autre lettre encore : « L'abbé Charrier traite de mes lods et ventes, qui est une affaire de dix mille francs. » Dans quel sens Mme de Sévigné entendait-elle le mot franc, ainsi que ses contemporains? Un vers de Boileau nous l'indique clairement :

Cent francs au denier cinq, combien font-ils? — Vingt livres.

Il est évident que « franc » ne désigne pas ici une pièce d'une émission déterminée, mais qu'il est pris dans le sens générique d'unité monétaire et — c'est l'avis de Vaugelas dans son *Dictionnaire* — qu'il est synonyme de livre. Pour les gens de la fin du dix-septième siècle, il était distingué et très moderne d'appeler franc la vieille monnaie de compte qu'était la livre tournois, comme il sera de bon ton, au dix-neuvième siècle, quand le franc sera devenu lui-même unité monétaire, de calculer les revenus en livres.

Le franc de l'Ancien Régime se présente donc sous un double aspect : il a été matérialisé temporairement dans des espèces sonnantes d'or et d'argent, et après la cessation de sa frappe on l'a gardé comme synonyme de l'unité de compte. Avant d'entrer dans plus de détails sur son histoire,

il nous paraît indispensable de fournir quelques explications sur des termes spéciaux, sortis de l'usage courant, qu'il nous faudra cependant employer, et d'exposer sommairement certaines des principales caractéristiques du système monétaire antérieur à la Révolution.

*
* *

« Actuellement, dit M. Dieudonné, conservateur au Département des Médailles, dans son *Manuel de numismatique française*, imprimé en 1916, nous payons en espèces sonnantes, francs, centimes et multiples, dont un seul et même type de chaque sorte, conservant sa valeur quelle que soit celle de la matière. Au contraire, sous l'Ancien Régime, on comptait en une monnaie parfaitement fixe, mais conventionnelle, livres, sous et deniers : fixe, puisque la livre valait toujours vingt sous et le sou toujours douze deniers ; conventionnelle, car ces unités ne correspondaient pas à des poids déterminés et immuables de métal fin ; — et l'on payait en une monnaie réelle mais de prix variable, c'est-à-dire soumise à un change en monnaie de compte. » D'où la définition suivante : « La monnaie de compte est une monnaie en fonction de laquelle s'expriment des sommes d'argent, indépendamment des espèces qui pourront servir au règlement. » C'est une commune mesure qui a sa raison d'être dès que la circulation comporte plusieurs types de pièces dont l'échelle n'est pas rigoureusement et définitivement établie. Elle a été plus ou moins usitée dans toutes les civilisations. Les Romains ont eu les sesterces ; les Allemands le ducat, le thaler ; les marchands de Hambourg le marc-banco, ceux d'Italie le florin-banco, les Français la livre parisis et la livre de Tours, dite livre tournois, à laquelle de bonne heure la première, d'un quart plus forte, céda le pas.

Il y eut, en France, à partir de saint Louis, trois sortes de monnaies : la monnaie d'or, la monnaie d'argent ou monnaie blanche et une « tierce monnaie » appelée monnaie noire, de la couleur que lui donnait une forte proportion de cuivre alliée à un peu d'argent. Les pièces de cuivre pur ou de bronze ne firent leur apparition que sous Henri III.

Les pièces d'or et d'argent, frappées au nom du roi qui les faisait émettre, ne portaient ni date (jusqu'à Henri II) ni indication de valeur. La première monnaie divisionnaire

d'argent, marquée à son prix, est de l'émission de 1791, et la première monnaie d'or, également marquée, du Premier Consul. De l'absence d'indication de valeur, il résultait que les espèces circulaient pour une certaine somme calculée en monnaie de compte, d'après leur poids de métal fin. Le soin d'en fixer la valeur était laissé « au bon plaisir » du roi. On conçoit la tentation qu'il y avait là pour le pouvoir. Elle est de même nature que celle incitant un gouvernement moderne en mal de finances — les démocraties sont moins que tout autre régime exemptes de ces extrémités — à se procurer des ressources de mauvais aloi par un tirage supplémentaire de billets de banque.

Par le moyen de la monnaie de compte, il se fit nombre de mutations, dont les unes furent critiquables et les autres parfaitement honnêtes, sans recourir à l'opération matérielle assez dispendieuse de la refonte, à laquelle l'État français se voit aujourd'hui contraint, afin de faire courir les anciennes pièces de vingt francs pour cent francs nouveaux. Il arriva par exemple qu'un gros tournois, émis pour douze deniers, eut cours légal du jour au lendemain pour dix deniers, sans qu'aucune raison tenant à la valeur intrinsèque de la monnaie justifiât une telle mesure. Ce sont des opérations de ce genre que pratiqua surtout Philippe le Bel. Mais il arriva aussi que, pour « équipoller » le cours de l'or et de l'argent, dont le rapport varia entre 10 et 15 et dont la valeur intrinsèque s'en alla toujours en baissant, le prix des espèces de l'un ou l'autre métal fût rehaussé. Et à ce genre d'opérations il n'y a rien à redire ; Nicole Oresme, le théoricien de la bonne monnaie sous Charles V, le conseillait même en certains cas.

Le cours des meilleures pièces n'avait souvent aucun rapport avec les grandes divisions de la monnaie de compte. Concevrait-on aujourd'hui des espèces valant 1 fr. 75 ou 9 centimes 1/2? C'est cependant l'exemple fourni par deux pièces parfaitement loyales de Louis XI, qui circulaient, l'une, dite écu à la couronne, pour 30 sols 3 deniers et l'autre, appelée grand blanc, pour 11 deniers. Le premier écu d'or frappé sous Louis XIV valut 5 livres 4 sols 6 deniers. Les pièces qui avaient à l'émission une valeur d'une livre, d'un sol, d'un denier ou d'un multiple exact d'une de ces trois unités, perdaient cette équivalence, avec le temps, en s'adaptant au prix nouveau des métaux.

Pour distinguer entre elles les nombreuses pièces ayant simultanément cours pour des prix variés, chaque émission avait un nom officiel ou populaire, habituellement tiré d'une particularité du dessin qui s'y trouvait reproduit. Il y eut des pièces d'or qui s'appelèrent l'agnel, le mouton, l'ange, la chaise, la couronne, l'écu, le franc à cheval, le franc à pied, le salut, le teston, le louis, des pièces d'argent désignées par les termes de gros tournois, florette, franc, écu blanc, lis, etc.

Nos ancêtres ne pouvaient manquer d'avoir quelque peine à se retrouver au milieu de tant d'espèces différentes, surtout avec l'obligation où ils étaient pour en additionner la valeur de recourir aux systèmes duodécimal et vicésimal (deniers et sous). Si leurs échanges avaient été aussi nombreux que les nôtres, la nécessité d'une réforme se serait imposée beaucoup plus tôt. Ils en sentaient pourtant confusément le besoin et l'on tenta au seizième siècle de supprimer la monnaie de compte, dans laquelle les ordonnances royales imposaient de fixer tous les prix ; mais au bout de peu de temps on revint aux vieux usages. Néanmoins ce qui a fait la fortune du franc dans la langue monétaire, c'est que les pièces frappées sous ce nom par Jean II et Henri III correspondaient exactement à l'unité de compte et dispensaient de tout calcul de change pour un règlement en espèces.

*
* *

C'est en 1360 qu'a été faite la première émission de francs. Pour recouvrer sa liberté, Jean le Bon dut souscrire au profit de l'Angleterre, à Brétigny, un traité fort onéreux ; il dut s'engager, en plus de la cession particulièrement dommageable de plusieurs provinces, à payer une indemnité de 3 millions d'écus d'or, somme colossale à une époque où le stock mondial de métal jaune était extrêmement réduit. La situation financière de la France était par ailleurs très précaire ; la guerre civile avec Étienne Marcel venait d'ajouter ses ruines à celles de la guerre étrangère. Il n'apparaît pourtant pas que les Anglais aient beaucoup considéré alors la capacité de paiement des vaincus, ni qu'ils se soient inquiétés des conséquences économiques d'un transfert de numéraire aussi important.

Cependant Jean II, esclave de sa parole, se préoccupa

dès sa rentrée en France de réunir les fonds promis par lui pour sa rançon. Michelet l'accuse à cette occasion d'avoir vendu sa fille à Galéas Visconti pour 300 000 écus d'or ; l'historien se laisse emporter par la passion en lui supposant un calcul aussi bas. Le duc de Milan ne donna pas, mais il prêta à son beau-père une somme qui fut d'un grand secours au roi et lui permit d'effectuer dans les quatre mois de sa libération le versement convenu de 600 000 écus. Le surplus devait être payé en six annuités de 400 000 écus. Bien entendu, les Anglais entendaient être réglés en monnaie saine. Quoique les mutations de Jean II aient porté surtout sur l'argent et la monnaie noire et qu'il ait à peine touché, durant les pires années de sa détresse à la monnaie d'or, alors réservée à peu près complètement aux règlements internationaux, le roi estima que, pour rétablir la confiance, son premier acte devait être de rendre à ses sujets des instruments de paiement aussi loyaux que « la bonne monnoie de M. Sainct Loys ». Le 5 décembre 1360, il prescrivit donc par ordonnance royale de frapper une monnaie d'or nouvelle au titre de 24 carats. Sur le droit, il fit graver un chevalier armé de toutes pièces, casqué, avec la visière rabattue sur le visage, couronné, monté sur un cheval lancé au galop et brandissant une épée nue ; et le roi-chevalier appela sa pièce un franc d'or. Il semble qu'il ait voulu signifier par là sa joie d'avoir repris ses armes et d'être redevenu libre. Franc ne veut-il pas dire libre? Peut-être aussi par cette démonstration belliqueuse, eut-il l'intention de redonner confiance à ses sujets et de frapper l'imagination des Anglais, qui devaient recevoir de nombreuses pièces de ce modèle. Si ces explications sont exactes, il y aurait lieu de voir une allégorie d'un genre nouveau dans le franc d'or, émis à une époque où la majesté royale qui figurait parfois sur la monnaie était sans allusion à la personne du monarque régnant.

Naturellement, Jean le Bon fit graver au revers de son franc d'or, suivant la coutume adoptée par les Capétiens pour affirmer leur foi, une croix — croix fleuronnée dans une rosace cantonnée de quatre trèfles — avec la devise que la monnaie française a portée de saint Louis à Louis XVI : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* La pièce qui n'est pas d'une extrême rareté, et dont le Cabinet des médailles à la Bibliothèque nationale possède plusieurs exem-

plaires, est grande : environ 29 millimètres de diamètre, 3 millimètres de plus que notre jeton de deux francs ; elle est mince comme toutes les monnaies du moyen âge, frappées au marteau dans une feuille de métal ; elle pèse 3 gr. 88 au titre de 982 millièmes de fin, soit près de soixante-cinq fois le poids d'or pur d'un franc nouveau. Il n'y figure, en dehors de ce que nous venons de décrire et de l'inscription : *Iohannes Francorum Rex*, aucune indication de date ni de valeur. Mais nous savons que le franc eut cours pour 20 sols. Il était donc l'équivalent exact de la monnaie de compte.

Cette similitude n'était pas absolument nouvelle dans l'histoire monétaire. Philippe le Bel, Charles IV, Philippe VI avaient, eux aussi, frappé un agnel, un écu, un florin et une chaise de 20 sols tournois ; mais ils ne s'y étaient pas tenus et étaient revenus au bout de peu de temps à la pièce de 15, 25 ou 30 sols. Le franc, par contre, fut seul émis, comme monnaie d'or, durant vingt ans et l'on vit naître alors, a noté l'économiste Vuitry dans ses *Études sur le régime financier de la France*, l'usage de substituer dans les actes publics et dans les conventions le mot de franc à celui de livre. En même temps, le nom de la pièce nouvelle se lia si bien dans l'esprit du public à la notion de monnaie saine et stable que, dès 1365, lorsque le sage Charles V ordonna l'émission d'un denier aux fleurs de lis d'or, d'une valeur de 20 sols, figurant une majesté royale debout sous un dais gothique, une épée à la main, mais dans une allure moins batailleuse que celle du chevalier de Jean II, le peuple, qui avait dénommé le premier franc « franc à cheval », gratifia ce modèle du surnom de « franc à pied », qui lui est resté.

Le succès des pièces de Jean II et de Charles V fut si complet que les grands feudataires de la couronne, le duc de Bretagne, le comte de Flandre notamment, frappèrent eux aussi des francs d'or. Édouard III d'Angleterre lui-même imita leur exemple pour son duché d'Aquitaine et jusqu'à Jeanne de Naples pour son royaume.

Après le règne malheureux du roi fou, durant lequel notre monnaie subit de rudes assauts, Charles VII frappa encore un franc à cheval, quelques mois avant le temps où la vierge lorraine allait entendre ses voix au Bois-Chenu. Ce retour à la parité du numéraire avec l'unité de compte devait être éphémère. Les guerres de la libération du territoire firent perdre aux métaux précieux, dans notre pays, une partie

de leur pouvoir d'achat. Quand la paix fut revenue, le poids de la pièce d'or de 1360 n'équivalait plus à une livre, mais à 26 sols environ ; le franc d'or avait vécu.

*
* *

Un autre franc est né au seizième siècle, sous Henri III. C'est une période singulièrement intéressante, au point de vue monétaire, que les premières années du règne de ce prince. Le roi « de France et de Pologne » passe pour efféminé ; sa mémoire est chargée d'opprobre par nombre d'historiens ; rendons-lui au moins justice pour ses vues pénétrantes et si modernes sur la question monétaire. Le législateur révolutionnaire a cru tirer de son propre fonds, après le désastre des assignats, les principes qui ont permis la création de la bonne monnaie du dix-neuvième siècle. Il se trouve qu'il a simplement repris et confirmé l'expérience de Henri III, en répondant au vœu de Montesquieu qui avait écrit dans *l'Esprit des lois :* « Pour ôter la source des abus, ce sera une très bonne loi que celle qui ordonnera qu'on emploiera des monnaies réelles et qu'on ne fera point d'opérations pour les rendre idéales. Rien ne doit être si exempt de variations que ce qui est la mesure de tout. »

Le premier acte de Henri III, au point de vue spécial qui nous occupe, fut de créer une pièce de monnaie dont la valeur réelle était en concordance exacte avec l'unité de compte, autrement dit de matérialiser en une espèce sonnante la livre tournois. Impossible de réaliser la chose par une pièce d'or, comme l'avait fait Jean II ; car le stock de numéraire avait augmenté considérablement depuis la fin du quatorzième siècle avec la production des mines américaines ; d'où diminution du pouvoir d'achat des métaux précieux et baisse de leur valeur intrinsèque ; la livre équivalait maintenant à trois fois et demie moins d'or ou d'argent qu'à l'époque du traité de Brétigny, le rapport des deux métaux étant resté sensiblement le même.

Henri III créa donc lui aussi un franc de 20 sous, mais ce fut un franc d'argent ; un franc d'or eût été de dimensions trop réduites. La pièce portait au droit son effigie ; il y était représenté avec couronne de laurier, collerette tuyautée ou col rabattu dans la mode du temps et cuirasse. En légende circulaire : *Henricus III D. G. Franc. et Pol. Rex* et la date

de l'émission. Au revers, une croix à calices fleurdelisée, portant en cœur la lettre H et la formule de presque toutes les monnaies d'argent de saint Louis à la Révolution : *Sit Nomen Domini Benedictum*. Le franc d'argent était au titre de 833 millièmes ; il avait une épaisseur légèrement inférieure à celle de la pièce de deux francs qui vient d'être démonétisée ; son diamètre était de quelques millimètres moins grand que celui de notre écu de cinq francs, réduit aujourd'hui à la simple condition d'objet de collection, et il pesait un peu plus de la moitié de cet écu.

En même temps que le franc, Henri III frappa un écu d'or, correspondant indistinctement à trois livres tournois et à trois des nouvelles pièces d'argent. Les éléments d'une réforme plus profonde étaient désormais réunis. Aux États généraux de Blois de 1577, la Cour des monnaies proposa la suppression de l'unité de compte qu'était la livre, la démonétisation générale de toutes les espèces antérieures à celles du roi régnant et leur remplacement par un numéraire qui réunirait la double qualité de monnaie réelle et de monnaie de compte. Les États ayant approuvé la proposition, une ordonnance royale du mois de septembre 1577 vint sanctionner les principes posés par la Cour des monnaies et fixer les modalités de leur application. L'écu d'or de trois livres fut adopté comme étalon et l'on aurait pu dire pour préciser : « L'unité monétaire est désormais constituée par un écu d'or de 72 pièces 1/2 de taille au marc, au titre de 23 carats. » Le franc représentait donc, en fonction de la monnaie d'or et en traduisant notre définition en langage actuel, un poids voisin de 1 gr. 2 d'or au titre de neuf cents millièmes, soit en chiffres ronds 18 de nos francs nouveaux.

La réforme réduite à ce que nous venons de dire, Henri III semblerait avoir adopté pour la France, quelque trois siècles avant M. Poincaré, le monométallisme-or. Cependant, ayant fixé le rapport des deux métaux précieux à 11,4, il créa un quart d'écu en argent portant le nombre quatre en chiffres romains (IIII), sans indications de sols et un huitième d'écu marqué de la même manière du chiffre VIII. Le franc d'argent, avec ses divisions 1/2 et 1/4 de franc, n'en continua pas moins d'avoir cours ; rien ne s'y opposait, puisqu'il était lui aussi une division exacte de l'écu d'or (1/3, 1/6, 1/12).

Mais des circonstances politiques défavorables firent que

la réforme n'eut pas d'effets durables. Les troubles du temps de la Ligue, en affaiblissant le pouvoir royal, lui enlevaient l'autorité nécessaire pour imposer ses vues. Beaucoup de Français ne voulurent voir dans la tentative de Henri III qu'une altération de la monnaie, alors que sa réussite eût implanté dans les usages des principes en accord avec les lois économiques et sans doute évité quelques maux aux générations suivantes. L'on retomba dans les troubles monétaires, accompagnement habituel des discordes civiles.

La Ligue fit frapper des demi-francs et des quarts de franc, réduits d'un quart de poids. Henri IV ne put revenir à la monnaie saine qu'après son triomphe définitif. Comme une dépréciation nouvelle avait atteint l'or et l'argent, il dut reconnaître à l'écu une valeur de 65 sols et au demi-franc une valeur corrélative de 10 sols 8 deniers ; on retombait ainsi dans la monnaie de compte. Sous Louis XIII une nouvelle réforme s'opéra, assez heureuse en soi, mais sans concordance absolue avec les principes qu'avait posés le dernier des Valois. Il y eut un louis d'or de 10 livres, un louis d'argent de 3 livres et — chose singulière — un demi-franc de 1 livre 7 sols. Le franc n'en demeura pas moins, nous l'avons vu, synonyme de l'unité de compte. Il restait à la Révolution à tirer parti de ce bienfait de Henri III.

*
* *

Lorsque la Convention, peu de temps avant de se séparer, créa notre système des poids et mesures, elle s'efforça de désigner les unités nouvelles par des appellations neuves, sans rapport avec les termes usités jusque-là. C'était assurément le moyen d'éviter des confusions fâcheuses, mais cette façon de faire avait surtout le mérite à son sens de montrer que la société, sortie des mains de la Révolution, n'avait rien de commun avec celle qui l'avait précédée. Il est juste de reconnaître que ses choix pour les unités de longueur, de surface, de volume, de poids furent extrêmement judicieux ; de même pour la nouvelle unité monétaire ; mais là, il lui fallut abandonner son idéologie. Le vieil usage, né sous la monarchie, de confondre franc et livre dans le langage courant, imposa à l'assemblée révolutionnaire une obligation à laquelle elle ne put se soustraire. Tant il est vrai qu'il est

chimérique de prétendre reconstruire de toutes pièces une société sans se servir de matériaux anciens.

La Convention, en adoptant le 28 germinal an III le nom de franc pour celui de l'unité monétaire, reprit le mot lancé par Jean II ; elle appliqua les idées de Henri III — sans le savoir sans doute — en définissant le 28 thermidor suivant la monnaie-étalon. Mais sa réforme resta plus théorique que pratique. Le premier décret de thermidor eut beau fixer dans le détail la composition d'une pièce d'or nouvelle du poids de 10 grammes au titre de 9/10 de fin, qui eût valu 31 francs (!) avec le rapport de 1 à 15,5 entre l'or et l'argent ; le deuxième décret eut beau réglementer la frappe de la monnaie d'argent en pièces de 1, 2 et 5 francs : seule de ces quatre pièces, la dernière fut émise. Comment la Convention, aussi pauvre en métal précieux que riche en papier-monnaie, eût-elle pu rétablir la circulation métallique?

L'écu de 5 francs, sorti de l'atelier de Paris le 21 septembre 1796, représente au droit un Hercule debout, à demi recouvert d'une peau de lion, symbole de la force du peuple, s'appuyant sur la Liberté et l'Égalité, qui également debout de chaque côté du plantureux personnage, se donnent la main ; d'où la légende : Union et Force. Il porte au revers une couronne de feuilles de chêne, l'indication de sa valeur, son millésime et : République française. Plus de croix, plus de devise glorifiant le nom du Seigneur ; sur la tranche, au lieu du *Domine salvum fac Regem* qui se lisait autour des écus de 6 livres depuis le milieu du règne de Louis XIV, ces mots d'une désespérante platitude et d'une ironie cruelle pour la monnaie de papier : Garantie nationale.

Cette pièce est restée le modèle comme titre, comme poids et comme dimensions, de toutes les pièces de 5 francs jusqu'à la cessation de leur émission en 1876. Frappée en petit nombre de 1796 à 1803, elle fut reprise par la République de 48 et adoptée à nouveau sous l'Assemblée nationale. Dans ces émissions nouvelles, la légende Union et Force a disparu et sur la tranche on lit la devise du Premier Consul : *Dieu protège la France*, qu'un ministre féru de laïcité a remplacé sur les pièces d'or de 20 francs au début du vingtième siècle par la trilogie républicaine.

Heureux furent sous le Directoire les créanciers de l'État qui, en vertu de la fiction légale assimilant la monnaie de papier aux monnaies d'or et d'argent, reçurent au lieu d'un

mandat territorial de 5 francs quasi dépourvu de toute valeur un exemplaire de l'écu républicain !

La loi du 7 germinal an XI, remplaçant la loi de l'an III, devait pendant cent vingt-cinq ans constituer la charte monétaire française et assurer au franc, jusqu'à la guerre de 1914, à travers changements de régime, révolutions et invasions, une fixité égale à celle qu'avait gardée la livre au dix-huitième siècle, après Law. Cette loi est trop connue pour que nous entreprenions de l'étudier dans le détail. Faisons remarquer seulement certaines de ses particularités. L'unité monétaire y est définie par une pièce d'argent du poids de 5 grammes, au titre de 9/10 de fin. C'est l'argent qui y est pris pour étalon et non l'or, comme dans la réforme de 1577 ; mais, tout comme dans cette réforme, le rapport de valeur d'un certain poids du métal-étalon avec un même poids de l'autre métal précieux ressort clairement de la double définition des pièces d'or et d'argent ; il est fixé une fois pour toutes. Les deux monnaies ont pouvoir libératoire illimité ; c'est le bimétallisme pur. Des pièces d'or de 20 et 40 francs doivent être frappées à l'effigie du Premier Consul et elles le seront effectivement, ainsi que des pièces d'argent de 1, 2 et 5 francs. Mais, en outre, on reverra le 1/2 franc et le 1/4 de franc de Henri III, qui seront ainsi marqués jusqu'en 1845 ; les sous-multiples en argent du franc seront ensuite des pièces de 50, 25, puis 20 centimes.

On croit généralement — à tort — que la valeur de la nouvelle unité monétaire se confond avec la valeur de l'ancienne ; elle n'en est que très voisine. Le franc est légèrement supérieur à la livre ; il l'excède de 1/80. Il y aura là un inconvénient réel pour l'utilisation des monnaies anciennes qui ne seront définitivement retirées de la circulation qu'en 1834. Il faudra ajouter 3 deniers par livre aux espèces pour les porter à la parité du franc et verser par conséquent en monnaie de billon 1 sou et 6 deniers pour régler une dette de 6 francs avec un écu de 6 livres. De même, pour les obligations stipulées en livres qui survivent à la Révolution, les constitutions de rente foncière par exemple, l'exécution ne pourra s'en faire en francs sans un calcul préalable rappelant l'opération ancienne de conversion de la valeur des espèces utilisées en monnaie de compte.

Afin de simplifier les paiements, mais surtout dans le but d'activer la remise aux hôtels des monnaies des vieilles pièces

en vue de leur refonte, une loi de 1810 vint fixer le cours de l'écu à 5 fr. 80 et celui de la pièce de 24 sols à 1 franc, dépréciation très supérieure pour cette dernière à 3 deniers par livre. L'opération ressembla à s'y méprendre à une de ces mutations si justement reprochées à certains rois ; elle souleva de vives protestations de la part des détenteurs de numéraire, indignés de voir la pièce de 24 sols perdre subitelent près du sixième de sa valeur entre leurs mains. Ces difficultés auraient été évitées pour la plupart si le législateur de l'an XI, au lieu de fixer le titre du franc à 9/10 de fin, l'avait arrêté à 890/1000, tout en gardant le poids de 5 grammes ; la différence entre franc et livre eût été alors négligeable.

Telle quelle, la loi de germinal n'en avait pas moins tant de qualités que nous nous en accommoderions fort bien encore, avec les modifications qu'y avaient apportées les diverses conventions de l'Union latine. Le passage du bimétallisme pur au bimétallisme boiteux s'était fait sans heurts. Personne ne songeait à retirer sa confiance au franc d'argent. Pourtant, ce n'était plus la monnaie saine et loyale de jadis ; pour que sa valeur vraie fût égale à sa valeur nominale à la fin du dix-neuvième siècle et dans les premières années du vingtième, il eût fallu le faire revenir à peu près comme poids au franc de Henri III. Sans modification, il gardait encore une certaine valeur ; la pièce en bronze d'aluminium qui lui succède et que l'État garantit désormais à la place des Chambres de commerce, n'en a pas d'appréciable. C'est un jeton commode, sans plus.

*
* *

Il faut en prendre son parti : nos doigts ne palperont plus une monnaie qui soit vraiment et seulement un franc. Se représente-t-on le volume auquel la loi du 25 juin vient de le réduire? Avec son poids de 65,5 milligrammes d'or au titre de 900/1000 de fin, il est moins gros qu'une tête d'épingle. Pour en faire une monnaie réelle qui soit utilisable, on a résolu de prendre son multiple de cent et de frapper une pièce d'or de cette valeur, qui représentera à elle seule désormais notre monnaie de bon aloi. Tout le reste de notre circulation ne sera que monnaie fiduciaire, les jetons d'argent pour la moitié environ de leur valeur, les « jaunets » en

bronze de nickel — sans parler de la monnaie de cuivre condamnée à disparaître — pour la presque totalité de leur prix marqué. L'ancien « louis » d'or de 20 francs, à la taille de 155 au kilogramme d'alliage à 9/10 de fin et du poids de 6 gr. 45, n'aura plus cours. La nouvelle pièce de 100 francs pèsera 6 gr. 55 et sera à la taille de 152,67. De 3 100 francs le kilogramme d'or passe à 15 267 fr. 17 ; la comparaison de ces deux chiffres montre que le franc de germinal se trouve avec le franc de la Saint-Jean dans le rapport de 1 à 4,92.

En aucun temps, la livre tournois n'a subi une dépréciation aussi profonde. Si l'on prend le chiffre 1 pour exprimer sa valeur à la veille de la Révolution et le chiffre 13 pour exprimer celle du franc d'or de Jean II, on verra que sous Charles VI, dans une période de désordre financier, elle ne tombe qu'à 8,4 pour être, à l'époque de la découverte de l'Amérique, à 6,4. Henri III la trouve à 3,7 au moment où il crée son franc d'argent. Louis XIII la laisse à Louis XIV à 2,1, et si, sous le Régent lors de la banqueroute de notre papier-monnaie, elle tombe à 0,57, c'est pour se relever bientôt et se fixer aux environs de 1. La livre tournois a mis quatre siècles à perdre treize fois sa valeur ; le franc, après cent ans de stabilité, a mis quatorze ans à perdre cinq fois la sienne. Pourtant, il y avait eu aussi quelques guerres dispendieuses et pas mal de ruines à relever au cours d'une période qui s'ouvre sur une France démembrée, durant laquelle l'unité nationale fut à refaire à diverses reprises et où l'on eut même pour la première fois la faiblesse de s'imaginer, ainsi que l'a écrit un publiciste russe à propos du papier-monnaie de son pays, « qu'il suffit de fabriquer une paire de bottes pour faire marcher qui n'a pas de jambes. »

La guerre de 1914 terminée par la paix que l'on sait, le relèvement de nos ruines, la carence de notre débiteur jointe aux exigences de nos créanciers, le fonctionnement désordonné de la presse à billets et, pour une part notable, les gaspillages d'une démocratie socialisante, ont provoqué la déchéance la plus considérable qu'ait connue une unité monétaire française. Désormais cette unité est une des plus faibles du monde. A côté du dollar américain, de l'énorme livre anglaise, le franc ne fait plus figure que de parent pauvre. Il ne saurait être coté à l'unité sur les marchés des changes de New-York ou de Londres, mais au cent comme

les devises de pays à monnaie avariée. Assimilation humiliante et invraisemblable, si l'on songe à notre encaisse-or, la deuxième du monde entier ! Mais le chiffre cent correspond précisément à la valeur en francs de notre nouvelle pièce d'or destinée aux échanges internationaux tout aussi bien qu'à la circulation intérieure. Pourquoi ne pas la prendre comme unité de change en lui donnant un nom spécial? Notre amour-propre national et notre intérêt trouveraient également leur compte à l'utilisation dans nos règlements à l'étranger d'un franc supérieur à ce malheureux franc de 65,5 milligrammes ; et le coq gaulois, s'il reparaît sur la pièce dont le dessin est actuellement soumis au concours, en retrouverait une allure plus fière. Dès le 25 juin, le législateur français aurait pu y penser, — le législateur belge a bien créé le belga par le décret même de stabilisation, — et il n'aurait pas eu à chercher beaucoup dans le langage courant pour y trouver un terme approprié. Au lieu de créer, à l'exemple du Portugal qui fit en 1854 le milreis de son réal dévalué, un mot composé qui sonne mal, le « cent-francs », il n'aurait eu qu'à dire : « La pièce de cent francs constituera l'unité de change et prendra le nom de louis. » De ce seul fait, notre devise eût occupé parmi ses congénères une place digne d'elle, la seconde, juste derrière la livre anglaise ; et nos assemblées auraient montré leur largeur d'esprit en adoptant un vieux mot, d'origine monarchique, consacré par l'usage depuis Louis XIII.

JOSEPH HAMON.

Porgy

PREMIÈRE PARTIE

Porgy vivait en plein âge d'or. Il ne s'agit pas ici de l'âge d'or d'un passé lointain et légendaire, ni de cette ère chimérique gardée comme un trésor par tout homme vieillissant et qui n'eut jamais de réalité que dans les jeunes cœurs. Il s'agit d'une époque où les hommes actuellement dans la force de l'âge vivaient enfants dans une vieille et magnifique ville oubliée par le temps.

Dans cette ville, à maints égards, l'âge d'or persistait. Il persistait surtout pour les mendiants. Leur métier était alors un vrai métier, il avait ses coutumes et ses traditions. Un homme mendiait, supposait-on, parce qu'il avait faim, tout comme un homme de nature plus énergique, pour la même raison, se fût fait arrimeur.

A la main tendue du mendiant, répondaient les réactions faciles d'une générosité impulsive : une main tendue vers la sienne, et le don d'une pièce. Non l'effrayant et inextricable système de la philanthropie organisée. Quels étaient ses antécédents, quel était son développement mental, cela le concernait lui seul, qui d'ordinaire s'en souciait peu.

Si Porgy avait vécu dans un autre âge, — une génération, vingt ans plus tard —, l'éternelle tragédie du génie qui ne rencontre pas l'occasion favorable à son développement se serait répétée une fois de plus.

Car, de même que l'artiste naît avec la vision du beau et le com-

merçant avec l'instinct des affaires, c'est pour faire carrière dans la mendicité qu'une Providence généreuse avait équipé Porgy.

Au lieu des jambes vigoureuses qui l'eussent prédestiné au métier d'arrimeur dans les grands entrepôts de coton, Porgy avait, à son entrée dans le monde, des extrémités inférieures tout à fait disproportionnées, telles qu'il est bon d'en avoir pour arrêter les regards du passant et éveiller sa sympathie. Il possédait, soit innée, soit acquise par une longue et philosophique expérience, une personnalité marquante, une de ces personnalités qui intéressent et qui intriguent.

Dans cette ville dont nous parlons, les mendiants étaient nombreux. Mais parmi ces professionnels qui se disputaient l'attention des cœurs sensibles, Porgy ne ressemblait à aucun autre. Il ne sollicitait pas l'attention des passants, il ne se répandait pas en torrents de remerciement et de bénédictions : il restait assis en silence, l'air absent. Il y avait dans l'intensité de son regard quelque chose d'intérieur, de mystique et d'oriental. Il ne souriait jamais, il acceptait les dons en relevant lentement ses yeux où passaient des ombres étranges. Il était noir, de ce noir presque bleu qui prouve un sang congolais pur, jamais mêlé. Ses mains larges et très musclées contrastaient singulièrement avec le corps frêle, et même quand elles reposaient jointes et distraites sur ses genoux, elles gardaient une apparence formidable.

A moins que l'on ne fût particulièrement préoccupé au moment où l'on jetait une pièce dans sa sébille, on emportait en échange de cette aumône une impression très nette et très troublante, le sentiment d'une énergie terrible mais inconsciente, vibrant sourdement derrière une patience infinie.

Personne ne savait l'âge de Porgy. Personne ne se rappelait quand il avait fait sa première apparition dans les rangs des mendiants de la ville. Une femme mariée depuis vingt ans se souvenait de l'avoir vu assis à la porte de l'église quand elle y était entrée au jour de la cérémonie. Elle en avait reçu un choc dont elle gardait le souvenir.

Un jour, un enfant dit en voyant Porgy : « Mais qu'est-ce qu'il attend?... » Cette phrase peignait l'infirme mieux que tout autre. Il attendait, attendait, avec la concentration intense d'un verre ardent.

Il exerçait sa profession avec autant de régularité que les hommes d'affaires qui étaient ses clients les plus appréciables. Chaque jour les premiers passants qui se rendaient à leurs affaires trouvaient Porgy contre le mur d'une vieille pharmacie à l'angle de King Charles Street et de Meeting house Road. Une longue habitude et le

goût du beau lui avaient rendu ce coin très cher. Il demeurait assis là, dans la fraîcheur des heures matinales et regardait, au delà de la rue étroite, la verdure nouvelle de Jasper Square où les enfants faisaient voler leurs cerfs-volants et jouaient à cache-cache autour des massifs.

Puis au fur à mesure que la matinée s'écoulait, que le soleil répandait une chaleur quasi tropicale entre les murs de brique, Porgy ressentait à se tenir là, inerte, comme dans une mare de feu, un calme atavique ; il somnolait doucement sous la chaleur torride comme seul peut le faire un nègre pur sang. Vers l'après-midi une petite ombre bleutée s'en venait l'entourer, s'élargissait rapidement, refroidissait les dalles brûlantes et les clients rentrant chez eux défilaient de nouveau devant la sébille vide.

Mais Porgy préférait les crépuscules des longs soirs, quand la rue était redevenue calme et quand le soleil couchant aux couleurs profondes s'abaissait et lançait par-dessus le toit bas de la pharmacie des rayons horizontaux qui peignaient en un or roux le stuc du mur opposé et changeaient en cuivre poli les vieilles tuiles délavées par la pluie. Alors la dame mince, habillée de blanc, qui habitait la maison ouvrait toutes grandes les fenêtres de son salon au premier étage et s'asseyait à son piano où Porgy l'apercevait vaguement. Elle jouait encore dans la pénombre quand Peter venait avec son chariot chercher l'infirme pour le ramener chez lui.

Porgy n'avait qu'un vice. Confondu dans la masse pendant le jour, il reprenait la nuit sa personnalité et se révélait un joueur invétéré. Chaque soir, il divisait soigneusement les sommes qu'il avait recueillies en deux parts inégales : l'une, minimum, consacrée à son loyer et à sa nourriture, l'autre comprenant tout le reste de l'argent et consacrée au jeu.

Vu à la lumière fumeuse de la lampe à pétrole, parmi le cercle des visages enfiévrés qui l'environnaient, il n'avait plus rien du mendiant dans la poussière. Son sang engourdi se réveillait et courait en ses veines avec une ardeur fébrile. Il était l'égal des grands diables robustes qui remuaient les balles de coton et des gaillards qui exhalaient l'affreuse odeur dont s'imprègnent ceux qui travaillent aux fabriques d'engrais.

Il savait même qu'il avait conquis le respect dont ceux-ci se montraient si avares, car il avait une manière de cajoler et de secouer les petits dés d'ivoire qui les forçait à compter avec lui. Le « Oh ! mes petits chéris ! » de ses partenaires, suivi de l'injonction catégorique : « Sors donc, vilain sept ! » leur valait rarement de gagner, tandis que Porgy, attentif et heureux, les regardait faire, pensant aux mots très

doux et nouveaux dont il forcerait le sort. A ces moments-là il ne vivait plus dans l'avenir. Quand les dés s'abattaient sur le sol, alors il existait dans un présent tendu et intense.

Un samedi soir de la fin d'avril, au premier souffle annonciateur de l'été, Porgy était assis dans le cercle de joueurs assemblés devant la porte de la cité de Catfish Row et il murmurait des prières aux dieux de la chance. Tout le jour il avait éprouvé un sentiment de malaise. Nulle brise n'avait soufflé de la baie, et de son poste habituel, devant la pharmacie, il avait vu le ciel bleu-gris peser lourdement sur la ville. Vers le soir, un coup de tonnerre avait grondé, menaçant, déchirant l'horizon à l'ouest, mais l'orage avait passé sans éclater, laissant l'air chaud, vicié et moite. Les nègres étaient rentrés chez eux, nerveux et irritables, on n'entendait ni les chants, ni les bavardages des samedis soirs ordinaires, les chambres étaient sombres et silencieuses et la cour déserte.

Le jeu commença tard, les joueurs étaient peu nombreux. En face de Porgy était un nègre du nom de Crown. Accroupi, jambes croisées, il jetait ses dés dans un silence de mauvaise humeur. Il était arrimeur, avait un corps de gladiateur et une mauvaise réputation. Quand il se baissait pour jeter les dés, son crochet à coton suspendu à sa ceinture par une lanière brillait sous la lampe et jetait un éclair sur les dalles. Crown venait de boire avec Robbins assis à côté de lui et l'air était empesté d'effluves de mauvaise eau-de-vie de maïs. Robbins était loquace et selon son habitude, quand il avait bu, il parlait sans arrêt de sa femme et de ses enfants dont il était extraordinairement fier. C'était un pourvoyeur fidèle, et, à part la saoulerie du samedi soir et le jeu, un homme d'habitudes régulières.

— Cit dame à moi, z'est une vraie nég'esse de blancs, se vantait-il. Sa famille z'est au gouve'neu Rutledge. Vous n'avez-t-y pas vu miss Rutledge soi même vini visiter ma femme quand z'elle est malade? et cis enfants à moi, ils sont z'élevés avec des manière!

— Ti firais mieux di ga'der tes mots pou cis sacrés dés; les dés y z'ont pas di patience pou li femmes!

— Ça ci z'est vrai, appuya un autre, ils sont tous li deux après li même z'a'gent di nèg', ça li z'empêche di s'entend'!

— Ferme ti sacrée gueule et joue, grogna Crown.

Déconcerté, Robbins secoua vivement les dés. D'un mouvement brusque de sa grande main, Crown les rafla à peine étaient-ils sur le tapis, et, jurant violemment, les envoya rouler hors du petit cercle de lumière; ils furent égarés dès ce premier coup, Porgy les prit ensuite avec tendresse, les tint un moment enfermés dans sa main musclée aux doigts agiles.

— Oh ! pitites étoil', roulez moi un peu lumiè', chantonna-t-il à mi-voix, il jeta et gagna : Roulez-moi un soleil et une lune, supplia-t-il, et à nouveau les dés exécutèrent sa volonté.

— Porgy enso'cèle ci dés ! grogna Crown en vidant sa bouteille qu'il envoya se briser sur le pavé.

A l'abri du mur de la maison, le jeu se poursuivait, rapide. Dans une chambre éloignée, des voix chantaient en sourdine, ployées sous l'oppression du jour. Dans un autre coin de la cité quelqu'un pinçait avec monotonie, corde après corde, une guitare et à chaque son l'obscurité semblait vibrer et battre comme une plaie lancinante. Mais les joueurs ne prêtaient attention à rien, seul existait pour eux cette tache de lumière orangée qui tombait sur les dalles et ces petits cubes vivants qui brillaient fulgurants, ou roulaient paresseusement selon l'humeur de la main qui les lançait.

Peter, le vieux charretier, assis sur le seuil de la chambre de Porgy, fumait tranquillement et regardait avec le sourire indulgent de son âge tolérant. Ayant vu Crown qui perdait lourdement se tourner vers Robbins en grondant :

— Jette ci sacrés dés z'honnêtement, nèg' ! Peter était intervenu doucement : « Lis amis, la boisson et li dés, ci sont pas faits pou s'assemb'er. Vous feriez mieux di z'aller doucement, vous aut' ! »

Puis cela se produisit en un éclair.

Avec un grognement sourd, bondissant de sa position accroupie, Crown avait lancé en avant son effroyable masse, renversé la lampe et avait envoyé Robbins rouler contre le mur. Ils furent debout, tous deux, face à face.

Le pétrole répandu s'arrêta entre deux dalles et continua à brûler avec une flamme vermeille. Crown s'accroupit prêt à un deuxième bond, ses lèvres retroussées laissaient voir ses dents étincelantes. La lumière tombait très crue sur la mâchoire saillante et laissait dans l'ombre le front fuyant. Une main effleurait le sol, équilibrant le torse massif. L'autre bras tenait en avant le crochet à coton, paré comme une griffe prête à saisir.

Robbins par contraste semblait pitoyablement frêle et disproportionné.

Il y eut un court moment d'hésitation, puis Robbins saisit son unique chance : il lança son corps agile, tel un harpon, au-dessous du terrible crochet et s'agrippa.

Et ils remontèrent loin, très loin, dans le cours des siècles. Leurs vêtements ne pouvaient les gêner ; miraculeusement, les corps tannés et convulsés se libéraient des minces étoffes déchirées. Des nœuds et des barres de bronze glissaient et s'entrelaçaient sur les vastes

épaules. Des plans brillants et vermeils apparaissaient sur les dos dans l'éclat du feu, puis étaient absorbés par les ombres mouvantes.

Une atroce odeur, bestiale et capiteuse, avait absorbé toutes les autres senteurs. Une file d'ombres spectatrices s'avançait sans bruit hors des couloirs et des seuils caverneux, et se rendant compte de ce qui se passait, commençait à gémir étrangement. D'avant en arrière, dans un espace pas plus grand qu'une petite chambre, la masse indissoluble palpitait, se balançait et oscillait. La respiration haletait comme une vapeur sous pression. Parfois de cette masse emmêlée jaillissait un bras rigide, ou parfois la lumière laissait entrevoir pour une seconde atroce un visage torturé de fou. Puis la masse se soulevait à nouveau à quelques pas du sol et s'écroulait sur le pavé avec un choc sourd.

Une telle dépense d'énergie humaine ne pouvait se prolonger. La fin vint rapidement avec une soudaineté impressionnante. Crown se libéra de l'étreinte faiblissante de son adversaire et le tint au bout de son bras puissant, de l'autre il balança et abattit son crochet à coton. Puis il lâcha sa victime et se dirigea en titubant vers la rue. Même aux regards des moins expérimentés le résultat eût été évident : Robbins était mort, d'une horrible mort.

Un cri s'éleva jusqu'à un crescendo d'agonie insoutenable, une femme rompit le cercle des spectateurs et s'élança sur le corps. La flamme vacilla et devint toute petite, bleue, presque irréelle, hallucinante.

Porgy fut secoué d'un frisson violent et pleurnicha dans l'ombre, puis il se dirigea vers sa porte, entra et la referma derrière lui.

*
* *

Catfish Row où habitait Porgy n'était pas une cité à proprement parler, mais une grande bâtisse en briques qui élevait ses trois étages sur les trois côtés d'une cour. Le quatrième côté était à demi fermé par un mur assez haut surmonté de tessons de verre sertis dans une couche de plâtre et percé d'une grande grille au centre. Au-dessus de cette entrée était resté un cadre massif de fer forgé italien, et un chapiteau de marbre délabré couronnait chacun des hauts piliers. La cour même était pavée de larges dalles de pierre qui, malgré la saleté accumulée au cours d'un siècle, brillaient en plein soleil et s'irisaient de tons pastellisés. Le mur sud, qui était toujours à l'ombre, était couvert de lichens du sol jusqu'à la gouttière décrépite, et, en face, la paroi nord qui n'était percée que par des rangées de fenêtres aux vitres étroites, montrait toutes les cou-

leurs sur son stuc écaillé. L'été, une floraison de géraniums s'y épanouissaient régulièrement dans de vieilles boîtes de conserves posées sur chaque embrasure de fenêtre.

Dans les pièces hautes de plafond avec leurs cheminées du dix-huitième siècle délabrées et leur décoration de style Adams, des gouverneurs avaient jadis passé et les ambassadeurs des rois y avaient comploté et dansé. Actuellement, devant l'entrée béante ne s'étendait qu'une rue, misérable rue, et, plus loin, un entrepôt en ruine qui servait aux pêcheurs nègres. Seule la baie était restée pareille. Au delà du quai tout plat, elle s'étendait jusqu'à l'horizon, changeant d'humeur selon les cieux changeants, toujours différente et toujours la même.

Juste à l'entrée de la cité et n'ayant qu'une seule vitre trouble où étaient exposés des plats de poisson frit, était l'échoppe qui pourvoyait aux repas des habitants.

La chambre de Porgy était en face de la friterie, elle jouissait de l'avantage d'avoir une fenêtre de façade qui commandait la rue et le port, et une porte au fond où Porgy pouvait s'asseoir et prendre part à la vie de la maison. Pour lui, la fenêtre représentait l'aventure, et la porte le foyer.

* * *

Une fois le labeur quotidien terminé et une partie de ses gains changée contre son repas de pain et de poisson, Porgy avait l'habitude de s'asseoir devant sa fenêtre et de regarder les gens aller et venir.

Les grands entrepôts de coton étaient établis sur la rivière en amont de Catfish Row, et quand venait la saison du coton, l'infirme aimait à demeurer assis dans la pénombre à voir passer les haquets. Ils arrivaient brusquement en vue avec un bruit de tonnerre que faisaient leurs roues sur les pavés, et, pour lui qui les regardait de sa chaise basse, ils paraissaient énormes et mystérieux dans l'ombre qui s'épaississait. Parfois il en venait vingt à la file, avec leurs grandes mules au trot rapide, les silhouettes courbées de leurs conducteurs au-dessus desquels branlaient les balles de coton amoncelées. Porgy ressentait toujours une peur vague, mais pas très désagréable, quand les chars le dépassaient ; on sentait une puissance si vaste et imposante, cela pouvait si bien l'écraser s'il se trouvait sur leur chemin ! Mais là, à l'abri derrière sa fenêtre, il pouvait les contempler en toute sécurité.

Quelquefois, quand la file était particulièrement longue, le bruit continu et rythmé du roulement et le passage de masse après masse

devant sa fenêtre provoquait en Porgy un curieux détachement de l'esprit, et des images de choses et de pays étranges s'illuminaient, puis s'effaçaient. Mais la nuit qui suivit le meurtre, la fenêtre demeura fermée, et par la porte ouverte derrière lui, pénétrait le rythme du chant funèbre qui venait de la chambre de Robbins :

— Qu'y a-t-il o mi z'enfants? commençait la strophe, et l'antistrophe s'élevait pour répondre :

— La douleu il tient mon corps et j'y peux pas rester t'anquille !

Assis par terre Porgy comptait ses gains : un dollar et vingt cents, la journée avait été bonne. Peut-être la tristesse qui planait sur lui avait-elle excité la sympathie des passants.

— Qu'y a-t-il, ô ma sœu?

— Jisus a p'is not' frè' et j'y peux pas rester t'anquille !

Sans arrêt, depuis que Porgy était rentré chez lui, l'air avait résonné au rythme de ce chant. Il divisa sa pile en deux moitiés égales et commença à en enfouir une dans sa poche. Le chant reprit à nouveau, très lourd :

— La douleu il tient mon corps et ji peux pas rester t'anquille.

Il hésita un moment, réunit à nouveau toutes ses pièces, en choisit une de 25 cents qu'il mit dans sa poche, et, tenant le reste dans sa main, il sortit et se traîna jusqu'à la chambre funèbre.

Le corps était étendu sur un lit dans un coin de la pièce, un drap le recouvrait jusqu'aux yeux, et sur la poitrine était posée une large soucoupe bleue. Groupés en cercle autour du lit, ou assis par terre, adossés aux murs, étaient une douzaine de nègres ; quelques-uns chantaient, d'autres se balançaient, martelant le sol de leurs larges pieds. Pas un seul instant le rythme n'avait faibli depuis que le corps était exposé. Chaque heure augmentait sa force jusqu'à ce qu'il semblât ébranler la masse même du bâtiment.

Porgy avait entendu dire que Robbins n'avait pas laissé d'assurance funéraire, les fêtes répétées du samedi soir ayant absorbé la faible marge qui subsistait entre le gain journalier et les besoins de première nécessité. Maintenant, à la vue de la soucoupe, il connaissait que la rumeur n'était point fausse. C'était la coutume autrefois, parmi les nègres misérables, d'exposer ainsi le corps, puis de chanter des hymnes funèbres jusqu'à ce que la sympathie des voisins eût fourni la somme nécessaire pour un enterrement convenable. Les dernières années avaient amené l'agent d'assurance et le « Burying Lodge » et la vieille coutume était tombée en désuétude. C'était même devenu un reproche amer que d'avoir un des membres de sa famille « enterré grâce à la soucoupe ».

Au pied du lit, pliée en deux sous le faix du chagrin et de la honte,

était assise la veuve qui s'inclinait au rythme comme un palmier des plages au flux et au reflux d'un âpre vent du large.

Le spectacle de sa douleur, la pièce close, la pénible présence sous le drap et la vibration incessante de la plainte qui frappait ses oreilles, tout contribua à éveiller en Porgy un étrange désir. Il renversa soudain la tête en arrière et poussa un long gémissement modulé. Il gémit à nouveau, vida sa poignée de monnaie dans la soucoupe et s'effondra sur le sol au chevet du lit. Bientôt il se mit à chantonner avec les autres, et un sentiment d'exaltation pénétra tout son être et l'entraîna du chant de désespoir vers un mouvement triomphal.

— O moi ji z'ai un pitit frè' dans li nouveau cimetiè. Il brille mieux que li soleil ! chanta-t-il.

Sans perdre la cadence, le chœur reprit :

— Et ji li rencont'erai dans la terre p'omise.

Puis il y eut une interruption brusque. Un petit nègre marron fit irruption dans la pièce. Sa voix était basse, huileuse, pénétrante. Il était tout de noir habillé et avait un air très important. Le chant baissa jusqu'à ne plus être qu'un silence bourdonnant. L'homme traversa la pièce, se dirigea vers la veuve prostrée au pied du lit et lui toucha l'épaule. Elle releva son visage semblable à une braise éteinte.

— Et où en est la soucoupe, ma sœu? murmura-t-il, jetant en même temps un regard évaluateur vers l'objet de son enquête.

— N'y a que quinze dolla', répondit-elle d'une voix morne et désespérée.

— Et z'il doit êt' enterré dimain, annonça une voix terrifiée, ou li minist' d'Hygiène li prendra pou li donner aux étudiants !

La femme poussa un cri perçant et sauvage. Elle se leva sur ses genoux et saisit les mains de l'homme dans les siennes :

— O pou l'amou di Dieu, enterrez-le au cimetiè'. J'y prends mon travail lundi et ji jure au Boun Dieu que ji vous paierai tous les cents !

Il dépouilla ses façons professionnelles : « Très bien, ma sœu, dit-il simplement. Avec le coffre et une voiture ça m'y coûtera plus di vingt-cinq dolla's mais ji vous en tirerai. Faudra êt' prêts tous pou dimain, huit heures. Il y a z'un bout di chemin jusqu'au cimetiè'. »

La femme retomba sans mot dire sur le pied du lit, la tête entre ses bras étendus.

Alors de l'autre bout de la pièce le chant s'éleva triomphant :

— Ji z'ai un pitit frè' au nouveau cimetiè'.

— Il brille mieux que li soleil !

Le rythme s'enfla, des voix s'y joignirent dans la cour et dans les

chambres du haut jusqu'à ce que les vieux murs aux assises solides semblassent se balancer et refluer à cette cadence.

*
* *

Dans la fraîcheur de l'aube matinale, la procession s'ébranla en marche vers le cimetière qui était en dehors de la ville, du côté nord. En tête marchait le corbillard délabré avec ses plumets de bois rigides et ses draperies de velours fanées qui s'agitaient derrière les quatre panneaux de verre. Puis suivait l'unique voiture où l'on pouvait voir une masse noire qu'accentuaient plusieurs paires de gants de coton blanc tenus devant des yeux fermés. Derrière la voiture venaient les amis affligés dans une procession hétéroclite de camions et de carrioles empruntés pour l'occasion.

Peter conduisait Porgy, quatre femmes assises sur de hautes chaises installées à l'arrière du chariot complétaient l'équipage. De temps en temps un long gémissement s'élevait de l'un des attelages et se transmettait de voiture en voiture comme un écho lugubre.

Après être sorti du quartier nègre, traversant les larges avenues de Meeting House Road avec ses hautes maisons et ses figures blanches qui se groupaient et s'arrêtaient sur les trottoirs, le cortège paraissait grotesque avec son bizarre mélange de comédie et de tragédie qui fait partie de la vie nègre à ses heures les plus pathétiques.

Le gros Allemand qui tenait la boutique au coin de King Charles Street et de Summer Road appela son commis des profondeurs de l'arrière-boutique, et leurs ventres furent secoués d'un gros rire. Mais le noir petit juif russe du magasin à côté qui faisait le commerce de vêtements à l'odeur affreuse, leur lança un regard de reproche et se retira chez lui.

Le cimetière était à plusieurs kilomètres de la ville. L'endroit était dépourvu d'arbres, des touffes d'herbes folles en pleurs masquaient la laideur de la terre bouleversée. A l'est, un large marais s'étendait au loin jusqu'à la ligne claire de la mer. A l'ouest, des champs labourés rejoignaient une forêt de sapins. De la mer aux cimes des arbres, le ciel jetait une arche de bleu transparent au milieu de laquelle se tenaient, très haut, des buses immobiles à l'affût.

Dans l'immense vide du matin la petite procession s'avança jusqu'à l'angle de la barrière qui entourait l'enclos et, là, s'arrêta.

Au moment où arrivait la dernière carriole, le pauvre cercueil de sapin était posé sur des lattes au-dessus de la tombe et l'officiant revêtu de blanc s'apprêtait à commencer le service.

L'assistance se massa tout autour de la tombe.

— O Mort, ti n'as ti point honte? interrogea une voix de soprano claire et aiguë, et aussitôt l'expression humaine de la douleur infinie s'exhala dans un chant funèbre qui vibra autour de la tombe. Trois fois la phrase s'enroula, âpre, stridente, torturante, puis elle retomba en un refrain déchirant sur un mode mineur.

Avoi pris cit homme, qu'il est pa'ti, pa'ti,
O Mort ti n'as ti point honte!

Le chant fini, le service commença et le prêcheur parla d'abondance. Adoptant le rythme de l'hymne, il laissait couler ses mots scandés par d'interminables répétitions et cet effet réitéré berçait l'assistance entière.

Le moment final arriva. On ôta le couvercle du cercueil et les assistants se rangèrent en ligne pour défiler et jeter un dernier regard sur la figure du mort. Une très vieille négresse courbée en deux passa la première. Elle s'inclina, puis soudain avec un hurlement d'angoisse elle se laissa tomber auprès de la tombe.

— Dis à Pierre di laisser la porte ouve'te pou moi, ji vas vini bientôt ! criait-elle.

— Oui, Boun Dieu, ji vas vini bientôt ! répondit une voix dans la foule. Les autres se pressaient autour de la fosse, l'air était déchiré de cris. La douleur s'exhalait librement, terrible.

Lentement les sons heurtés se fondirent dans la cadence régulière des « Spiritual Hymns ». Le chœur s'éleva, dominant le bruit de la terre qui tombait pour refermer la tombe.

— Qui c'est ti pourras fai' quand ti
Sortiras de li désert,
Sortiras de li désert,
Sortiras de li désert,
Qui c'est ti pourras fai' quand ti
Sortiras de li désert
Au bras di not' Seigneu?

— Au bras di not' Seigneu,
Au bras di not' Seigneu,
Au bras di not' Seigneu
Qui mourut su' li calvai'?

La musique s'éteignait en d'imperceptibles notes mineures. L'humeur de l'assistance se modifiait à vue d'œil, on sentait une sorte d'appréhension fiévreuse, des regards nerveux se dirigeaient vers

l'entrée du cimetière. Peter toujours sage, à moins qu'il ne fût pris au dépourvu, s'était entendu d'avance avec Porgy à propos du moment qui allait suivre. Quand il avait descendu l'infirme de la charrette, il l'avait placé tout contre la barrière, là où il n'y aurait qu'à le soulever pour le remettre sur la route.

— Li dernier dans li cimetiè' sera le premier à enterrer, avait-il rappelé à son ami.

Alors, comme la dernière pelletée de terre retombait sur la fosse, il courut à Porgy, l'enleva rapidement et le déposa en sécurité sur la route. Derrière eux éclata un bruit qui faisait trembler le sol comme le piétinement d'un troupeau : les assistants se ruaient, trébuchant, se battant pour le chemin libre. Certains aidaient des amis moins robustes, d'autres se battaient sauvagement pour sortir de l'enclos. Au centre de la foule, tête baissée et la robe volant, était le prédicateur. En un temps incroyablement court l'endroit fut vide. Alors, d'un buisson qui formait écran autour de la tombe, apparut la vieille négresse qui avait été la première à entonner la plainte funéraire. Elle était restée là, oubliée et effondrée sous l'orage de ses émotions. Elle gagnait la route en chancelant.

— Ni vous frappez pas, ma sœu ! lui assura le prédicateur consolant, li Boun Dieu aime toujou li Justes !

Étourdie et contente de l'attention qu'on lui témoignait, tout en ne se rendant heureusement pas compte de la cause, la vieille sourit d'un sourire vague et se laissa hisser sur un chariot.

Pendant l'enterrement le soleil avait disparu derrière les nuages qui s'étaient amassés venant de la mer, et maintenant une tornade de larges gouttes s'abattait sur les véhicules et descendait en cascades sur les tombes délaissées.

— C'est parfait comme ça pou Robbins, remarqua Porgy, li Boun Dieu envoie dija sa pluie pou laver la marque de ses pas su' cit terre !

— O oui, frè', ajouta une voix de femme.

— Amen, mon Jisus ! conclut une autre.

*
* *

L'après-midi de l'enterrement, Porgy assis sur le pas de sa porte devisait avec Peter. Le vieil homme resta un moment silencieux, sa tête grise inclinée, une expression de tendresse anxieuse se marquant sur son visage ridé.

— Robbins l'était un brave homme, dit-il enfin, et cit nèg' Crown li est un assassin, l'avait toujou des z'histoi'. Pou'tant voilà Robbins

mort qui laisse sa femme et ses pitits z'o'phelins et Crown pa'ti, pa'ti, qui peut faire enco li même coup !

— Pati pou toujou, ji pense dans li buissons di palmes à Kittiwar Island ; et la corde n'est pas enco faite pour l'att'aper et li pendre !

Porgy s'arrêta net et désigna de la tête quelqu'un qui venait d'apparaître dans la cour. Le nouvel arrivant était un blanc portant un bouc au menton et un chapeau à larges bords. Il balançait une lourde canne, il traversa la cour sans hésiter, et s'arrêta devant les deux nègres. Il resta un moment à les regarder, les sourcils froncés durement. Puis il ouvrit son manteau, révélant son insigne de police et un gros revolver dans un étui.

— C'est vous qui as tué Robbins, jeta-t-il brusquement à Peter. Et je te faire pendre pour cela. Allons, viens maintenant ! Et il étendit une main qui empoigna solidement l'épaule du vieux.

Peter trembla violemment et ses yeux roulèrent dans sa figure. Il fit un effort vain pour parler, recommença, et dit enfin :

— Pou Dieu, Boss (Patron), ji z'ai jamais fait ça !

Comme un éclair le revolver sorti de son étui fut pointé entre ses deux yeux.

— Qui l'a fait alors? jeta l'homme.

— C'est Crown, patron, ji l'ai vu faire !

L'homme eut un rire bref :

— Bien ce que je croyais, dit-il, puis il se tourna vers Porgy : « Tu l'as vu toi aussi, hein? »

Un sentiment de panique parut sur le visage de Porgy et ses mains qui pendaient sur ses genoux se joignirent nerveusement. Mais ses yeux demeurèrent rivés au pavé. Il respira profondément et attendit.

Un éclair de colère traversa la figure penchée sur lui.

— Allons, sors donc l'histoire. Je ne tiens pas à te mettre dans les pattes de la justice !

La seule réponse de Porgy fut un léger frisson qui secoua ses mains. Le visage du détective s'assombrit encore et la sueur perla à l'ombre des larges bords du chapeau. Tout à coup sa colère éclata.

— Regarde-moi donc, sacré nègre ! hurla-t-il.

Lentement la silhouette assise devant lui se détendit presque muscle à muscle. Les mains se disjoignirent et demeurèrent flasques et inertes. Finalement Porgy leva des yeux qui étaient devenus aussi durs et impénétrables que l'onyx. Ils rencontrèrent le regard furieux qui les heurta sans les émouvoir. Après un long moment il parla lentement et avec un grand calme.

— Ji sais pas rien du tout su lui. J'étais chez moi à dormi su mon lit avec la porte fe'mée.

— Tu es un sacré menteur ! lâcha l'homme et il poussa un sifflement aigu. Deux agents entrèrent.

— Il a vu le crime, dit le détective en désignant Peter, emmenez-le et bouclez-le comme témoin à charge.

— Et l'infirme? demanda l'un des hommes.

— Il n'a pas pu faire autrement que de le voir lui aussi, dit avec aigreur le détective. Voilà sa chambre juste en face. Mais je ne peux rien tirer de lui. Cela ne fait rien. Un seul suffit pour faire pendre Crown si nous l'attrapons jamais. Allons, hissez le vieux dans le fourgon !

Le policeman aida le vieux nègre tremblant à se mettre sur pied.

— Allons, v'nez, l'oncle, ça ne s'ra toujours pas si mauvais pour vous que pour Crown, dit l'un d'eux pour l'encourager. Puis le groupe sortit par la grille laissant Porgy solitaire.

On entendit dans la rue la clochette du panier à salade suivie du bruit des sabots qui s'éloignaient rapides sur le pavé.

*
* *

Quelques jours s'étaient écoulés depuis que le détective avait emmené Peter. Durant une semaine la charrette, sous l'abri croulant, avait attendu son conducteur, et le vieux cheval attristé avait subsisté grâce aux pitances variées que lui apportèrent les amis de son maître absent. Puis un homme vint qui emporta tout le harnachement. En réponse aux protestations indignées des nègres, il avait exhibé un contrat datant de trois années auparavant, par lequel Peter s'engageait à payer deux dollars par semaine pendant un temps indéfini, afin de solder cet achat exorbitant. Faute de régler l'un des versements, la propriété de l'équipement reviendrait au vendeur. Cela avait l'air parfaitement légal. Aussi la vieille carriole délabrée brinqueballa sur les pavés et disparut.

Puis vint ensuite l'homme du magasin de meubles à crédit. C'était un Teuton barbu et mal embouché, il jura et sacra de telle façon que personne n'osa protester quand il chargea sur son fourgon les meubles de Peter et s'en alla.

Maintenant il restait seulement dans un coin de la chambre de Porgy, où il l'avait prise en garde, une vieille malle de cuir déchirée, un chromo représentant « le grand Émancipateur », et un ballot de vieux vêtements, vestiges muets de leur bon et aimable vieux propriétaire.

DEUXIÈME PARTIE

La langueur d'un mois de mai austral flottait dans l'air. C'est une saison toujours chère au cœur des nègres. Le travail aux docks se ralentissait et les hommes ne fournissaient plus que deux ou trois jours par semaine. On en voyait toujours quelques-uns qui flânaient dans la cour, se chauffant au soleil, riant ou contant des histoires, ils attendaient que leurs femmes revinssent des cuisines des blancs, rapportant leur dîner dans de petites marmites.

Auprès de l'entrée se groupaient généralement les débardeurs que leur puissante carrure distinguait de presque tous les autres nègres. Ils portaient un madras clair autour de leurs cous épais, et, sous leur chemise de coton bleu se mouvaient de larges dos plats capables de soulever des balles de coton de 500 livres. Gagnant plus d'argent que les autres et possesseurs d'une vaste force physique dans un monde de force brutale, ils se posaient en seigneurs et maîtres de la cour, prenant les femmes qu'ils désiraient et les habillant fastueusement de ces étoffes pourpres et écarlates qu'ils affectionnaient.

Le chagrin causé par la perte de Robbins s'était écoulé tempêtueusement pendant l'enterrement. La malchance de Peter excitait encore des commentaires généraux, mais non les préoccupations individuelles. On sentait de la gaieté dans l'air. Les géraniums rouges commençaient à fleurir au rebord de chaque fenêtre comme une traînée de flamme, et de la baie venait l'odeur de l'air salé qui avait soufflé sur la jeune herbe des marais.

Sur le quai, de l'autre côté de l'étroite rue, les pêcheurs déchargeaient des cordons de maquereaux scintillants. Des barques de légumes, venant de Sea Island, coupaient la teinte plate, bleu de cobalt, du port, des lignes entre-croisées de leur sillage crème et des taches fauves de leurs voiles reprisées.

Par la porte d'arrière de la friterie, on pouvait voir Maria, l'énorme propriétaire, qui coupait des biftecks de requin d'une bête de quatre pieds de long que lui avait donnée un pêcheur. Tout compte fait, c'était la saison des bonnes choses de l'existence, celle où on pouvait presque se les procurer sans autres frais que de les demander.

Seul Porgy demeurait inconsolé ; assis sur son seuil il regardait les rayons du soleil grimper sur le mur d'est jusqu'à ce qu'ils s'éteignissent en un rouge très pâle au sommet ; alors l'ombre bleutée s'agrandissait sur le quai et tournoyait à travers la rue et la cour.

Le mendiant n'avait pu se rendre à son emplacement habituel depuis le départ de Peter, et la petite réserve de monnaie qu'il gardait sous une brique descellée touchait à sa fin. Puis son vieil ami lui manquait profondément et il ne pouvait se joindre à la vie insouciante qui grouillait autour de lui.

Tout à coup deux femmes entrèrent, Porgy vit que c'était la veuve de Robbins et sa sœur, qui maintenant habitaient ensemble. Il avait attendu leur venue avec impatience, car elles étaient parties, au début de l'après-midi, porter des draps et des provisions à Peter dans sa prison.

— Comment ti l'as trouvé, ma sœu? interrogea-t-il.

La plus jeune des deux femmes s'arrêta et demeura debout dans l'ombre, la veuve se baissa et s'assit auprès de Porgy. Elle avait étouffé sa douleur et s'était mise courageusement à l'ouvrage afin de gagner de quoi faire vivre ses trois enfants.

— Ji peux pas so'ti de cit puzzle, dit-elle au bout d'un instant. Li pauv'vieux n'a rien fait et ils l'ont enfe'mé comme s'il avait volé di poulets. Ils disent qu'il faut qu'ils le gardent jusqu'à ce qu'ils att'apent ci sacré nèg' Crown, et li Boun Dieu sait tout seul quand ci diable di chose arrivera !

— Sûr que c'est z'utile aux pau'nèg' d'êt' aveug' en ce monde, opina la jeune femme, Porgy n'a pas beaucoup di jambes, mais sûr qu'il a du bon sens.

Après un instant de réflexion, Porgy répliqua :

— Li bon sens c'est t'ès joli, mais ça ni sert pas à porter grand'chose !

Un immense débardeur était en train de traverser la cour, son corps se mouvait aisément avec cette vibration sous contrôle d'un immense pouvoir musculaire que l'on sent chez la panthère.

Le regard du mendiant se fit pensif.

— Li cerveau ça sert à prendre les choses une fois que vous y êtes arrivé, mais ça ni met pas grand'chose dans un ventre qui ne se déplace pas ! Qui c'est ji vas fai', moi, depuis que Peter est pa'ti et que ji peux pas m'en aller dans li rues?

— Faut prier, mon frè', prier ! dit la veuve avec dévotion. As ti pas vu comme li Boun Dieu a z'attendri li cœur de cit croque-mort marron apès que ji l'avais prié tout un jou' et une nuit? Li Boun Dieu il a des jamb' pou les infirmes.

— Béni soit le Seigneu ! s'exclama la jeune femme.

— Z'il a des consolations pou la veuve.

— O moun Jisus ! marmonna Porgy commençant à se balancer.

— Et des nourritu' pou li z'o'phelins.

— Oui, Seigneu !
— Et z'il sortira cit pauv' nèg' di la poussiè'.
— *Alleluia.*
— Et z'il le fera assis à la droite di Justes.
— *Amen,* ô ma sœu !

Pendant un court moment les trois silhouettes, qui ne se distinguaient plus que comme des ombres plus denses dans le royaume de la pénombre, se balancèrent lentement de droite à gauche. Puis sans mot dire Porgy se traîna jusqu'au seuil de sa chambre et referma très doucement la porte.

*
* *

Il ne faisait pas encore jour quand Porgy se réveilla en sursaut. Ses yeux étaient grands ouverts et sa figure portait la marque d'une émotion insolite. Se guidant à la faible lueur d'une lanterne de la rue qui éclairait sa chambre en pénétrant par la vitre embuée, il se dirigea vers l'âtre et ôta la brique qui recouvrait sa cachette. Avec une hâte fébrile il compta ses petites économies, rangeant les pièces en ligne devant lui. Puis il les recompta avec le plus grand soin, les classant en piles, l'une de sous, l'autre de pièces de 25 centimes, la troisième de 50 cents. Quand il eut toute satisfaction quant au montant de sa fortune, son attention se relâcha ; empaquetant l'argent dans un lambeau d'étoffe qu'il arracha à son couvre-lit, il referma la main énergiquement sur le paquet, se traîna jusqu'à son lit et retomba immédiatement dans un profond sommeil.

*
* *

Quelques jours plus tard, Porgy lança son chariot hors du grand porche, vers le monde de l'Aventure et de l'Inconnu. Il était assis avec la plus digne gravité dans une vieille caisse d'emballage à l'envers qui proclamait, avec une ironie inconsciente, les mérites d'un savon bien connu. Dessous la caisse, deux solides roues pleines tournaient lourdement. Devant, entre une paire de brancards improvisés, un bouc patriarcal tirait avec une persévérance opiniâtre acquise au cours de longues années, et répandait une intolérable puanteur devant la vertueuse et complaisante boîte à savons.

Aussi dédaigneux de l'hilarité que provoquait son apparence qu'il l'était d'une odeur à laquelle l'habitude l'avait accoutumé, Porgy engagea avec audace son équipage dans un quartier nouveau pour lui, il enfila une rue où de hautes et belles maisons étaient séparées par de grands jardins, et où une foule de dames passaient

et repassaient sur les trottoirs ou dans des équipages étincelants. Mais le philtre qui l'avait envoûté souleva en lui, même dans le triomphe de cette première matinée, de vagues doutes et des pressentiments.

Il remarqua que s'il ne provoquait que de rares commentaires dans le quartier nègre, par contre à peine avait-il pénétré dans la zone blanche que les gens détournaient la tête en passant devant lui avec une expression qui hésitait entre la pitié et le rire. Quand il atteignit enfin son ancien quartier général devant la pharmacie, ses pressentiments s'étaient cristallisés en une peur très nette.

Plusieurs de ses « clients » passaient justement ensemble devant la boutique. L'un d'eux était employé chez un droguiste un peu plus loin dans la rue. Il saisit son nez d'une main et pointa l'autre main vers Porgy. Tous se bouchèrent le nez, secoués par un fou rire et s'arrêtèrent afin de voir ce qui allait se produire.

Porgy examina son harnachement avec le plus grand soin. Certainement tout marchait à souhait. Assez intrigué, il attacha son coursier vénérable à une borne, puis avec beaucoup de gravité il se balança hors de son chariot vers son poste habituel sur le trottoir.

Les jeunes gens qui riaient attendaient, tout près, et furent rejoints par d'autres ; il y eut bientôt tout un groupe.

L'instant d'après on entendit sortir de la boutique la voix sonore du propriétaire : « Mary, venez vite, apportez un balai. Il y a encore quelque chose de crevé ici ! » Puis suivit un vacarme de caisses bousculées et des nuages de poussière balayés tourbillonnèrent sur le seuil. Alors le pharmacien, la figure congestionnée, sortit pour respirer l'air frais et découvrit le bouc. L'éclat de rire qui salua cette découverte augmenta son irritation. Brandissant le balai et accompagnant cette offensive de commentaires fort intelligibles, il chassa Porgy de l'embrasure de sa porte.

Mais les badauds s'étaient tant amusés aux dépens de l'apothicaire et étaient de si excellente humeur que, quand Porgy eut l'occasion de compter sa quête, il découvrit qu'il avait reçu davantage que souvent il n'obtenait en un jour de patiente attente.

*
* *

Impossible de concevoir changement plus radical que celui qu'apporta dans l'existence de Porgy sa nouvelle émancipation. Si les circonstances s'étaient jadis liguées afin d'ancrer l'infirme en un point fixe, il était maintenant au pouvoir de forces nouvelles qui, à nouveau, se liguaient, fatidiques, afin de le faire constamment changer de scène.

Bientôt il devint tout à fait citadin, on le rencontrait dans n'importe quel endroit au cœur de la ville, soit assis sur son chariot à un tournant, soit descendu de son véhicule, tentant sa chance dans un coin d'ombre le long d'un mur, si quelque résident du voisinage lui paraissait enclin à l'indulgence envers chèvres et boucs.

A cette époque tout le monde tolérait Porgy... au moins pour un instant. Il était devenu une « célébrité », un type légendaire et les autres mendiants grinçaient des dents, impuissants à y rien changer.

A certains jours il tournait vers le Sud en quittant Catfish Row et arrivait bientôt dans un pays d'une telle beauté qu'il ne pouvait renoncer à l'illusion de le croire irréel. Personne n'avait l'air de travailler dans ce pays-là, sauf les nègres heureux et bien habillés qui, souvent, se tenaient à la grille arrière et donnaient à Porgy quand il passait de bons morceaux de la cuisine des blancs. Les grandes maisons illuminées le regardaient de leurs yeux bienveillants qui brillaient entre des murs épais de roses grimpantes. Des dames installées dans des loggias envoyaient leurs serviteurs lui porter une pièce d'argent et lui conseiller de passer son chemin.

Devant les maisons et les treillis de roses était une large avenue, et, au delà d'une ceinture scintillante diaprée de coquillages broyés, la baie s'étendait entre les îles, éparses comme un saphir sur la main ridée d'un marin. Quelquefois Porgy dérobait une heure à sa ronde quotidienne pour s'arrêter là et regarder le grand steamer au nez camus qui se délassait avec un gros soupir de vapeur renversée et un tonnerre de chaînes d'ancre qui se déroulaient.

— Moun Dieu, si ses bras sont longs ! murmurait-il, ou bien : Rigarde, Porgy, si c'est un mo'ceau tout di même !

Il y avait d'autres jours où il se dirigeait vers les étroites rues commerçantes avec leurs extraordinaires vitrines, et là, à l'approche du tournant, se glissant entre les hautes voitures de livraison, il héritait des sous que l'on rendait en monnaie et que les marchands jugeaient sans intérêt.

Toujours des mains charitables lui jetaient quelque aumône et le remettaient en route. C'étaient des jours magnifiques pour Porgy. Et magnifiques aussi les nuits où il contait ses aventures à un cercle d'envieux assemblés dans la pénombre de la cour.

Mais de sa nature Porgy était un rêveur, et, même à ces jours-là, il y avait des moments où son esprit se reportait avec un regret intense vers les heures longues de jadis où il demeurait assis perdu dans des méditations, inconscient du temps qui filait à la dérive. Un jour viendrait, se disait-il, où quelqu'un aurait une compassion assez

grande pour faire à Porgy et à son bouc une place devant le seuil de sa porte. Alors la vie serait vraiment parfaite.

*
* *

Juin et la saison du coton avaient passé, le dernier vapeur s'était évanoui à l'horizon. Les grands hangars qui reliaient la rive à l'océan demeuraient sombres et vides, et, à travers leurs antres caverneux se répercutait le bruit du flux et du reflux des vagues contre les pilotis. Les derniers débardeurs étaient partis, les uns vers les plantations, les autres vers les mines de phosphates, d'autres encore sur les péniches qui remontent les rivières.

Les longs jours chauds qui portent tant à l'indolence amenaient une phase nouvelle de l'existence à Catfish Row. Les phrases sonores, les allées et venues bruyantes diminuaient. Les hommes rentraient plus tôt le soir et passaient plus de temps auprès de leurs femmes.

Porgy était assis solitaire sur le pas de sa porte. Dans la chambre au-dessus, une querelle amicale entre un homme et sa femme se termina par un rire. Par une fenêtre ouverte du voisinage arrivait le son de voix d'enfants à moitié endormis. Dans l'ombre habitée, tout autour de lui, la vie, avec son soin cruel, s'occupait à sa besogne éternelle.

A la nuit tombante une femme s'était effondrée dans l'ombre contre le mur extérieur de la friterie de Maria. Elle était tout à fait ivre et repoussante à voir. Personne n'avait remarqué exactement quand elle était tombée ou quand on l'avait jetée là. Porgy ne l'avait pas vue quand il était rentré au coucher du soleil, mais il avait entendu parler d'elle par ceux qui étaient revenus plus tard que lui. Un des hommes avait dit en riant. « J'ai vu la Bess à Crown dihors. Pit être qu'elle tourne par ici pou li che'cher. »

— Elle aura long à si reposer si elle attend ap'ès li ! Il s'est sauvé d'ici, vite et loin ! ajouta un autre.

Il était dix heures du soir, Maria fermait sa boutique. La vieille négresse était en train de tourner le loquet de la fenêtre quand la silhouette haute et massive de la femme s'encadra dans la porte à demi éclairée par la lampe fumeuse. La visiteuse mesura d'un œil vague et lointain la distance qui la séparait du banc le plus proche, s'élança de ce côté et s'effondra la tête sur les bras en travers d'une table.

Maria fut exaspérée, mais à la hauteur de la situation. Attrapant la femme par la taille, elle l'entraîna aisément vers la porte, la lança dans le noir et revint vers sa fenêtre.

Un fracas la fit se retourner brusquement. La femme était de nouveau prostrée sur une table.

— Ji jure au Boun Dieu que c'est bien la nég'esse la plus têtue qui ji z'ai jamais vue !

Elle alla vers la femme, souleva sa tête et regarda dans ses yeux jusqu'aux lointaines profondeurs où une âme humaine vacillait faiblement.

— Que'que chose pou manger ! souffla la femme. Donne-moi que'que chose pou manger et ji pa'tirai !

Grondant comme l'équinoxe qui s'annonce, Maria apporta du pain et du poisson et vida le fond de la cafetière dans une tasse qu'elle posa sur la table. « Mange maintenant et bois, ma sœu, » conseilla-t-elle laconiquement.

La femme releva la tête. Une vilaine balafre marquait sa joue gauche et la dégradation totale avait gravé, acide violent, des lignes très dures tout autour de sa bouche, mais ses yeux où apparaissaient quelques lueurs de conscience humaine, regardaient sans peur le visage dur de la vieille négresse. Pendant un moment elle dévora comme un loup, puis demanda soudain :

— Qui c'est-y qui vit dans cit chambre de l'aut' côté?

— Porgy, mais ce n'est pas des comme li qui ti serviront beaucoup ! Il est infi'me et mendiant.

— Cil est l'homme qui z'a un bouc?

— Oui, il a un bouc.

Les yeux de la femme se fermèrent, ne laissant plus voir que deux fentes sombres et insondables.

— Ji z'ai entendu dire qu'il att'appe beaucoup di z'argent des blancs, dit-elle lentement.

Le repas s'acheva en silence. Puis la femme s'assura de son équilibre, s'appuyant de la main sur la table, et, sans dire un mot à Maria, elle sortit vivement de la pièce avec un port presque altier. Elle traversa l'étroit passage d'une allure décidée, ouvrit la porte de la chambre de Porgy, entra et referma la porte derrière elle.

Du Bose Heywead.

(Traduction de Denise Clairouin).

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

EN MARGE DU PACTE KELLOGG

Ainsi le pacte condamnant la guerre va être signé. Le résultat n'a jamais pu faire l'ombre d'un doute. Quelle est la puissance qui aurait l'audace de dire non aux États-Unis? La seule qui en serait capable et qui est en même temps la plus inquiète du pacte, la Grande-Bretagne, est celle qui a toujours été la plus empressée à endosser les décisions et à subir les rebuffades du cousin Jonathan. Au surplus, les États-Unis tiennent tout le monde par la caisse. Et puis le projet est si noble que personne ne voudra avoir l'air même de soupçonner des arrière-pensées réalistes. Les réserves formulées n'ont été que l'expression des scrupules de certains États qui redoutaient de se trouver pris entre des engagements contradictoires. Aussi la première question qui se pose devant le fait accompli est celle de savoir si les préoccupations ont reçu des apaisements sérieux ou si l'adhésion est de simple résignation.

C'est un fait indiscutable que le texte adopté est, à très peu de chose près, le même qui a causé une si vive émotion quand il a été lancé à la fin de décembre. Rappelez-vous ce qui s'est passé à ce moment-là. M. Kellogg reprenait pour un pacte étendu aux six grandes puissances et sans réserve la formule de condamnation générale de la guerre, suggérée par son collègue français au mois de juin en vue

de la conclusion d'un pacte strictement bilatéral. Quel concert de protestations ! Pas d'analogie possible entre les deux combinaisons. La première voulait offrir l'exemple encourageant de deux peuples renonçant à recourir aux armes dans leurs rapports réciproques. La seconde soulevait tous les problèmes : relations des puissances entre elles, divergences sur la conception de la sécurité ; maintien des traités. Plus encore elle dressait une nouvelle association pacifique en parallèle et même en concurrence à la S. D. N.

Dans ces conditions, on retrouvait une fois de plus les contradictions fondamentales qui ont troublé toute la politique de l'après-guerre. Contradiction entre ceux qui se sentent assez forts pour ne redouter aucune attaque et ceux qui ont assez de souvenirs cuisants dans le passé pour conserver de sérieuses préoccupations d'avenir. Contradiction entre la thèse de la liberté d'action et la thèse de la solidarité. Contradiction qui devient particulièrement scabreuse quand elle oppose le zèle de l'apostolat à la rudesse de la contrainte. Interdire la guerre par la force morale, ou la prévenir par la menace de sanctions : voilà tout le dilemme. Était-il possible d'en sortir autrement que par une équivoque de plus?

Il y a, au Quai d'Orsay, des hommes assez intelligents pour avoir discerné le risque, assez subtils pour trouver des combinaisons de mots élastiques qui donnent toute satisfaction sur le papier. Toute satisfaction, c'est peut-être beaucoup dire.

Quand on s'est trouvé en présence du retournement du projet Briand par M. Kellogg, la première réaction s'est tournée vers la nécessité d'obtenir des garanties formelles. A tout prix, il fallait modifier le pacte de manière à réserver les possibilités défensives, les devoirs d'assistance, l'exécution des traités. Certes, les arguments ne manquaient pas, même ceux qui atteignaient directement l'Amérique. Quelle puissance pouvait plus difficilement s'opposer aux réserves que celle qui repousse l'arbitrage sans condition, qui se réclame de la doctrine de Monroe et entend rester maîtresse de sa force? De fait, M. Kellogg ne s'est pas fait beaucoup prier pour reconnaître que, personnellement, il ne voit pas d'inconvénient aux interprétations données par la France. Il a consenti à admettre qu'une nation attaquée aurait le droit de se défendre, que le pacte deviendrait caduc *ipso facto* à l'égard de la nation qui le violerait, que la conclusion du pacte laisse subsister sans autre précision les engagements antérieurs, enfin que toutes les puissances doivent être admises à adhérer à la nouvelle formule de morale internationale.

Tous ces principes sont de ceux qui ne sauraient être contestés. C'est même pourquoi il n'a pas manqué de gens pour soutenir que

les demandes de précision étaient superflues sinon malavisées. Superflues, parce que le cas échéant il serait toujours temps de s'abriter derrière les principes fondamentaux du droit et les règles du bon sens élémentaire en les adaptant aux circonstances. Malavisées parce qu'on affaiblissait sa position en posant des conditions sans les maintenir jusqu'au bout.

De fait, c'est bien ce qui s'est produit. M. Kellogg n'a pas ménagé son encre, mais il a refusé catégoriquement de modifier son texte initial. Il a tout juste consenti à insérer dans le préambule un membre de phrase qui ne participe même pas à la force obligatoire du traité et qui énonce le principe de la caducité en cas de violation. Cette concession ne fait que souligner le refus opposé aux autres réserves françaises beaucoup plus importantes. Le secrétaire d'État américain a refusé de céder parce qu'il savait que le Sénat repousserait le texte modifié.

Alors une objection s'impose, troublante. Si le Sénat américain, qui est l'organe permanent de la politique étrangère, reliant entre eux les ministères et les présidences éphémères, refuse d'enregistrer les réserves, quelle valeur ont-elles? Celle de principe de droits universellement reconnus et celle de truismes. Cela pouvait être admis tant qu'on les passait sous silence. Cela ne peut plus être accepté, du moment qu'il y a eu un refus formel de les enregistrer.

Pour l'Amérique, les réserves n'existent pas. Et l'Amérique entend garder toute sa liberté de décision. Voilà ce qu'il faut retenir, car c'est un point essentiel en ce qui concerne la limite des engagements américains. On dit qu'indirectement les États-Unis se trouvent ramenés en Europe parce qu'ils deviennent solidaires des autres puissances vis-à-vis d'un violateur éventuel du pacte. Notons d'abord que cette solidarité est purement théorique, puisque la violation n'est pas définie et parce que, même si elle est établie, la condamnation de la guerre ne comporte pas de sanctions. Bien mieux, elle tend à les écarter. Il suffit de se rappeler que les États-Unis ont attendu plus d'une année avant de tirer la conclusion d'une provocation aussi caractérisée que celle du *Lusitania* pour comprendre jusqu'où pourrait aller l'abstention dans un cas qui serait peut-être beaucoup plus douteux et qui mettrait en opposition la condamnation de la guerre et l'obligation de faire la guerre. L'Amérique n'est aucunement liée, voilà qui est absolument certain.

Mais les autres puissances qui ont formulé des réserves et qui n'ont pu les faire inscrire dans le pacte, ont-elles au moins pleinement assuré leurs voies de retraite éventuelles? Il est incontestable que les thèses ont été exposées officiellement, sans pouvoir être réfutées et

sans être directement contestées. Pourtant que de sacrifices consentis ! Après le refus définitif de modifier le texte, on a pensé à exprimer les réserves dans un protocole annexe qui n'aurait pas été une partie du traité, mais en aurait été inséparable. Non seulement la combinaison a été abandonnée, mais la dernière note française du 14 juillet est rédigée exactement comme si la précédente note américaine du 23 juin avait été jugée pleinement satisfaisante. Or il n'en était absolument rien. Cette note américaine du 23 juin déclarait ne rien connaître des engagements particuliers contractés par la France envers un certain nombre de puissances telles que la Belgique et la Pologne. Bien mieux, ces traités étaient qualifiés de traités de neutralité, alors que ce sont des conventions d'assistance : tranchons le mot, des alliances. Non seulement ce désaccord n'est pas relevé, mais la dernière note française accepte la définition américaine. Le cas est plus caractéristique encore pour les engagements de la S. D. N. Ici les États-Unis ont pris nettement position contre la thèse française. Ils soutiennent que le devoir d'assistance est purement facultatif, donc devra être subordonné à un devoir de paix obligatoire. C'est toute la théorie de la solidarité internationale qui est remise en question. La France a renoncé à relever le désaccord.

On peut dire que la tactique est prudente, car on n'aurait pas gagné grand'chose à éclairer les ombres du tableau. Il serait pourtant curieux de savoir exactement comment s'est produit le suprême malentendu.

Au début de juillet, quand M. Berthelot est revenu de Londres, ce n'était pas du tout avec l'idée de céder. Les conversations engagées au Foreign Office s'étaient orientées vers une manifestation précise enregistrant nettement les réserves des puissances européennes. Nous entendons encore quelqu'un de très bien placé pour savoir ce qui s'était passé nous dire : « M. Briand s'était laissé entraîner à l'idée de tenir la note américaine du 23 juin pour suffisante, mais on lui a fait comprendre qu'il faut d'autres précisions. »

Soudain changement complet de tableau. On se décide à adhérer purement et simplement. Que s'est-il passé? Les juristes anglais et français, sir Cecil Hurst et M. Fromageot, qui discutaient à Genève, ont pris le train de Berlin dans le plus grand secret. Le voyage n'a été divulgué que huit jours après. A Berlin, ils ont conféré avec leur collègue allemand M. Gauss. C'est là que la résolution de renoncer aux chicanes d'interprétation a été prises, au moment même où l'Allemagne donnait la première une adhésion définitive en l'appuyant d'un commentaire très curieux. Avant tout, il faut couper court à toutes les tentatives d'interprétation du gouvernement

français. Dans cette affaire, comme dans celle de Locarno, l'Allemagne ne peut souhaiter que l'équivoque, parce qu'elle y trouve des facilités de manœuvres.

C'est très bien d'esquiver la définition de l'agression, de laisser dans l'imprécision les devoirs d'assistance. Cela passe tant qu'on reste dans l'abstraction. Mais qu'arrivera-t-il si on se trouve un jour en face des réalités? Alors il faudra bien déclarer s'il y a agression, qui a vidé le pacte, dans quelles conditions peuvent se produire les secours. L'accord se fera-t-il soudain? Ce serait bien surprenant de voir disparaître, à l'épreuve des faits, les scrupules d'indépendance, les inerties, les calculs qui n'ont même pas voulu se fondre dans la beauté d'un geste platonique. Quand on se rappelle comment une agression aussi caractérisée que celle de 1914 a surpris les puissances en désarroi, on imagine ce qui arriverait dans une aventure machinée par un meilleur élève de Frédéric II ou de Bismarck. Les situations fausses ne peuvent profiter qu'aux pêcheurs en eau trouble.

Le risque est d'autant plus sérieux que la condamnation de la guerre se fait dans les conditions les plus illogiques, puisqu'on prétend supprimer la violence sans avoir trouvé le moyen de régler pacifiquement les conflits, prohiber l'agression en se gardant de la définir, bien plus en l'encourageant. La solution qui a été décidée à Berlin est donc étonnante, d'autant plus qu'elle a surpris M. Chamberlain en flagrant délit de manœuvre.

Le chef du Foreign Office s'est trouvé dans une position très délicate, obligé de résister à une campagne formidable de presse et de tribunes, et à l'entraînement des Dominions. De tous côtés on ne cessait de lui crier : « Signez à tout prix, signez en fermant les yeux. » Les partisans de la S. D. N., qui estiment que le seul moyen de dissimuler ses faiblesses est d'éviter les chocs, se sont trouvés d'accord avec les conservateurs qui voient dans le pacte Kellogg l'effondrement définitif du protocole de Genève. Seul le Foreign Office a tenu bon parce qu'il connaît le dessous des cartes.

Les diplomates de Downing Street n'ont pas été longs à remarquer que le projet américain a suivi immédiatement l'avortement de la conférence navale et a coïncidé avec un programme de vingt-cinq croiseurs. La pression était manifeste, comme le véritable objectif américain. Les États-Unis poursuivent un double but. Tout d'abord ils veulent empêcher une coalition des débiteurs et des exploités européens, ensuite ils veulent enlever à la Grande-Bretagne la maîtrise des mers. Les deux buts s'accordent d'ailleurs parfaitement, puisqu'en dehors de la puissance navale britannique, il n'y a pas d'action possible au delà de l'Atlantique. L'Angleterre est directe-

ment visée par le pacte, c'est pourquoi elle a tant hésité à marcher. C'est pourquoi elle a tenu à réserver sa doctrine de Monroe. Mais M. Kellogg s'est bien gardé de relever la proposition anglaise. Il s'en est gardé, d'autant plus que les interventions à la manière du Big Stick sont précisément les seules qui rentrent dans la définition de la guerre de politique nationale. Les surenchères de démagogie humanitaire ont de ces surprises.

Peut-être les dirigeants anglais ont-ils eu l'espoir de tout arrêter en attirant l'attention sur ce point. Mais tout ce qu'ils ont pu faire a été de retarder la capitulation. Ils ne peuvent résister au courant. On l'a bien vu quand un des hommes forts du cabinet, M. Joynson Hicks, s'est permis de déclarer : « Il faudra bien que les Américains renoncent à la course aux armements ». Il n'a même pas recueilli un applaudissement. C'est tout juste si on ne l'a pas accablé de critiques. Voilà dans quelle confusion l'Angleterre vient au pacte.

Chez nous le désarroi n'est pas moindre. Tous les esprits réfléchis sont obligés de constater qu'on ne gagne pas grand'chose à supprimer la guerre dans des cas où elle n'éclaterait pas. Par contre, on entretient des illusions et on prête le flanc à toutes les manœuvres de désarmement.

La situation est simple. Avant le pacte il y avait pour arrêter les cambrioleurs éventuels une porte bardée de fer, d'aspect redoutable. Elle n'était que poussée, mais elle donnait l'impression d'être verrouillée. Surtout on pensait qu'il y avait, derrière, une section de gendarmes prêts à intervenir. Maintenant, il est entendu qu'il ne doit pas y avoir de cambrioleurs. Au nom de la confiance, on laisse la porte ouverte pensant que personne n'osera la franchir. Seulement on laisse voir qu'il n'y a pas de gendarmes derrière.

SAINT-BRICE.

La genèse du fascisme.

La genèse du fascisme est insuffisamment connue à l'étranger.

Aimé jusqu'à l'idolâtrie par les uns, haï jusqu'à l'exécration par les autres, le fascisme est désormais un régime politique auquel l'Italie a confié sa destinée, et avec lequel les autres pays savent qu'il faut compter. On a tant écrit du fascisme et de son chef qu'il serait pour le moins superflu de ma part de reprendre ici ce sujet dans toute son ampleur, mais je crois intéressant de montrer comment un parti, com-

posé au début d'une minorité vaillante et disciplinée, arriva rapidement, sous la direction d'un homme d'élite, à s'imposer à un pays qui souffrait de la crise générale d'après-guerre, et que la faiblesse des gouvernements strictement parlementaires risquait fort de livrer sans défense à l'emprise communiste.

The right man in the right place, *disent les Anglais; on peut appliquer, au pluriel, cette sage maxime au parlementarisme. Ce régime qui a donné, et qui donne encore chez eux, des résultats excellents, n'offrait plus, transplanté intégralement en Italie, assez de garanties de sécurité à ce pays latin. D'après l'esprit d'origine du régime parlementaire, le Parlement aurait dû exercer un contrôle actif et direct non seulement sur la politique, mais aussi sur toutes les autres forces de la vie nationale : la religion, la science, l'industrie, l'art, etc... Mais le Parlement les négligeait pour ne s'occuper que de politique (et bien souvent, hélas! de cuisine parlementaire!) et cet abandon en avait fait peu à peu le jouet des partis et le domaine des exploitations privées : d'où la confusion, le désordre et la faiblesse de l'organisme de l'État. Comme au temps de la guerre la nécessité d'une direction unique s'imposait : c'est ce principe qui inspira la révolution fasciste. Cette révolution diffère en beaucoup de points des autres du même nom, mais la différence fondamentale est la suivante : les révolutions proprement dites sont le résultat de la rébellion des éléments subversifs contre ceux de l'ordre; la révolution fasciste, au contraire, fut la conséquence de la rébellion des éléments d'ordre contre les éléments subversifs. Voici ce qui lui prête (malgré ce nom redoutable) un caractère pacifique et rassurant, bien qu'extra-légal si l'on veut, infiniment préférable à un caractère de stricte légalité trop souvent incompatible avec la marche du temps.*

Cette révolution se fit avec le concours de tous les éléments d'ordre du pays (la volonté du chef ayant groupé en un seul faisceau toutes les différentes tendances politiques initiales) et amena, peu de temps après, le fascisme au pouvoir, sous la bannière de la monarchie nationale. M. Mussolini, président du Conseil, devait le proclamer deux ans plus tard, dans un discours tenu à Milan : « Ce régime ressort d'un principe indiscutable et inébranlable : la Monarchie *et la* Dynastie. »

Mais si l'évolution de la révolution fut pacifique, elle fut précédée par des troubles et par des échauffourrées, parfois sanglantes, dont la responsabilité doit être uniquement attribuée, quoi qu'on en dise, à la criminelle offensive communiste suivie fatalement par l'énergique représaille fasciste. Plusieurs villes d'Italie furent, hélas! de ce fait, le théâtre de luttes fratricides au cours desquelles bien des jeunes existences furent sacrifiées des deux côtés, mais le martyrologe des défen-

seurs de l'ordre dépasse de cent coudées la liste des pertes de ses agresseurs; si ce douloureux bilan était établi (mais les adversaires du fascisme s'en gardent bien), il détruirait, en Italie et à l'étranger, une légende mensongère qui est un des arguments les plus puissants de la propagande antifasciste.

Toutefois, pour arriver au pouvoir il fallait que le fascisme s'imposât à la Chambre des députés, et là la lutte n'était plus la même. Si, au cours de ces débats parlementaires, on pouvait opposer la logique des faits aux utopies, parfois généreuses, des républicains, le dur mépris aux perfidies des populaires, et la menace aux violences des socialistes, il fallait aussi désarmer et attirer, par le raisonnement et par la persuasion, d'autres adversaires du fascisme que leur respectabilité (malgré leur aveuglement) rendait, quoique autrement, tout aussi redoutables. Cette opposition recrutait surtout ses membres (étrange anomalie!) parmi les classes élevées du pays, et était largement représentée à la Chambre et au Sénat. Elle était composée, en grande partie (en dehors des affiliés aux loges maçonniques qui ne devaient rien perdre pour attendre), d'hommes timorés, qui tremblaient de peur à l'idée de toute atteinte, même lointaine, aux traditions constitutionnelles, et d'autres hommes encore qu'un long et, très souvent, honorable passé politique attachait, malgré tout, au culte, et je dirai même au fétichisme, de cette liberté *au nom de laquelle l'unité de l'Italie fut certainement accomplie, mais qui, petit à petit, s'était transformée en licence.*

C'est donc aussi, et surtout, à ces adversaires-là que Mussolini livra bataille à la Chambre en prononçant six discours qui furent ses seuls discours de député : bataille remarquable, autant par sa hardiesse que par sa tactique et sa rapidité, qui aboutit à la « marche sur Rome » le 24 *octobre* 1922.

Cette « marche » fut la première victoire de la révolution fasciste. On frémit en pensant à ce qui aurait pu arriver si une volonté auguste n'avait pas arrêté providentiellement le geste impie, et maladroit en même temps, du président Facta décrétant l'état de siège à Rome : l'armée opposée aux chemises noires, la lutte fratricide, la guerre civile. Le roi, dont le courage patriotique et la fermeté décisive avaient déjà sauvé le pays à certains moments graves de la grande guerre, le sauva à nouveau cette fois-ci. Il comprit immédiatement de quel côté était le danger, et, usant de son droit royal, il n'hésita pas à écarter le chef du gouvernement qui mettait l'État en péril en se cramponnant à la « légalité », et à le remplacer par le chef des révolutionnaires qui voulait le sauver par la « rébellion ».

Ce jour-là, une foule surprise et frémissante d'émotion patriotique acclama frénétiquement le long cortège des chemises noires auxquelles

s'étaient jointes les chemises bleues des nationalistes, qui parcoururent pendant six heures de suite les rues pavoisées de la capitale. Plus de trois cent mille hommes, la fleur de la jeunesse italienne, escortés de vieillards, de femmes et d'enfants, défilèrent librement (car aucun service policier ne gardait les voies), sous le palais du Quirinal, le bras tendu vers le balcon d'où le souverain, ayant à ses côtés le généralissime Diaz et le grand amiral Thaon di Revel, saluait militairement, ému et grave, le flot montant des saines énergies nationales.

Ce cortège se déroula d'abord à la lumière du jour, et ensuite longtemps encore à la lumière des flambeaux qu'il fallut, la nuit étant survenue, apporter sur le balcon royal. Un seul homme manquait à cette apothéose : Mussolini ne parut pas. La foule qui le cherchait anxieusement des yeux et du cœur apprit, plus tard, qu'il était déjà enfermé dans son cabinet présidentiel, plongé dans le travail d'organisation de la grande œuvre qu'il venait de commencer.

Le rétablissement moral d'un grand pays que l'incompétence ou la faute de certains hommes de gouvernement avait exposé aux dangers d'après-guerre (dangers que d'autres pays, hélas! ne purent éviter) fut suivi de près par son rétablissement matériel et économique; tout ceci en un laps de temps très court et, officiellement, grâce à six discours qui mirent en lumière, à la Chambre, la raison d'être du fascisme et son inébranlable volonté d'atteindre son but envers et contre tous. « Voyez donc, » s'écrieront des orateurs politiques, « l'importance de la parole, dont on se moque trop souvent! » Qu'ils n'oublient pas pourtant que Mussolini, orateur, a dit : « L'esprit seul existe, et rien d'autre! »

M. Roberto Cantalupo, l'éminent député de Salerne, que son talent d'écrivain et sa foi politique mettent au premier plan des hommes de l'Italie nouvelle, a eu l'excellente idée d'écrire l'histoire de l'avènement du fascisme au pouvoir en se servant des textes de ces discours magistralement résumés par lui dans un article paru dans la Tribuna *de Rome du 20 mai 1928. Histoire brève et précise, qui donne au lecteur l'impression d'assister aux débats passionnants de ces séances mémorables, et d'entendre la voix du chef.*

Je suis très heureux que M. Cantalupo m'ait permis de reproduire ce « document historique », et je m'excuse auprès de lui si je n'ai pu réussir à rendre par ma traduction toute la beauté et toute la force de son article. L'esprit seul existe, *a dit Mussolini; j'espère, du moins, en avoir fidèlement rendu l'esprit pour les lecteurs français. Chacun d'eux est libre de juger à sa guise l'*événement *qui est analysé, mais aucun d'eux, j'en suis certain, ne pourra nier son importance considérable pour l'évolution de la politique italienne et son influence profonde sur l'orientation de la politique générale.* — Camastra.

Du 21 juin au 19 juillet 1922 le « député » Mussolini prononça six discours à la Chambre ; tous très brefs.

Le résumé de ces discours forme le meilleur article sur la conquête du pouvoir gouvernemental de la part du fascisme. Dans leurs textes (recueillis par l'agence « Alpes ») on trouve, racontée pour ainsi dire « avant la lettre », l'histoire des événements qui se déroulèrent peu de temps après.

Le 21 juin 1921, Mussolini fit une charge à fond à la Chambre contre la politique étrangère de Sforza, en réclamant pour l'Italie de Vittorio Veneto un rôle général plus important en Europe, et il entreprit, en même temps, une critique impitoyable de la décadence du socialisme : critique basée sur la lâcheté du parti officiel à l'égard du communisme. Il n'en tira aucune conclusion, il ne fit aucune menace, il ne donna aucune indication, même très vague, au sujet du programme du fascisme ; il se borna à montrer l'état d'âme de ce mouvement politique en opposition avec la pusillanimité intérieure et extérieure de l'Italie de 1921. La valeur morale de ce premier discours était constituée par le fait que, étant prononcé au cours de la discussion sur la réponse à faire au discours de la couronne, il annonçait indirectement au souverain que la jeunesse qui avait gagné la guerre exigeait enfin de représenter la nation. Le lendemain le journal socialiste *l'Avanti* écrivait que le discours n'aurait aucune portée politique ; mais le président du Conseil Giolitti, qui avait déclaré, le jour même de l'offensive mussolinienne, que son ministère « représentait la grande majorité du pays », donnait sa démission le 27 juin. La première phase de l'action révolutionnaire de Mussolini, député, avait duré six jours. Les troubles de Sarzana eurent lieu un mois plus tard. Le député Mussolini reprend la parole à la Chambre pour recommander l'apaisement ; il affirme que nulle action du gouvernement, ou des partis adversaires, n'aura le pouvoir d'affaiblir les forces politiques et militaires du fascisme ; il déclare que ce dernier est décidé à accepter la paix, si c'est possible, et à entreprendre « la lutte jusqu'aux extrêmes conséquences », si c'est nécessaire. Il a abandonné l'attitude de critique en commençant une action qui, à mesure, deviendra toujours plus organisée et plus rapide. On voit clairement qu'il a déjà tracé mentalement les grandes lignes du programme, puisque le 23 juillet, devant les preuves toujours plus graves de l'impuissance organique du ministère Bonomi, il fait prendre au fascisme, qui déjà agite violemment la vie nationale, une position parlementaire bien plus avancée en s'adressant aux socialistes au nom de « la plus combative, de la plus spontanée, de la plus jeune, de la plus courageuse et, enfin, de la plus dénuée de préjugés entre les forces de l'ordre ».

Il propose aux adversaires un pacte de pacification nationale : ce pacte sera signé dix jours plus tard, le 3 août, par les représentants du fascisme et par ceux du socialisme. Grâce à ce troisième discours, Mussolini prend déjà posture de chef de gouvernement. Il repousse

dans l'ombre l'invisible et *insensible* ministère Bonomi et, dès ce moment, il se met en contact direct avec le pays, en dehors du gouvernement et du Parlement, en assumant pour le fascisme toutes les responsabilités initiales. Il dit ce jour là : « Je ne puis pas accepter l'équation entre un mouvement comme celui du fascisme qui provient d'un idéalisme patriotique exaspéré tendant à rétablir énergiquement l'autorité de l'État, et un mouvement qui, au contraire, se rue contre l'État pour le démolir. » Il prononce ensuite ces paroles (les seules, au cours de cette phase de sa vie parlementaire où on puisse trouver une allusion au programme futur économique et social du fascisme) : « Nous ne voulons pas conserver éternellement des institutions devenues fautives et insuffisantes. »

L'été entier se passe, les socialistes l'emploient uniquement à violer le pacte de pacification et à rallumer la guerre civile, ils vont jusqu'à déclarer qu'ils avaient signé le pacte à seule fin de désarmer le fascisme et de permettre au gouvernement de l'écraser. La Chambre des députés prend ses vacances.

Le 1er décembre (quatrième discours), Mussolini parle durement de la politique intérieure et extérieure. Aux socialistes qui continuent à combattre violemment le fascisme, il adresse ces paroles : « Du moment que vous vous êtes placés sur le terrain de la force, vous n'avez plus le droit de vous plaindre si le fascisme vous attaque. » Et au ministre Bonomi : « Vous n'avez aucune sorte de politique, tandis que le fascisme a une politique nationale personnelle ; je vous préviens qu'il est déjà devenu une indestructible force politique, sociale et militaire. » Il avertit que dans le cas où Nitti tenterait de prendre le pouvoir, le fascisme le combattrait sans merci. Il constate qu'un éventuel ministère Giolitti ne dépasserait pas les proportions d'un épisode purement parlementaire. Il dépeint la situation comme irrémédiablement immobilisée, puisque la crise politique n'est tranchée ni par le pays ni par le Parlement et court le risque de se prolonger à l'infini. « Pendant ce temps l'Europe est en train de surmonter la période la plus grave de l'après-guerre, et pourra bientôt renouer les accords définitifs qu'impose la commune civilisation occidentale. Le jour de cette résurrection il faut que l'Italie soit unie, solidement groupée, délivrée des tracas intérieurs, de façon à pouvoir démontrer à l'univers qui nous regarde, que désormais notre vie n'est plus ni nationale, ni même européenne, mais mondiale, et que notre pays, qui a splendidement surmonté l'épreuve de la guerre, veut la paix, ce qui prouve qu'il est en mesure d'aborder la quatrième et la plus rayonnante étape de son histoire. » Mais pour être prête à affronter la grande épreuve extérieure, la patrie doit se débarrasser à l'intérieur de la crise matérielle et morale qui l'accable. Sera-t-elle résolue par le fascisme? Mussolini ne l'annonce pas encore par des paroles définitives ; celles-ci viendront plus tard, mais il dit : « Pour nous autres, fascistes, le dualisme entre la matière et l'esprit

n'existe pas, car nous avons éliminé cette antithèse par la synthèse de l'esprit. L'esprit seul existe et rien d'autre : ni cette salle, ni les choses, ni les objets qui défilent sur l'écran fantastique du cinématographe de l'univers ; et si cet univers existe, ce n'est uniquement que par la conception que notre pensée s'en fait et non pas indépendamment de notre pensée. C'est l'âme qui est revenue. Si vous partez de ce point de vue spirituel, vous comprendrez la raison pour laquelle il y a des gens qui ne veulent pas reconnaître que le fascisme n'est point un phénomène transitoire, mais, au contraire, un phénomène qui durera et qui se transformera. Je lutte pour le transformer. » Et le journal *l'Avanti* écrivait alors que Mussolini ne voulait ni la guerre ni la paix, en tirant cette conclusion que son incertitude annonçait l'imminente et « inévitable catastrophe » de la bourgeoisie italienne.

Nous sommes le 17 février 1922 : le fascisme armé et militant a complètement battu le socialisme des rues. C'est dans le Parlement que la plus lâche des passions révolutionnaires a trouvé son abri. Il existe un groupe de députés socialistes qui depuis plusieurs mois n'osent pas sortir de Montecitorio (palais du Parlement) où ils couchent et où ils prennent leurs repas ; c'est à l'intérieur de Montecitorio que le socialisme fait sa dernière tentative de destruction du fascisme. Pendant de longs mois la « motion Celli » fut préparée, — cette manœuvre avait pour but de décider la Chambre à consentir à la formation d'un ministère de concentration (démocrates, réformistes et populaires) pour entreprendre une politique antifasciste par tous les moyens quel'État peut mettre au service d'un ministère ; et le socialisme parlementaire aurait prêté son appui à cette politique. Mussolini a déjà lancé son avertissement à cet égard dans son journal *Il Popolo d'Italia :* « Les socialistes s'acharnent à la poursuite de l'absurdité. Une réaction socialiste gouvernementale contre le fascisme n'est pas possible ; si elle se produisait, elle apporterait au fascisme un bienfait immense. Nous sommes absolument rassurés à ce sujet. On ne peut rien faire contre nous. Pour croire que quelques mesures policières pourraient endommager sérieusement un parti tel que le parti fasciste, il faut être des inconscients, des imbéciles ou des malades. »

Mais les avocats du socialisme ne comprennent pas ce langage, et persistent dans leur manœuvre. Le 16 février, Bonomi, que la majorité dont il disposait a abandonné pour former une alliance des gauches favorables à la concentration antifasciste, paraît à la Chambre en qualité de président démissionnaire. Le même jour, la « motion Celli », qui vient d'être secrètement approuvée par les socialistes, essaye d'exclure du nouveau gouvernement les partis de l'ordre, et demande l'union pacifique des classes, l'obéissance aux lois, la participation des ouvriers à l'administration des usines et la reconstitution de l'unité économique des intérêts européens. Cette motion n'a qu'un seul but : isoler Mussolini et le parti de droite. Mussolini ainsi isolé

parle au nom du fascisme, du parti de droite et de la nation. Il s'associe à la première partie de la motion Celli qui demande la restauration de l'ordre et des lois, prend acte du fait que le socialisme, en y souscrivant, cesse d'être révolutionnaire et devient monarchique et légalitaire. Il déclare être absolument indifférent au sujet de la deuxième partie, c'est-à-dire à la participation des ouvriers à l'administration des usines, puisque le fascisme a d'ores et déjà son programme concernant les conseils de direction techniques. Il ne s'oppose pas à la troisième, qui demande la solidarité économique européenne, car il estime qu'une telle solidarité (qu'il ne croit pas possible du reste) serait surtout profitable au prolétariat italien. Tout ceci à l'égard d'une motion que Mussolini prend au pied de la lettre. Mais quel est, se demande-t-il, le but pratique de cette motion? Sans aucun doute, celui de porter au gouvernement la réaction antifasciste. Que les partis de gauche abandonnent ces illusions : un tel programme les conduirait à la ruine complète, car le fascisme détient des forces immenses dans le pays.

« Le mouvement fasciste n'est pas né dans mon cerveau et on ne peut pas le dominer par des mesures de police. Ce mouvement est lié à une profonde transformation économique qui est en train de se faire jour dans le pays : d'ici peu vous pourrez vous en convaincre. » Ce qui compte pour Mussolini c'est que chacun soit ce qu'il est : le fascisme, les démocrates, le socialisme : celui qui se trahit lui-même doit disparaître. C'est pourquoi le fascisme expose avec précision, en ce moment, ses signes caractéristiques qu'il est impossible de confondre avec d'autres. « Formez le ministère ou ne le formez pas. » A votre choix, faites-le de gauche ou de droite. Que l'on comprenne toutefois une chose afin d'éviter un saut dangereux dans le vide : « On ne peut ni affronter ni écraser le fascisme. » Mussolini et la droite votent en faveur de la motion Celli. Le désarroi est général. Un député socialiste essaye de faire ajouter au texte ces paroles : « afin d'empêcher au moins les conservateurs de voter favorablement, en faisant des vœux pour un ministère de gauche. » Cela ne sert à rien : la manœuvre a échoué. Un député démocrate présente un ordre du jour désapprouvant la politique du gouvernement : seuls les réformistes et les populaires votent en faveur de Bonomi, tous les autres votent contre lui : Bonomi est renversé du pouvoir. Le pays accable de son mépris le socialisme : déjà Mussolini gouverne l'Italie.

Le 19 juillet la situation n'a pas changé : sinon que Facta est à la place de Bonomi. Ceci donne au gouvernement un caractère plus accentué de comique vaudevillesque. Le fascisme est le maître absolu du pays. Des provinces entières lui sont redevables du salut et de la paix, la nation lui doit le sentiment de la sécurité du lendemain. Mussolini a fait entendre sa voix dans presque toutes les villes d'Italie, afin de préparer idéalement et matériellement l'assaut.

Le *Popolo d'Italia*, son journal, est le premier journal de la révo-

lution nationale qui ait des racines dans l'âme populaire depuis le *Risorgimento*. Si la situation parlementaire n'a pas changé, l'Italie, par contre, est tout autre.

Mussolini arrive comme un bolide à la Chambre des députés, le jour même où le groupe socialiste, profitant de la crise du ministère Facta, tente une seconde fois de provoquer la formation d'un gouvernement antifasciste, et il prononce un discours : son dernier discours de député. Mais le député Mussolini n'existe déjà plus à ce moment : celui qui parle est l'homme qui, après avoir préparé la révolution, la proclame. Il est en dehors du Parlement, puisque le Parlement est en dehors du pays ; il est l'incarnation du pays. Au début de son discours il donne aux députés fascistes l'ordre péremptoire et global de voter contre le gouvernement. Ensuite il lance solennellement d'un ton impressionnant de fermeté le dernier avertissement : « Il faut détruire les malentendus : le malentendu de la collaboration socialiste ; car le socialisme ne peut collaborer avec aucun gouvernement, puisqu'il n'est plus un parti organique et unitaire, mais une série de petits groupements variés et ennemis entre eux. Le malentendu du gouvernement Facta, qui vit de l'aumône de tous ceux qui n'ont pas la force d'en constituer un eux-mêmes, ce qui est honteux, « même au simple point de vue humain ». Le malentendu fasciste qui existe du fait que le fascisme a soutenu jusqu'à hier le ministère Facta, c'est-à-dire un ministère légalitaire, tandis qu'il déploie dans le pays une action révolutionnaire à main armée. Le fascisme dira bientôt s'il veut être un parti légalitaire de gouvernement ou bien un parti d'insurrection ; dans ce dernier cas, il ne pourra plus faire partie d'aucune majorité et il ne sera probablement plus tenu de siéger à la Chambre. C'est pourquoi le problème de la succession au ministère Facta ne nous préoccupe pas. »

« Aucun ministère, ayant dans son programme l'action des mitrailleuses contre le fascisme, ne pourra se soutenir en Italie. Nous avons dans le pays des forces très nombreuses, très disciplinées, très fortement organisées. Si cette crise aboutit à la formation d'un ministère qui puisse résoudre le problème irritant et inquiétant de l'heure actuelle, c'est-à-dire le problème de la pacification, nous l'accueillerons de grand cœur, et nous nous efforcerons de convaincre tous nos partisans de la nécessité de l'ordre, du travail et de la discipline ; mais si, au contraire, un gouvernement de violente réaction antifasciste devait être le résultat de cette crise, nous réagirons avec la plus grande énergie et la plus rigide inflexibilité. Nous répondrons à la réaction par l'insurrection. Personnellement je préfère le premier cas pour des raisons nationales et humanitaires en même temps. Je préférerais enfin que le fascisme parvînt à prendre part à la vie de l'État, à travers une saturation légale qui serait la préparation à la conquête légale. J'ai fini. » Il avait cessé d'avertir. Le soir même le ministère Facta est battu, mais personne n'est plus capable de

former un ministère, et Facta ne quitte pas son fauteuil. Il devait l'occuper encore dix semaines ; les dernières semaines nécessaires à Mussolini pour organiser militairement la *Marche sur Rome*. Mussolini n'avait voulu être député que pour pouvoir expliquer directement au régime libéral-démocrate le dilemme de la nouvelle génération, et pour le résoudre dans cette salle même qui devait devenir le siège matériel de la transformation de l'Italie.

Ses six discours marquent les six temps de l'action insurrectionnelle. Étroitement unis par un lien logique et sentimental très solide, ils se suivirent avec une telle progression de ton, d'argumentation, de volonté et d'action, qu'ils mirent clairement en lumière par leur conclusion finale (c'est-à-dire par l'acceptation de toutes les responsabilités devant l'histoire) la moralité fondamentale de cette insurrection et son développement harmonieux et fatal.

Le fait historique a son origine dans ces six discours du député Mussolini : il fut préparé, il fut voulu, il fut organisé, il fut annoncé par eux : il fut, en un mot, *créé* par eux.

On est frappé, en lisant ces discours aujourd'hui, par la force et par les qualités essentielles de logique qui s'en dégagent : ils sont, comme je l'ai dit plus haut, et c'est ce qui en augmente l'intérêt, l'histoire véridique, écrite à l'avance, des grands événements qui suivirent.

Roberto Cantalupo.

LES LETTRES

MAGIE NOIRE

M. Paul Morand a entrepris d'écrire une *Chronique du vingtième siècle* dont nous connaissons aujourd'hui trois volumes. Dans le premier, *l'Europe galante*, il avait peint l'Europe d'aujourd'hui, en quelques esquisses rapides, selon le procédé qui fit le succès d'*Ouvert* et *Fermé la nuit*. Le second, *Bouddha vivant*, était un coup d'œil sur l'Asie. Voici le troisième, *Magie noire :* c'est une promenade chez les nègres. Un quatrième ouvrage nous est promis, dont le titre n'est pas encore donné. Comme la race rouge a presque disparu, on se demande de quoi sera fait le complément de ces essais d'ethnologie contemporaine. En attendant, disons tout le plaisir que nous avons eu à lire *Magie noire*, qui est probablement un des meilleurs livres de M. Paul Morand.

Une condition est essentielle pour la réussite de livres comme ceux-là, qui sont, en somme, des reportages de grande classe : la nouveauté du sujet. Nous demandons surtout, aux aperçus de nos écrivains voyageurs sur le monde qu'ils parcourent, de la fraîcheur et de l'ingéniosité. Ce que nous redoutons le plus, c'est d'en sentir le caractère superficiel. C'est pourquoi un pays dont on a trop parlé risque de fournir un livre décevant. M. Paul Morand n'avait pas évité cet écueil, en publiant *Bouddha vivant* à un moment où l'Asie avait inspiré de nombreux écrivains. Il est plus heureux aujourd'hui, en nous rapportant ses impressions d'un voyage chez les noirs des deux continents.

Ce n'est pas que nous manquions de livres sur les nègres, livres qui forment le fond de la littérature de voyage. Mais, comme il n'y a jamais rien d'absolument nouveau, un écrivain peut être servi, en revanche, par une nouveauté de circonstance, s'il sait la saisir au bon moment. Il n'est pas douteux que les noirs ont pris, sinon dans notre vie profonde, au moins dans nos arts et nos spectacles, une place qu'ils n'avaient pas il y a trente ans. Ils font partie du décor de nos soirées et de nos distractions. Notre musique a été modifiée par les airs qu'ils nous ont apportés. M. Paul Morand écrit : « Dans les bars d'après l'armistice, le jazz a des accents si sublimes, si déchirants que, tous, nous comprenons qu'à notre manière de sentir il faut une forme nouvelle. Mais le fond? Tôt ou tard, me disais-je, nous devrons répondre à cet appel des ténèbres, aller voir ce qu'il y a derrière cette impérieuse mélancolie qui sort des saxophones. » Est-ce à dire que M. Paul Morand ait pénétré l'âme des nègres? N'exagérons rien. Tout de même, derrière les aspects pittoresques de leur vie, c'est leur portrait moral dont il a voulu saisir et noter les traits. Et c'est surtout par là que son livre est intéressant.

Ce portrait moral est moins celui de quelques individus que celui de toute la race dont ils sont les représentants symboliques. M. Paul Morand a toujours eu cette vision, plus large qu'approfondie, des peuples qui couvrent la terre. Peut-être la tient-il de son métier : les peuples sont classés dans son œuvre avec autant d'ordre qu'ils sont répartis, au Quai d'Orsay, entre la direction des affaires d'Europe, celle des affaires d'Asie, etc... Dans ses « Nuits », chaque nouvelle valait surtout comme tableau synthétique de tout un pays. Un don d'expression poétique lui sert à mettre en œuvre le butin de son intelligence, et à faire passer dans la littérature ses connaissances de diplomate.

Nous retrouvons, dans *Magie noire*, ces personnages qui ne s'appellent plus la Scandinavie ou l'Irlande, mais les États-Unis, l'Afrique centrale, les Antilles. Seulement, ils ne sont ici que les comparses du héros principal : le nègre. Entre le Congo, Haïti et New-York, comment se développe la race noire? Quelles sont ses réactions en face de certains obstacles? Quelles forces l'animent, quelles faiblesses la diminuent? Voilà ce qui a attiré la curiosité de M. Paul Morand, au point de lui faire parcourir, nous dit-il, vingt-huit pays nègres, dans un voyage de cinquante mille kilomètres.

Vis-à-vis de la puissance américaine, les noirs des Antilles et du sud des États-Unis apparaissent d'abord à l'observateur comme une horde débile, incapable de soutenir une rébellion tenace contre la tyrannie blanche. Le danger, si leur esprit enfantin s'éveille un peu,

est que ces misérables, dont la condition n'est guère supérieure à celle des esclaves de naguère, soient une proie toute destinée au communisme. Les noirs qui cultivent le coton et la canne à sucre sont, avec les jaunes qui travaillent dans les rizières et les plantations de caoutchouc, les véritables prolétaires de l'univers. La propagande de Moscou les atteindrait aussi facilement qu'elle a gagné l'Extrême-Orient. Mais quelle serait la force d'une république soviétique aux Antilles, le jour où une escadre américaine se mêlerait de rétablir brutalement l'ordre que l'Amérique du Nord maintient avec intransigeance chez elle et autour d'elle? Quelle obstination faut-il attendre de peuples rendus naturellement serviles par une longue tradition d'esclavage? C'est sur un autre terrain que se déroulera la lutte des noirs contre les blancs.

Les noirs ont, en leur faveur, leur nombre toujours croissant. Leur multiplication prodigieuse les assure d'une force d'invasion qu'il est à peu près impossible de repousser. Des quartiers nègres ont entamé les grandes villes américaines. La marée noire ne cesse de monter. Mais cette invasion est encore plus intéressante par sa qualité que par sa puissance. Elle n'a pas la brutalité d'une chevauchée de Mongols ou d'un débarquement de Normands, qui met brusquement tout un pays à la merci d'une race étrangère. C'est quelque chose de beaucoup plus nuancé, au sens propre du terme, puisque entre le noir et le blanc il faut tenir compte de toute la gamme des métis, dont les moins colorés sont pour les blancs des rivaux mieux dissimulés. D'autre part, les mulâtres ont une histoire, un passé. Par là, le problème noir en Amérique acquiert ce qui aurait pu lui manquer : le recul, l'ampleur, la complexité des plus beaux problèmes ethnologiques. Les noirs, dans la brève histoire de l'Amérique, sont souvent un des éléments les plus anciens ; leur sang mêlé charrie parfois de plus vieilles traditions que celui des blancs qui les traitent en parias. Tel mulâtre de Louisiane ou de Virginie possède un double titre à être haï du puritain anglo-saxon de Chicago : d'abord comme homme de couleur, puis pour avoir gardé, par hérédité et par influence morale, un peu du caractère du colon français, c'est-à-dire du Latin, qui fut autrefois le maître de ses aïeux. Pour peu que l'on accentue le caractère des deux antagonistes, leur lutte fera moins songer à la défense d'un peuple civilisé contre un assaut barbare qu'à un conflit entre deux aspects différents de la civilisation : d'un côté, un homme nanti des plus grands progrès matériels, mais un esprit tout d'une pièce, enfermé dans une doctrine étroite ; de l'autre un être que sa condition matérielle rend inférieur, mais que le mélange des sangs a doué de qualités plus subtiles et plus fines, privilèges des vieilles

races. Et nous ne saurons pas nous défendre de sympathie pour ce métis en qui nous reconnaissons le charme des créoles de notre histoire coloniale, ses cousins assez proches. Il y a là assurément un des aspects les plus curieux du problème noir aux États-Unis, et l'un de ceux que M. Paul Morand nous a le plus nettement indiqués.

Il n'est pas d'étude ethnologique qui ne s'achève par une recherche sur les croyances religieuses. L'histoire des races est inséparable de l'histoire des religions. La tradition d'un culte, aussi bien que celle d'une langue ou que la survivance d'un caractère physique, permet de suivre à travers les siècles le fil des descendances ethniques. M. Paul Morand a terminé son exploration du monde noir par un voyage en Afrique, terre originelle de tous les nègres de l'univers. Ce qu'il y a trouvé de plus remarquable, ce sont les cultes fétichistes, qui sont la clef de toutes les superstitions de la race noire. A travers des vicissitudes susceptibles de la transformer complètement, elle reste fidèle à des croyances aussi puériles qu'impérieuses. C'est sa faiblesse que de demeurer attachée, en dépit de toute civilisation, à des terreurs mystiques sans nulle portée morale ou philosophique. C'est par là qu'elle reste une race inférieure.

Voilà sans doute les réflexions qui sont venues à l'esprit de M. Paul Morand en visitant les peuples noirs. Ces réflexions, il les suggère à son lecteur, en se gardant bien de les exprimer lui-même. Il ne fait, à son habitude, que conter des histoires, des nouvelles. C'est le genre dans lequel il est passé maître. Le plaisir est double quand le conteur sait non seulement nous faire voir mais nous faire comprendre le monde où il nous entraîne. Nous aimons à suivre, dans le passé, les investigations des historiens qui s'efforcent de démêler nos origines et de définir les apports des races qui nous ont formés. Dans le même ordre d'idées, M. Paul Morand a saisi sur le vif un événement qui se déroule sous nos yeux. Derrière les faits divers de la vie américaine, il a discerné l'évolution d'une race qui, importée, il y a trois siècles, de l'autre côté de l'océan, gagne peu à peu le continent où on l'a amenée. Il ne pouvait pas trouver meilleure occasion d'enrichir d'un bon livre la littérature de voyage, avant que la veine en soit épuisée.

André Rousseaux.

LES SCIENCES

LE PÔLE NORD

Le drame dont les péripéties continuent à se dérouler sur la banquise glacée qui entoure le pôle Nord, a provoqué dans le monde entier une émotion légitime. Le sort du général Nobile et de ses compagnons a été l'objet de toutes les inquiétudes ; mais ces inquiétudes sont devenues plus angoissantes encore lorsqu'on fut sans nouvelles des courageux sauveteurs, Guilbaut et Amundsen, partis en hydravion pour voler au secours des naufragés italiens.

De ceux-ci, seul leur chef, le général Nobile, avait été sauvé : il a été recueilli le premier par un avion de secours qui l'a transporté jusqu'à un navire où il était à l'abri de tout péril, comme il l'a télégraphié lui-même par T. S. F. à ses compagnons demeurés sur la glace. Espérons que l'on puisse également sauver ceux-ci, et retrouver Guilbaut et Amundsen !

Quel est donc l'attrait puissant qui pousse tant d'hommes courageux à affronter les plus grands périls, les plus dures fatigues pour poser le pied à ce point mathématique où viennent converger tous les méridiens de la terre? Y a-t-il un intérêt scientifique supérieur à risquer des vies humaines précieuses pour obtenir un résultat qui compense ce risque par une importance exceptionnelle? Nous allons voir qu'il n'en est rien et que c'est surtout une question d'amour-propre qui pousse les explorateurs arctiques à vouloir planter le pavillon de leur pays au point même où passe l'axe de rotation du globe terrestre.

*
* *

Tout d'abord, du point de vue géographique, le fait d'aller au pôle même ne nous apprend rien du tout.

On sait, en effet, qu'à ce pôle, il n'y a rien, rien que la banquise formée par la surface congelée de la mer. On a atteint ce pôle plusieurs fois déjà, à pied, et on l'a survolé en dirigeable et en avion. Jamais on n'y a observé la moindre trace de continent ou d'îles : c'est l'étendue sans fin de l'immense linceul blanc qui s'offre au regard du voyageur. Nanssen, au cours de son immortel périple qui l'avait fait passer tout près de ce point si convoité, avait, à travers l'épaisseur de la glace, effectué des sondages pour connaître la profondeur de l'océan arctique dans la région circumpolaire : il a trouvé partout des profondeurs voisines de 3 000 mètres, ce qui confirme d'une façon merveilleuse cette loi de l'opposition diamétrale des continents et des mers, énoncée par les géophysiciens, et qui voulait que le pôle Nord fût situé au milieu d'une mer profonde, puisque le pôle Sud est, au contraire, placé au milieu d'un massif continental d'une altitude très importante.

Donc, du côté géographique, la conquête du pôle Nord ne présente pas d'intérêt spécial, puisqu'on sait dans quelles conditions il se trouve. Restent les côtés scientifiques accessoires de l'expédition : le magnétisme terrestre, la météorologie, la géodésie. Y a-t-il, dans ces diverses directions, des questions à résoudre dont la solution ne se puisse trouver qu'au pôle même de la terre?

Ce n'est pas vers le pôle géographique que se dirigent les aiguilles aimantées de nos boussoles : c'est vers un autre point de la terre que l'on appelle le pôle magnétique. Or ce point est situé très loin du pôle Nord : il se trouve dans une presqu'île faisant partie du territoire du Canada, à l'extrême nord de celui-ci. Cette presqu'île porte le nom de *Boothia Felix*, et le pôle magnétique y est placé à une latitude d'environ 70 degrés, c'est-à-dire à une distance de plus de deux mille kilomètres du pôle Nord lui-même. C'est autour de ce pôle magnétique qu'il est intéressant de poursuivre des études de longue haleine, car il subit, à la surface de la terre, des déplacements continus et importants qui ont été mesurés à plusieurs reprises, et en dernier lieu par de courageux explorateurs danois qui ont passé de longs mois à en suivre les capricieuses randonnées. Là, l'intérêt est grand à scruter les lois du magnétisme terrestre, à cause de l'importance énorme que présente leur connaissance pour la navigation maritime et, aujourd'hui, pour la navigation aérienne.

La question des aurores polaires, si pleine d'intérêt à cause des clartés qu'elle nous apporte sur la constitution des couches élevées de l'atmosphère terrestre, est également intéressante à étudier, mais autour du pôle magnétique. C'est en effet ce dernier pôle et non le pôle Nord lui-même, qui est le centre autour duquel se répartissent ces lignes d'égale fréquence des aurores, dessinant des courbes vaguement circulaires et concentriques, auxquelles les géophysiciens ont donné le nom d'*isochasmes*. Ce sont les environs du pôle magnétique qui sont le lieu par excellence où il est intéressant d'étudier ces orages magnétiques qui accompagnent toujours l'apparition des aurores polaires et qui se traduisent par des déviations des aiguilles aimantées, dont la manifestation arrive jusqu'à leur affolement complet; et, chose remarquable, ces perturbations dans les éléments du magnétisme terrestre coïncident avec l'apparition, à la surface du globe solaire, de taches dont le nombre ou les dimensions sont exceptionnelles.

*
* *

Reste la question de la météorologie.

Il est certain que les variations dans les limites de la banquise, dans le nombre des icebergs détachés des glaciers épais qui recouvrent les terres polaires et qui s'en vont, en nombre variable suivant les années, flotter sur l'océan Atlantique Nord, au grand danger des navires qui circulent dans ces parages, ont sur la climatologie en général, et sur celle de l'Europe septentrionale en particulier, une influence considérable. Il est certain, par conséquent, qu'il serait non seulement utile, mais nécessaire, d'approfondir davantage les lois de la météorologie des régions polaires, afin d'éclaircir celles qui, bien obscures encore, régissent la météorologie continentale.

Mais, ces lois mystérieuses et si importantes, ce n'est pas au pôle même qu'on aura chance d'en découvrir l'énoncé : c'est dans les régions circumpolaires qu'il faudrait en tenter et en poursuivre l'étude systématiquement et scientifiquement organisée. Et, pour cela, ce n'est pas une station isolée et temporaire qui pourrait fournir les résultats cherchés : il faudrait organiser plusieurs stations, sur les côtes situées à l'extrême nord des continents européen, américain et asiatique. Ces stations, où habiteraient en permanence des savants, des observateurs consciencieux et dévoués, seraient en liaison, par T. S. F., aussi bien entre elles qu'avec les régions habitées. Elles pourraient ainsi communiquer en permanence les résultats de leurs observations continues, et demander du secours en cas de nécessité.

Dussé-je passer pour réactionnaire, je concevrais très bien que l'on fît appel, pour cela, à des moines, habitués. par leur vocation même, à vivre isolés, à faire abstraction de leurs convenances personnelles, de leurs aises, de leur volonté même pour obéir à la discipline que leur impose une règle sévère volontairement acceptée Ces religieux trouveront toute naturelle cette existence de privations, exempte de toute distraction possible et consacrée au travail : ils l'accepteront, non par amour de la gloire, mais pour l'amour de Dieu à qui ils ont consacré leur vie. Leurs travaux, on peut en être certain, seront effectués avec une conscience sans égale, et les observations qu'ils accumuleront ainsi seront doublement précieuses pour la science, à la fois par leur quantité et par leur qualité. L'exemple des couvents de Bénédictins est là pour confirmer mon dire.

Mais, pour réaliser un tel programme, il faudrait qu'une entente internationale préalable en dressât les grandes lignes et en assurât l'exécution. Ce serait une œuvre tout indiquée pour la Société des Nations qui trouverait là un moyen inespéré de montrer enfin qu'elle sert à quelque chose, et de justifier, en partie tout au moins, les frais énormes de son installation et de son trop coûteux entretien.

*
* *

Ainsi, rien, au point de vue scientifique, ne justifie cette ardeur qui pousse tant d'hommes de valeur à vouloir atteindre le pôle même et à risquer, dans ce but, de généreuses folies.

Mais il y a mieux : ce pôle tant convoité, ce pôle est un point insaisissable et qui n'est jamais, deux secondes de suite, au même endroit de la surface du globe terrestre. Les astronomes ont, en effet, découvert au cours du demi-siècle qui vient de s'écouler, que le pôle Nord est un pôle voyageur, qui décrit à la surface de la terre une courbe capricieuse, une sorte de spirale irrégulière qui ne se ferme jamais et qui repasse à un même méridien au bout d'une période de quatre cent trente jours. Voici, très résumée, l'histoire de cette découverte remarquable.

Les astronomes des observatoires de Berlin, de Potsdam et de Prague avaient constaté au cours d'observations quotidiennes faites avec une précision et une conscience parfaites, que la latitude de leurs observatoires respectifs semblait varier d'une façon continue, et que l'amplitude de cette variation était de l'ordre d'un dixième de seconde d'angle. La continuité du résultat ne laissait de place à aucun doute : aussi, soumirent-ils le cas à l'Association géodésique internationale, qui conclut à un déplacement continu du pôle terrestre.

Mais il fallait une preuve matérielle. Si le pôle se déplace en se rapprochant de Prague et de Berlin, inversement, il doit éloigner des lieux situés à la même latitude, sur le méridien exactement opposé. On décida donc d'installer un observatoire à Honolulu, dans les îles Hawaï, et d'y observer, avec des instruments identiques, les variations continues de la latitude.

L'observation confirma la théorie : pendant que les latitudes diminuaient à Potsdam, elles augmentaient de la même quantité à Honolulu. C'était donc le pôle qui « oscillait ». On reprit ces expériences en les étendant à six observatoires également espacés à la surface de la terre, et l'on put, en quelques années, construire « par points » la courbe des déplacements du pôle qui accomplit son périple en quatre cent trente jours, restant toujours à l'intérieur d'un carré qui aurait trente mètres de côté !

Ainsi ce pôle dont la conquête suscite tant d'héroïsmes, est un point insaisissable ; si un voyageur y plante le drapeau de son pays, le lendemain le pôle est ailleurs. Serait-il donc l'image du bonheur ici-bas?

Alphonse Berget.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. FERDINAND BOUGÈRE

La droite, qui fut si nombreuse, la droite pure est maintenant décimée. Le fameux glissement à gauche a poussé tous les parlementaires, ou presque, à prendre l'étiquette républicaine. Il n'en faudrait point conclure que les députés ont cessé, en majorité, d'être conservateurs, et les électeurs encore moins. Il ne faudrait pas conclure non plus à une croissance de prestige pour les institutions que la France s'est, paraît-il, librement données. Tout le monde veut être de gauche, ce qui signifie exactement que personne n'en est plus. Il y a des démagogues à la Chambre, dans tous les groupes. Mais des républicains, des vrais, il n'y en a sans doute pas beaucoup dont la foi tiendrait contre une crise de régime, et il est permis de supposer que les plus fermes dans leur conviction démocratique ne sont pas forcément ceux qui ont l'étiquette la plus rouge.

Mais, enfin, à considérer simplement les choses telles qu'elles s'avouent, il n'y a plus à la Chambre que dix députés qui ont appartenu à l'ancienne droite, et qui, maintenant encore, ont évité de s'agréger à un groupe d'étiquette républicaine : les marquis de La Ferronnays et de Juigné, M. Le Cour Grandmaison, M. d'Andigné, M. Ferdinand Bougère, M. Taudière, M. de Rodez-Bénavent. Et faut-il compter parmi ces survivants de la droite M. Xavier Vallat, M. Rochereau, et M. de Ramel, qui n'ont jamais été élus expressément comme hommes de pure droite? Aussi bien, ces députés siègent simplement à la réunion des non-inscrits. Ils y voisinent avec des hommes de tendances diverses

qui, pour des raisons diverses, n'ont pas voulu s'astreindre à la discipline présidentielle et lorsqu'ils se réunissent, pour désigner des commissaires, M. Ferdinand Bougère les préside.

M. Ferdinand Bougère est le doyen d'élection de tous les hommes que j'ai cités, puisqu'il siège au Parlement depuis 1898, et que, depuis cette époque, sa deuxième circonscription d'Angers lui est demeurée fidèle. Non seulement M. Bougère est le doyen de la droite, mais il est un des doyens de la Chambre, puisqu'il ne compte comme anciens que M. Thomson, M. Georges Leygues, M. Pichon et M. Laniel. C'est donc un vieux parlementaire, encore qu'il n'ait point atteint la soixantaine, une physionomie familière et charmante, devant laquelle, s'il le permet, il convient de s'arrêter.

M. Bougère est élu moins comme homme de droite que comme représentant ces traditions précieuses si profondément enracinées encore dans le pays d'Ouest, avant que la mystique démocratique ne vînt obscurcir le clair jugement des populations. Ce qui caractérise en effet ces populations de l'Ouest, c'est moins l'adhésion à une formule politique que la fidélité à des traditions patriarcales et à des familles qui les représentent. Il est permis de dire que cette fidélité n'a jamais failli à ceux qui en étaient dignes, et qui considéraient leur mandat comme la pratique d'un exemple constant, et le noble exercice d'un grand devoir. Les populations des environs d'Angers sont donc fidèles aux Bougère pour les mêmes raisons que celles du pays d'Ancenis, par exemple, demeurent groupées autour de M. de la Ferronnays. C'est un bon terrain, disait un de ces représentants, mais il faut l'ensemencer.

Donc, l'Anjou est resté fidèle aux Bougère. Car on a dit longtemps : les Bougère. Ferdinand Bougère a été précédé au Parlement par son frère Laurent, qui était député de Segré, et l'un des parlementaires les plus pittoresques de son temps : son amical souvenir n'est point encore effacé. Mais qu'il était différent de Ferdinand, si courtois, si mesuré, si discret, d'une ironie toute en nuances! Laurent était un gaillard formidable, haut en couleur, truculent, parfait gentleman, au reste, et comme on comprenait bien son immense et cordiale popularité! Ferdinand Bougère, je l'ai dit, est plus discrètement combatif. Il est issu d'une très vieille famille de notaires et de banquiers, de la plus haute bourgeoisie conservatrice d'Angers. Célibataire déterminé, il a toujours aimé les voyages, et rien ne lui plaît mieux encore que de s'envoler vers l'Italie et ses trésors d'art. Car M. Bougère est un connaisseur d'art averti. Comme les grands parlementaires de sa génération, qui ne vivaient point sur la place publique, il faut distinguer en lui l'homme public et l'homme privé. Sans doute, ses qualités intimes regnent sur son attitude politique, mais il fait bien deux parts

de sa vie, l'une qui appartient à la discussion, et l'autre défendue avec une fermeté aimable contre les indiscrètes familiarités qui sont monnaie courante de ce temps.

Homme public, M. Bougère se signale surtout à l'attention par sa ténacité. C'est un critique obstiné et sans pitié des mœurs administratives. Spécialisé plutôt dans les questions de transports, de travaux publics et de mines, il affirme dans ses interventions précises une impitoyable compétence. Par ailleurs il apporte, en général, dans tous les problèmes, son esprit averti, positif et clair d'homme d'affaires, ennemi du dangereux verbiage démagogique. On peut deviner aussi par quels incessants services et quelle bienveillance éclairée il s'est acquis l'amitié de ses compatriotes d'Anjou. Une offensive brusquée et très adroitement menée, lors du rétablissement du scrutin de liste, en 1919, *n'a pu l'abattre. Le retour au scrutin d'arrondissement ne l'a pas davantage diminué, bien qu'on eût annexé à sa vieille circonscription rurale un quartier considérable d'Angers. Et toute sa campagne est menée posément, sans violence, avec prudence, et confiance aussi dans la puissante racine de sa force. Ses collègues, entre lesquels il choisit, sont avec lui peu familiers, respectueux et déférants. Dans le discrédit général que des relations trop faciles ont jeté sur la camaraderie parlementaire, il représente aux yeux du public superficiel une personnalité type, qui tend à disparaître trop vite, celle du parlementaire d'autrefois, pour qui l'amabilité et la courtoisie n'excluaient point la tenue. C'est ainsi que la réunion des non-inscrits, qui compte tant d'hommes divers issus des milieux les plus différents et des tendances les plus dissemblables, lui a respectueusement confié sa présidence.*

Homme privé, M. Bougère, en dehors de ses chers voyages, s'est consacré à trois nobles cultes, celui des livres, celui des jardins et celui des grands vins de France. Noble trinité qui signifie amour éclairé des plus précieuses traditions. M. Bougère est un bibliophile remarquable, d'une érudition complète et d'un goût sûr. Il est un amant parfait des jardins. C'est un enchantement de se promener avec lui parmi les arbres, et de l'entendre célébrer la beauté traditionnelle des conceptions françaises : aussi bien, dans les vieilles villes, exprime-t-il pareillement l'intelligence des traditions architecturales. Enfin, il est un connaisseur incomparable et délicat des grands crus. De ses grands crus d'Anjou d'abord. Des autres aussi. Mais le charme de son goût est qu'il sait le faire partager doucement à des compagnons choisis avec discernement. Il est rare que M. Bougère invite à ces réunions aimables des convives qui n'en soient pas dignes. Je veux dire dignes de sa conversation, de sa bibliothèque et de ses promenades, autant que des menus qu'il ordonne. Les convives plus rares encore de sa maison d'Angers

savent sans contestation possible ce que peut être la perfection.

Et tout ce caractère privé de M. Bougère indique bien sa position. Cet homme riche, auquel la vie a épargné ses contraintes, orné de tous les dons qui permettent de cheminer dans la vie, et d'en goûter tous les charmes, ne s'est point dérobé au devoir qu'il a considéré comme le sien. Quel avantage, en effet, ce parlementaire de droite peut-il recueillir de son mandat? Avantage matériel, je veux dire. Car il est bien entendu que ce mandat constitue exclusivement une charge, une attache, et une difficulté constante, surtout quand on a, comme M. Bougère, la conscience de l'assiduité. Il y faut du dévouement, et surtout la qualité d'âme qui permet d'en estimer et d'en vouloir l'avantage moral. Si l'aristocratie de nos provinces et la grande bourgeoisie traditionnelle de nos villes avaient ainsi toujours compris leur devoir, la conquête révolutionnaire n'aurait point fait tant de ravages matériels et moraux dans ces pays d'essence si conservatrice. Comme je le disais en commençant, il offre d'immenses ressources. Bon terrain, mais qu'il faut ensemencer. Pourquoi tant de bons cultivateurs se dérobent-ils? M. Ferdinand Bougère au moins, n'est pas de ceux-là.

★★★

Le Théâtre : *La saison 1927-1928.*

Y a-t-il une crise de l'art dramatique? On l'a soutenu avec preuves à l'appui. Mais il faut bien avouer que cette question n'intéresse plus personne. Il faut se rendre compte que le théâtre est tombé au rang d'un genre extra-littéraire, d'une sorte d'industrie. Jadis, l'étudiant, le normalien, le bourgeois lettré attendait le feuilleton de Sarcey, de Lemaître, de Faguet, de Larroumet. Aujourd'hui, la jeunesse intellectuelle ne va guère au théâtre, ne lit guère ce qu'on en dit, le grand public va au cinématographe — ou dans les théâtres qui lui rappellent sa distraction favorite, soit parce qu'il y trouve répétés les procédés du cinématographe, soit parce que ce qu'il y entend n'exige de lui pas plus d'effort d'intelligence que les images animées.

Dans ces conditions, il est normal que le niveau du théâtre commercial du boulevard baisse d'année en année. Ses auteurs à succès sont, dans le drame, M. Méré, qui pourrait faire mieux, et dans le vaudeville M. Verneuil, qui ne pourrait mieux faire. Un fait a encore contribué à faire baisser le niveau. Le théâtre du boulevard a été privé cette année des trois derniers auteurs qui l'honoraient à des titres différents et à des degrés divers : Robert de Flers est mort, M. Bernstein et M. Guitry n'ont pas donné d'œuvre nouvelle. Découronné de ces trois têtes, le boulevard est muet et ne rend plus d'oracles.

Résultat, la production moyenne a encore baissé. Le succès a été

pour une pièce manquée comme le *Vient de paraître* de M. Bourdet. Le vaudeville annuel du Palais Royal est lui-même entraîné, comme les valeurs de tout repos à la Bourse quand la cote descend. Second résultat, les pièces importées de l'étranger ont baissé aussi. On a fini par voir à la Porte-Saint-Martin un scénario pour cinématographe américain.

A l'autre bout, les théâtres littéraires irréguliers sont à présent complètement morts. Ces compagnies, si actives dans les années qui ont suivi la guerre, n'ont pas montré cette année un seul ouvrage digne de mémoire. La plus ancienne, celle des Escholiers, subsiste ; les autres ont pour la plupart disparu.

A l'inverse, par un phénomène très curieux de réaction, les théâtres littéraires réguliers connaissent une prospérité matérielle inconnue. Ce fait ne paraîtra bizarre que si l'on ne réfléchit pas. Il est normal au contraire que le bataillon sacré des auditeurs lettrés se concentre fortement. Les derniers amateurs savent qu'ils ne trouveront plus d'œuvre digne d'intérêt littéraire que dans les théâtres groupés sous le nom de *Cartel des quatre*, c'est-à-dire les compagnies que dirigent M. Jouvet, M. Dullin, M. Baty et M. Pitoëff. Celui-ci a fait une mauvaise saison ; les pièces qu'il présentait étaient mal choisies, il en a supporté durement les conséquences, et il a fallu que ses trois compagnons de lutte le soutiennent matériellement, avec une générosité qui mérite d'être signalée et louée. Mais ces trois autres connaissent une fortune qui les a conduits d'un bond de la gêne à la prospérité. M. Dullin, qui pensa mourir de faim à l'Atelier, n'a plus besoin de travailler pour nager dans l'aisance. M. Jouvet a connu avec *Léopold le Bien-Aimé* et *Siegfried* les deux plus grands succès de l'année. M. Baty, qu'on vit jadis abriter sa Chimère dans une baraque en planches, quitte la petite scène des Champs-Élysées devenue trop étroite et s'installe dans le vaste théâtre de la rue du Colisée qui fut fondé à l'origine pour être exploité selon les règles du commerce.

Les théâtres d'État continuent à ne jouer aucun rôle actif. La Comédie-Française n'a rien donné, et quand elle a voulu se lancer à découvrir de jeunes auteurs, elle a abouti à l'échec ridicule de *Poudre d'or*. En même temps, le procès Fresnay étalait au grand jour la plaie secrète de la maison, où l'art dramatique est asservi aux influences politiques.

Même carence à l'Odéon, où M. Gémier n'aurait rien fait selon sa coutume s'il n'avait tiré avec M. Romain Roland sa dernière cartouche. M. Gémier soutient que *le Jeu de la mort et du hasard* est un chef-d'œuvre, d'autres ne partagent pas cet avis, et le public, indifférent, n'a pris parti ni pour ni contre. C'est d'autre manière que M. Gémier a fait parler de lui : par le scandale dénoncé en fin de saison par M. Bernstein. Celui-ci accusa le directeur de l'Odéon de divers faits dont trois au moins suffisent à disqualifier un homme. M. Gémier a

obtenu de ses amis politiques que l'État lui louât le Trocadéro un prix dérisoire sous prétexte d'art populaire ; et quand l'État a besoin ensuite de la salle, M. Gémier la lui reloue quarante mille francs. Ensuite, ce représentant de l'art d'avant garde s'est engagé par contrat à collaborer avec M. Verneuil ; ils devaient faire deux pièces en commun, et M. Gémier recevait à titre d'avance cinquante mille francs ; il les a touchés, n'a point collaboré avec M. Verneuil et il a gardé l'argent. Enfin, il a réuni à Paris un certain nombre d'Allemands et de Russes en une assemblée baptisée Congrès international du théâtre. Et là, il vint déclarer en présence de ces étrangers qu'il n'y a plus en France d'art dramatique et que seul l'art qu'on pratique au pays des Soviets est de nature à inspirer un intérêt et présager une renaissance.

A ces trois accusations articulées par M. Bernstein, M. Gémier a été incapable de répondre. Il importe que l'étranger sache à l'avenir ce que cet homme représente chez nous.

Dernière raison d'inquiétude, la faiblesse grandissante des études du Conservatoire. Les jeunes comédiennes s'en tirent encore grâce à l'instinct féminin, comédiens et tragédiens donnent l'impression d'être dirigés n'importe comment et de ne plus rien entendre à l'art qu'ils aspirent à pratiquer.

Est-ce donc à dire que tout va de mal en pis? Oui et non. « Les choses ne vont jamais ni si bien qu'on aurait espéré, ni si mal qu'on aurait craint. » L'art dramatique ne peut qu'être en crise puisqu'il est un des reflets d'une société agitée de convulsions politiques, morales et sociales. Mais la nature produit chaque année des fruits, même quand le régime de l'eau et du soleil n'est pas favorable. Nous profiterons du loisir de l'été pour dire quelles couleurs ces quelques fruits mettent dans ce pâle tableau de la saison

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

FRANCE. — *Signature d'une convention commerciale entre la France et la Tchécoslovaquie* (2 *juillet*).

— *Le président de la République et M. Leygues, ministre de la Marine, passent en revue la flotte française, au Havre* (3 *juillet*).

— *M. Boivin-Champeaux, Union nationale, est élu sénateur du Calvados en remplacement de M. de Saint-Quentin, même nuance* (8 *juillet*).

— *Le projet Loucheur sur les habitations à bon marché est voté. Les Chambres partent en vacances. Le décret de clôture de la session ordinaire est lu, au Palais-Bourbon, par M. Poincaré, après un incident très vif entre le président du Conseil et le député Bergery, gendre*

de Krassine, ancien chef de cabinet de M. Herriot, à propos de l'emprunt roumain (9 *juillet*).

— *La réponse française à la dernière communication américaine relative au pacte multilatéral contre la guerre est remise, le* 14 *juillet, à l'ambassade des États-Unis.*

— *Le congrès national socialiste vote une motion réclamant la « démocratisation » de la S. D. N., la révision des traités de paix et l'évacuation immédiate et sans conditions de la rive gauche du Rhin* (15 *juillet*).

Italie. — *La question du Haut-Adige est réglée par arrangement entre M. Mussolini et le chancelier Seipel. Le ministre d'Italie à Vienne, précédemment rappelé, va reprendre son poste* (3 *juillet*).

— *Remaniements dans le cabinet italien. Les portefeuilles des Finances et de l'Instruction publique reçoivent de nouveaux titulaires* (8 *juillet*).

Allemagne. — *Discours au Reichstag du chancelier socialiste Hermann Muller qui affirme le « bon droit de l'Allemagne à réclamer l'évacuation immédiate des territoires occupés », en faisant état de l'évolution politique du Reich vers la gauche* (3 *juillet*).

Pologne. — *Le maréchal Pilsudski, qui a renoncé aux fonctions de président du Conseil, explique au* Messager polonais *les raisons de sa retraite. Il s'exprime sur le régime parlementaire avec une rudesse et une sévérité qui ont été rarement atteintes* (2 *juillet*).

Belgique. — *Inauguration de la nouvelle bibliothèque de Louvain sur l'emplacement de celle que les Allemands détruisirent en* 1914 (4 *juillet*).

Yougoslavie. — *Démission du cabinet* (4 *juillet*). *Le général Hadjitch est chargé de constituer un nouveau ministère sans couleur politique* (12 *juillet*).

Russie. — *Le procès des cinquante-trois accusés du Donetz prend fin. Les accusés allemands sont ménagés dans l'arrêt qui est rendu le* 6 *juillet. Il y a onze condamnations capitales, dont cinq sont exécutées* (10 *juillet*).

— *Deux émigrés blancs jettent une bombe dans le bureau du* Guépéou *de Moscou. Un soldat rouge est tué* (6 *juillet*).

Lithuanie. — *Le dictateur Valdemaras s'ingénie à rendre tout accord impossible avec la Pologne. Le projet de traité relatif à Vilno qu'il lui soumet oblige celle-ci à adresser aux puissances une note expliquant comment elle ne peut prendre acte des propositions lithuaniennes* (11 *juillet*).

Roumanie. — *Conclusion de l'emprunt de stabilisation du* leu (11 *juillet*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 36855.